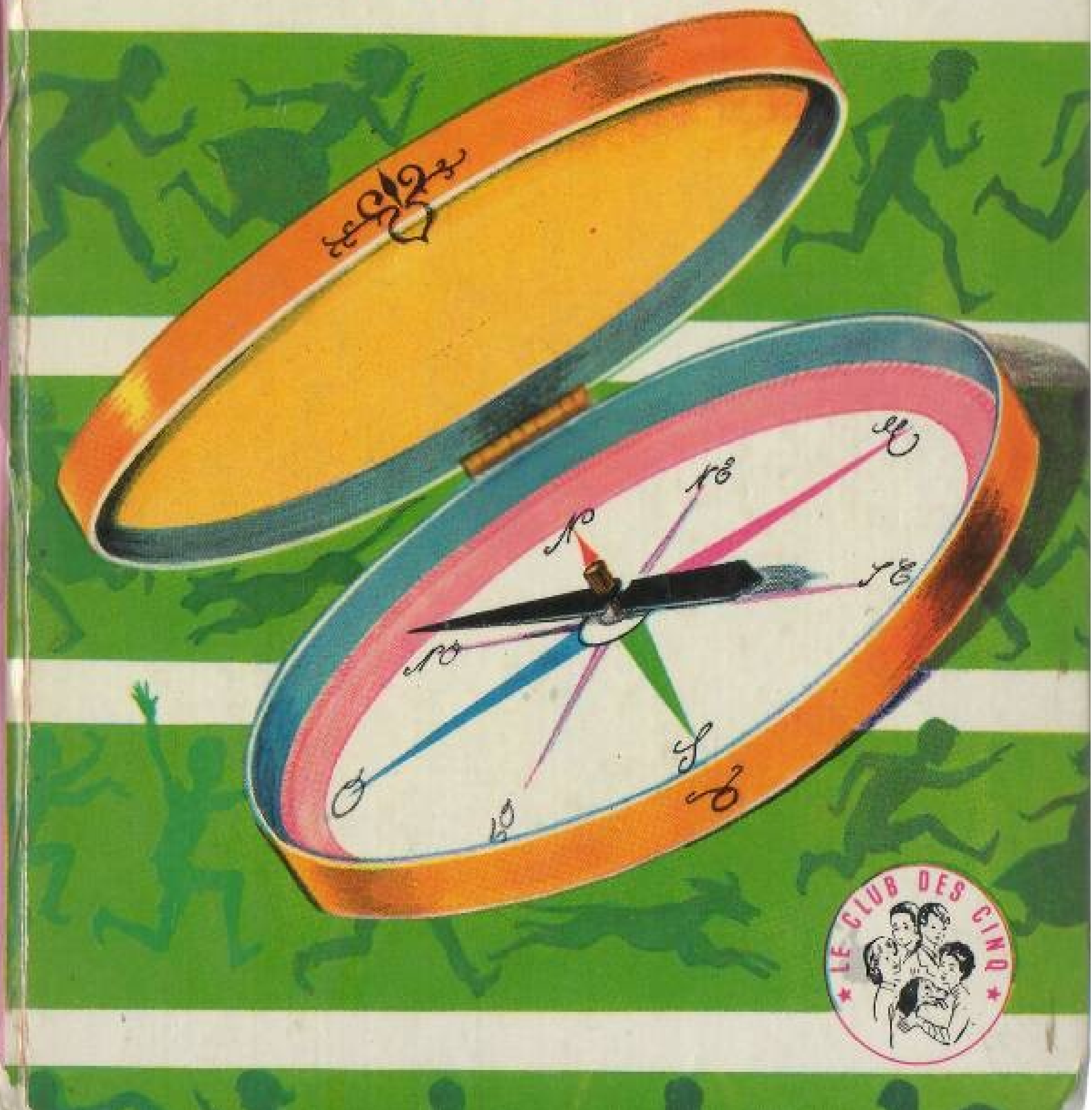
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LA BOUSSOLE DU CLUB DES CINQ

PAR

ENID BLYTON



LA BOUSOLE
DU CLUB DES CINQ

par Enid BLYTON

*

OU le Club des Cinq va-t-il passer ses vacances? Dans un phare!

Quelle curieuse sensation que de vivre là-haut tous les cinq! Tous les six, même, car ils ont un camarade avec eux, l'inénarrable Pilou.

C'est vraiment passionnant d'habiter ainsi entre le ciel et la mer, à l'écart du reste du monde. C'est parfois inquiétant aussi quand la tempête se déchaîne, et quand des malfaiteurs viennent vous chercher noise.

Mais, grâce à sa boussole, le Club des Cinq ne perd jamais le nord!



DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le Vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en Péniche
La Famille Tant-Mieux en Croisière
La Famille Tant-Mieux à la Campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du Vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des Singes verts
Le Mystère du Message secret

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui Chauffeur de Taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la Plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui Champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le Vélo-Car
Oui-Oui et le Chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le magicien

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les Amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux Enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la Vieille Horloge
Fido, chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en Pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de perles
Le Mystère de la Fête foraine
Le Mystère du Caniche blanc

dans les Grands Livres Hachette

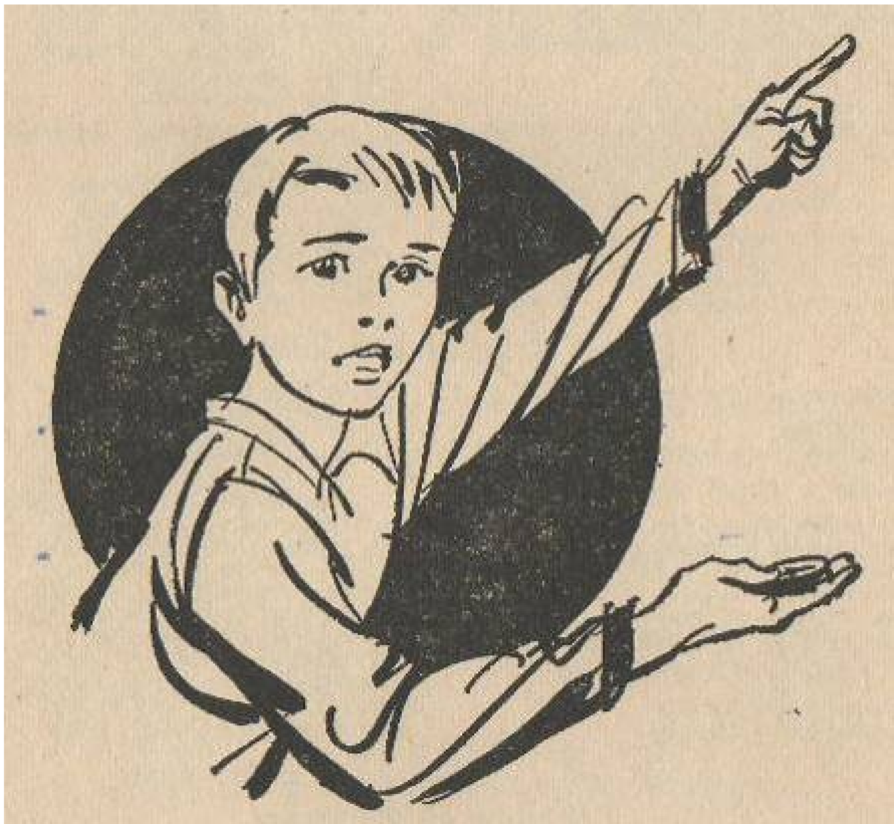
3 titres en 1 volume

Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la Roche percée.
Le Club des Cinq va camper. Fido, chien de berger. Le Mystère du Nid d'aigle.

ENID BLYTON

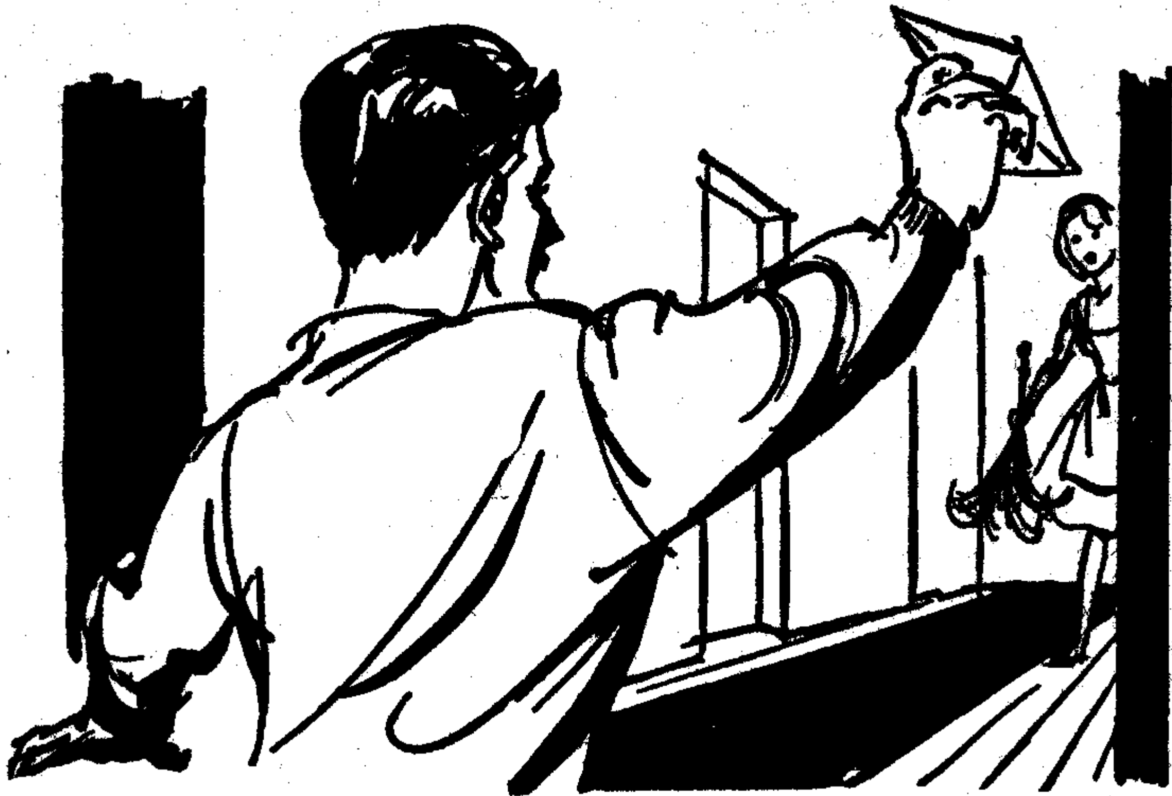
LA BOUSSOLE
DU
CLUB DES CINQ

ILLUSTRATIONS DE JEANNES HIVES



HACHETTE
138

TABLE



CHAPITRE PREMIER

Un curieux trio

« CÉCILE! appela M   Dorsel, qui montait l'escalier quatre à quatre, une lettre à la main. Cécile, où es-tu? »

Mme Dorsel sortit d'une chambre, armée d'un plumeau.

« Ici! répondit-elle. J'aide Maria à faire le ménage. Que veux-tu?

- Je reçois à l'instant une lettre de mon vieil ami, le professeur Lagarde. Tu te souviens de lui, n'est-ce pas?

— Oh! oui, je m'en souviens! Lorsqu'il est venu passer quelques jours ici, il y a deux ans, il s'est montré assez désagréable pour que je ne l'oublie pas... Combien de fois l'avons-nous attendu, à table? Il était toujours plongé dans ses calculs, sans souci de l'heure », dit Mme Dorsel en brandissant son plumeau de façon menaçante.

M. Dorsel, légèrement inquiet, recula d'un pas.

« Ecoute-moi sans te fâcher, dit-il. Mon ami Lagarde doit venir travailler avec moi. Il compte rester environ une semaine.

— Agréable perspective! Quand arrive-t-il? demanda Mme Dorsel, d'Un air accablé.

— Heu!... aujourd'hui même, répondit M. Dorsel.

— Quoi! s'exclama son épouse. Oh! non! Il ne peut pas nous faire une chose pareille ! Tu sais que Claude revient aujourd'hui avec ses trois cousins !

— Vraiment? J'avais oublié..., soupira M. Dorsel. Comment faire? Ne peux-tu pas téléphoner à Claude de rester-où elle est avec ses cousins? Nous ne pouvons pas héberger à la fois le Club des Cinq et le professeur Lagarde. Comprends-moi, Cécile : Mon ami veut me faire part de sa dernière découverte. Il faut que nous soyons absolument tranquilles. Je t'en prie, ne fais pas cette tête-là! Tu connais l'importance de nos travaux.

— Oui. Cependant, j'estime qu'il est très important aussi de ne pas gâcher les vacances du Club des Cinq, répliqua Mme Dorsel, catégoriquement. Claude est partie chez ses cousins parce que tu

avais un travail urgent à terminer, et que tu ne voulais pas être dérangé. Il était entendu que les enfants devaient tous revenir ici aujourd'hui. Henri, appelle M. Lagarde et explique-lui la situation. Nous ne pouvons pas le recevoir pour l'instant!

— Combien de temps les enfants resteront-ils à la maison? demanda M. Dorsel.

— Une semaine. Si tu peux retarder l'arrivée de M. Lagarde, nous serons en mesure de l'accueillir dans une huitaine de jours. »

M. Dorsel prit un air résigné.

«Bon, dit-il. Je vais tâcher de lui faire comprendre cela. »

II passa dans son bureau pour téléphoner. Mme Dorsel retourna auprès de Maria. Toutes deux préparaient les chambres de la fille de la maison et de ses trois cousins.

« Annie partagera la chambre de Claude, comme d'habitude, dit Mme Dorsel. Les deux garçons dans la chambre d'amis.

— Je serai bien contente de les revoir! dit Maria, tout en secouant une descente de lit. J'ai préparé pour eux une belle tarte, qui est en train de cuire, en ce moment Excusez-moi, madame, il faut que j'aille y jeter un coup d'œil.

— Allez, Maria, dit Mme Dorsel. Vous êtes trop bonne avec ces enfants. Ce n'est pas étonnant qu'ils vous aiment tant! »

A peine Maria avait-elle regagné la cuisine que la voix de M. Dorsel retentit de nouveau :

« Cécile! Cécile!

— Je viens! » répondit sa femme.

Elle descendit l'escalier-et pénétra dans le bureau de son mari. M. Dorsel arpentait nerveusement la pièce.

« Que dois-je faire? lui dit-il. Le professeur Lagarde est déjà en roule pour Kernach. De plus, on m'apprend que son fils l'accompagne. D ne se sépare guère de cet enfant, car il est veuf...

— Mais je n'ai pas la place de les loger, avec Claude et ses cousins! protesta Mme Dorsel. Tu le sais aussi bien que moi, Henri!

— Alors, téléphone à Claude et dis-lui de rester chez ses cousins une semaine de plus, dit M. Dorsel, très contrarié.



— Ta sœur et son mari devaient fermer leur maison aujourd'hui et partir en voyage, répliqua Mme Dorsel. Il était convenu que leurs enfants viendraient chez nous avec notre fille. Tu bouscules tous nos arrangements familiaux! Enfin, je vais appeler Claude pour savoir si elle peut rester là-bas quelques jours de plus avec François, Mick et Annie. »

Elle décrocha l'appareil et tenta d'entrer en communication avec sa fille. La sonnerie retentissait, mais personne ne répondait. Mme Dorsel allait se décourager quand enfin une voix lui parvint :

« Allô! Allô!

— Ici Mme Dorsel. Je voudrais parler à Claude. Voulez-vous me la passer, s'il vous plaît?

— Je regrette, mais les enfants ne sont plus ici. Ils viennent de partir à bicyclette pour aller chez vous, dit la voix lointaine. Je suis une voisiné chargée de fermer la maison après leur départ...

— Tant pis. Merci, madame », dit Mme Dorsel. Elle raccrocha et poussa un gros soupir. Quelle

situation ! Elle pensait avec effarement que le Club des Cinq était en route pour Kernach, ainsi que le professeur Lagarde et son fils. Personne ne pouvait les empêcher de débarquer tous ensemble à la villa des Mouettes... Quelle maisonnée cela ferait !

Elle se dirigea vers le bureau de son mari.

« Henri, lui dit-elle, Claude et ses cousins sont déjà partis. Comment vais-je loger tout le monde? Je me le demande! Sans doute faudra-t-il mettre

quelqu'un dans la niche de Dagobert. Quant à toi, j'ai bien envie de te dresser un lit dans la cave, pour t'apprendre à me mettre dans de pareilles situations ! »

M, Dorsel jugea prudent de se réfugier derrière ses volumineux dossiers.

« J'ai du travail, dit-il. Je dois mettre des papiers en ordre avant l'arrivée de mon ami le professeur. Ma chère Cécile, je compte sur toi pour obtenir le calme le plus absolu, tant que M. Lagarde sera chez nous. Il n'est pas très patient, et...

— Henri, je commence à perdre patience moi-même, dit Mme Dorsel. Tu me demandes toujours de réduire au silence une joyeuse bande d'enfants. Te rends-tu compte qu'ils sont en vacances? Je t'avertis que... »

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase, et ouvrit des yeux stupéfaits. De la main, elle désigna la fenêtre du bureau.

« Regarde! dit-elle, qu'est-ce que c'est que ça? »

Son mari se retourna et resta, lui aussi, figé d'étonnement.

« Mais... On dirait un singe ! dit-il. D'où peut-il bien venir? Y aurait-il un cirque à Kernach?»

Maria, du bas de l'escalier, cria : « Madame! une voiture vient de s'arrêter devant la maison. Je crois qu'il s'agit des personnes qu'attend monsieur. Il y a un monsieur et un petit garçon! »

Mme Dorsel ne pouvait détacher son regard du singe, qui grattait maintenant à la fenêtre et pressait son nez contre le carreau.



« Est-ce que par hasard ton ami posséderait un singe, qu'il amènerait ici par-dessus le marché? » demanda Mme Dorsel.

Le singe disparut soudain. On entendit la porte d'entrée se refermer sur les visiteurs. Mme Dorsel alla à leur rencontre.

Oui, il s'agissait bien du professeur Lagarde, le monsieur qui oubliait toujours l'heure du déjeuner, lors de son précédent séjour à la villa des Mouettes. Auprès de lui se tenait un garçon d'une dizaine d'années, avec des cheveux ébouriffés et une petite figure qui rappelait fâcheusement celle du singe maintenant perché sur son épaule.

Le professeur s'avançait, tout en parlant au chauffeur qui se tenait derrière lui :

« Laissez les bagages ici... Bonjour, madame

Dorsel. Heureux de vous voir! Où est votre mari? J'ai des nouvelles très intéressantes à lui communiquer. Ah! Henri, vous voilà!

- Bonjour, mon cher, dit M. Dorsel, en lui serrant vigoureusement la main. Je suis bien content que vous puissiez venir passer quelques jours avec moi.

- Je vous présente mon fils, Pilou, dit le professeur Lagarde, en poussant devant lui le jeune garçon.

- Bonjour... heu... Pilou, dit M. Dorsel. En vérité, mon cher ami, vous avez donné à votre fils un nom bien étrange!

- Vous trouvez? Nous avons presque oublié qu'il s'appelle en réalité Pierre-Louis. Pilou est un diminutif. Cela fait plus gai. Nous nous sommes permis d'amener avec nous l'animal favori de mon fils. Ils ne voulaient pas se quitter. Berlingot! Où es-tu? Il était là à l'instant! »

La pauvre Mme Dorsel, consternée, restait sans voix. Le professeur avançait dans l'entrée, tout en causant, très à l'aise. Quant au singe, il examinait les lieux avec curiosité, perché sur une porte ouverte.

« Cela promet! pensa Mme Dorsel. Les chambres ne sont pas prêtes, le repas non plus... Et les enfants qui vont arriver... Oh! ce singe qui grimace, je sens que je ne vais pas pouvoir le supporter! »

Elle fit entrer les visiteurs au salon. Chacun prit place. M. Dorsel, qui avait hâte de parler au professeur

de ses travaux scientifiques, prenait déjà une feuille de papier et la posait sur la table, quand sa femme protesta :

« Non, pas ici, Henri. Tu travailleras dans ton bureau, s'il te plaît. Maria, voulez-vous monter les valises dans la chambre d'amis? Le petit garçon couchera sur le divan. Il n'y a pas de place ailleurs.

— Que ferons-nous du singe? demanda Maria, qui considérait l'animal d'un œil méfiant.

- Berlingot dormira sur mon lit, comme d'habitude », déclara Pilou d'une grosse voix, surprenante pour son âge.

Ayant dit, il quitta la pièce et se précipita dans l'escalier, en imitant, avec sa bouche et sa gorge, un sonore vrombissement de moteur... M. et Mme Dorsel se regardèrent avec inquiétude.

« Est-il souffrant? demanda Mme Dorsel.

- Non, rassurez-vous, il joue à l'automobile, répondit le professeur. C'est une manie qu'il a...

- Je suis une Jaguar! criait Pilou, du haut de l'escalier. Vous entendez mon moteur? R-r-r-r-r! Berlingot, viens faire un tour en auto! »

Le petit singe s'empressa de répondre à cet appel et s'installa sur l'épaule du jeune garçon. Alors, la Jaguar fit le tour de toutes les chambres; le vrombissement s'arrêtait de temps à autre pour laisser entendre le son d'un avertisseur...

M. Dorsel regarda son ami d'un air stupéfait et lui demanda :

« Est-ce que ça le prend souvent?

— Heu... non ! De temps en temps...

—- Ah! Et dans ces moments-là, comment faites-vous pour travailler?

— J'ai un bureau bien isolé, au fond de mon jardin, avoua le professeur.

— Malheureusement, dit M. Dorsel, le mien est dans la maison. Il n'est même pas insonorisé! »

La prétendue automobile roulait là-haut, dans un vacarme infernal. Quel enfant terrible que ce Pilou ! Comment pouvait-on le supporter plus de deux minutes? M. Dorsel n'osait pas imaginer ce que seraient les prochains jours...

Il fit entrer le professeur Lagarde dans son bureau. La porte se referma sur eux. Le bruit que faisait Pilou leur parvenait encore...

Mme Dorsel, les sourcils froncés, considérait les valises des arrivants. « Que ne sont-ils descendus à l'hôtel du village? pensait-elle, consternée. Comment pourrons-nous vivre à la villa des Mouettes avec le Club des Cinq, le professeur Lagarde et un petit garçon parfaitement insupportable? Sans parler d'un singe nommé Berlingot! Et, tout d'abord, où vont-ils tous dormir? »



CHAPITRE II

Le retour du Club des Cinq

PENDANT ce temps, Claude et ses cousins se rapprochaient de la villa des Mouettes, à grands coups de pédales. Dagobert, le chien de Claude, bondissait joyeusement derrière eux.

« Enfin, nous allons retrouver notre joli village de Kernach, dit Annie. J'aime ta maison, Claude. C'est si agréable, le matin, en s'éveillant, de pouvoir contempler la mer! Elle est là, presque sous nos fenêtres! Et puis, il y a ton île dans la baie, où nous pourrons pique-niquer s'il fait beau!

— Je me plais beaucoup aux Mouettes, dit Mick,

enthousiaste. Maria nous fait de la bonne cuisine et de bons gâteaux! Et puis, ta mère est si gentille, Claude! C'est dommage que notre oncle ne supporte pas le bruit.

— Cette fois, je pense qu'il nous laissera nous amuser, car il doit avoir terminé ses travaux les plus importants, dit Claude. Quel dommage que vous ne restiez qu'une semaine ! J'aurais aimé vous garder plus longtemps avec moi !

— Une semaine, c'est déjà bien, dit François. Tenez, voilà la baie de Kernach, plus bleue que jamais*! »

Ils se sentaient tous émus de revoir ce délicieux coin de Bretagne, où ils avaient passé ensemble tant de bonnes vacances.

« Quelle chance tu as, Claude, d'avoir à toi cette jolie petite île, qui brille là-bas au soleil! dit Annie.

— C'est vrai, répondit Claude. Jamais je n'ai été aussi heureuse que le jour où maman me l'a donnée. Elle, appartenait à notre famille depuis très longtemps, bien sûr, et maintenant elle est à moi! Nous irons tous là-bas demain. »

Ils arrivaient au terme du voyage.

« Je vois le toit de la maison! annonça François, qui tenait la tête du peloton. La cheminée de la cuisine fume. C'est bon signe! Notre déjeuner est en train de cuire, et peut-être aussi... Devinez quoi?

— Une tarte! Je la sens d'ici! » s'écria Mick.

. Tout le monde rit. Les plus gourmands se sentirent soudain l'estomac creux.

Ils pénétrèrent dans le jardin. Quand leurs bicyclettes furent rangées dans le garage, Claude enfla ses poumons et cria bien fort :

« Maman! Nous sommes arrivés! Où es-tu? »

Soudain, Annie s'accrocha à son bras. « Claude, lui dit-elle, qu'est-ce que c'est que ça? Regarde! A la fenêtre, là! »

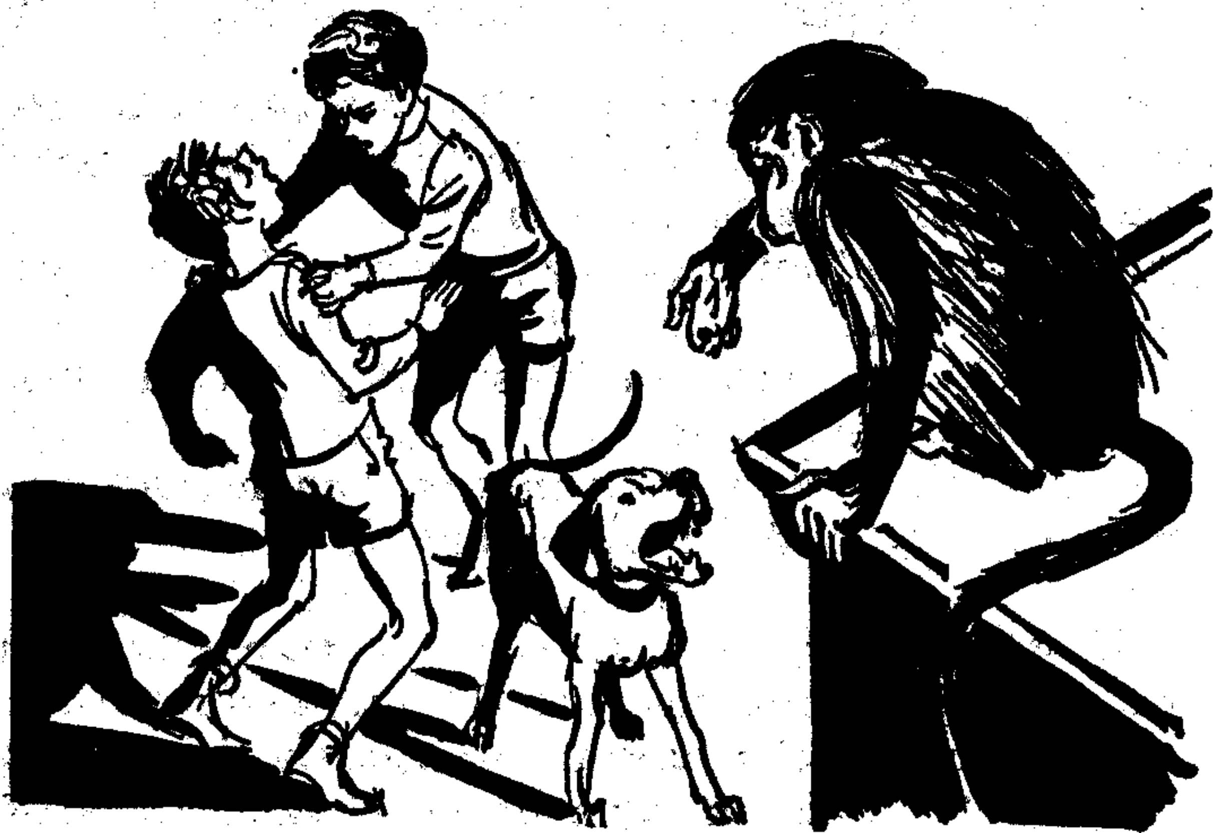
Tout le monde se tourna vers l'endroit désigné par Annie. Claude constata, ébahie :

« Mais... C'est un singe! »

Dagobert avait vu, lui aussi, l'étrange museau noir écrasé contre la vitre. Il partit comme une flèche en direction de la porte d'entrée. Claude le rappela, mais en pure perte. Dagobert voulait faire son enquête. S'agissait-il d'un petit chien? Ou d'une sorte de chat inconnue de lui? Quoi qu'il en soit, cette tête-là ne lui revenait pas du tout, et il allait au plus tôt en débarrasser les lieux ! Il se mit à aboyer de sa plus grosse voix, fonça dans l'entrée et faillit renverser un petit garçon qui se trouvait sur son passage. Le singe, terrifié, sauta sur une armoire ancienne.

« Laisse mon singe tranquille, espèce de grosse brute! » cria une voix furieuse. Par la porte ouverte, Claude vit Pilou donner une bonne tape à Dagobert. Aussitôt elle se précipita sur le jeune inconnu et, -l'agrippant par les épaules, le secoua comme un prunier.

« Qu'est-ce que tu fais ici, toi? De quel droit frappes-tu mon chien? Tu as de la chance qu'il ne t'ait pas mordu! » lui dit-elle.



Enfin, elle lâcha Pilou, se tourna vers Berlingot et ajoute : « D'où sort cet animal?

— Il est à moi », sanglote Pilou.

"Le petit singe, tout tremblant, se cachait comme il pouvait en haut de l'armoire, et protestait avec véhémence, en son langage.

Les cousins de Glaude survinrent en même temps que Maria, la cuisinière, alertée par le bruit.

« Que se passe-t-il? demanda-t-elle. Claude, tu sais bien que ton père va sortir de son bureau d'une seconde à l'autre... Qu'il va encore se fâcher... Dagobert, tais-toi! Oh! Vous pleurez, Pilou ? Séchez vos larmes et

emmenez vite votre singe ailleurs, sinon Dagobert va l'avaler tout cru!

— Je ne pleure pas! dit Pilou rageusement, en se frottant les yeux. Viens, Berlingot. Si ce chien veut te faire du mal, je le... je le... »

Dans son indignation, il ne trouvait plus ses mots.

« Ecoute le conseil de Maria. Prends ton singe et va le mettre à l'abri *»,* dit gentiment François. Il trouvait que Pilou ne manquait pas de courage, de vouloir se mesurer avec un chien comme Dagobert!

Pilou siffla; aussitôt le singe se laissa tomber sur l'épaule du jeune garçon, et lui passa les bras autour du cou. Il gémissait doucement.

« Pauvre petit, il pleure, lui aussi, constata Annie, toute émue. Je ne savais pas que les singes pouvaient pleurer. Dagobert, je t'en prie, cesse d'aboyer. C'est mal de faire peur à des animaux plus faibles que toi!

— Ne dirait-on pas que Dagobert abuse de sa force? dit Claude, en fronçant ses sourcils noirs. Ne crois-tu pas qu'il a des excuses? Que veux-tu qu'il fasse quand, rentrant chez lui, il y trouve un singe et un garçon inconnu? Qui es-tu, toi? demanda-t-elle en se tournant vers Pilou.

— Je ne te le dirai pas », déclara fièrement celui-ci.

Il sortit de la chambre avec son singe sur l'épaule.

« Maria, qui est-ce? demanda François. Que fait-il ici?

— Je savais bien que vous ne seriez pas contents,

dit Maria, Le professeur Lagarde est arrivé ce matin avec son fils...

— Le professeur Lagarde! s'exclama Claude, Personne ne nous a prévenus «pie...

— Il a écrit à ton père qu'il voulait le voir tout de suite, dit Maria.

— Quand partent-ils? demanda Claude.

— H paraît qu'ils doivent rester une semaine, répondit Maria.

— Quoi? C'est trop fort! Une semaine! Le professeur Lagarde, son fils et son singe! Comment maman a-t-elle consenti à cela? C'est une trahison! cria Claude.

— Allons, Claude, calme-toi, dit François. Laisse Maria continuer.

— Eh bien, ils sont arrivés avant qu'on ait «ai le temps de les prévenir qu'il n'y avait pas de place ici pour les loger, expliqua Maria. En ce moment, ton père est enfermé dans son bureau avec le professeur. Ils sont déjà plongés dans leurs chiffres et se moquent bien du reste! Pendant ce temps-là, ta mère et moi nous nous cassons la tête pour essayer de loger tout le monde...

— Où pensez-vous mettre la famille Lagarde? demanda Claude.

—Le professeur, son fils et le singe vont partager la chambre d'amis, répondit Maria,

— Mais... C'est là que François et Mick doivent coucher! objecta Claude, de plus en plus agitée. Je vais aller voir maman et lui dire que c'est impossible...

— Ne t'énerve pas, Claude, réfléchissons ensemble, dit François. Il y a peut-être un moyen d'arranger les choses. Quel dommage que nous ne puissions pas retourner chez nous! La maison est fermée, maintenant.

— Je ne vois qu'un endroit où je pourrais vous caser, vous les garçons : c'est le grenier, dit Maria. Malheureusement, il est poussiéreux et plein de courants d'air. Si vous voulez bien y coucher, je mettrai deux matelas là-haut pour vous.

— Bon, soupira François, résigné. Nous nous installerons donc dans le grenier. Où est tante Cécile? Que pense-t-elle de ces complications?

«— Elle est très ennuyée, forcément, répondit Maria. Mais, comme d'habitude, elle ne pense qu'aux autres, pas à elle-même. Elle voudrait faire plaisir à tout le monde. Vous la connaissez, elle est trop bonne, la pauvre madame! Ce professeur Lagarde, quel homme tout de même! Il est arrivé dans cette maison comme chez lui, avec son galopin et... son singe!'A mon avis, le singe est le plus sympathique des trois! »

La mère de Claude arriva en coup de vent.

« Bonjour, mes chéris, dit-elle, souriante. J'ai entendu Dagobert aboyer. Ce bon Dagobert, comment réagira-t-il quand il verra le singe du professeur?

— Il a déjà réagi, dit Claude. Maman, comment as-tu pu laisser ces gens-là s'installer chez nous, alors que tu nous attendais?

« Assez, Claude », dit François, peiné de voir

le doux visage de sa tante se rembrunir en entendant ces paroles de reproche. « Tante Cécile, ne t'inquiète pas, nous t'aiderons. Nous te ferons les courses, nous irons pique-niquer dans l'île de Kernach, nous resterons dehors autant que possible...

— Tu es un brave garçon, François, dit sa tante, très touchée. Oui, mes enfants, nous nous trouvons tous dans une situation difficile. Nous manquons de place. Et puis, le professeur Lagarde i|* n'est pas un hôte ordinaire. Il ne se soucie jamais de l'heure des repas, ce qui est vraiment désagréable. Que voulez-vous, c'est un savant... »

II y eut un silence.

« Nous coucherons dans le grenier, tante Cécile, dit François. Ce sera très amusant. Chacun de nous tâchera de se rendre utile. •»

Dagobert s'approcha de la porte entrouverte et se mit à aboyer. Il venait de reconnaître l'odeur du singe. En effet, celui-ci se balançait sur la rampe de l'escalier en discourant à sa manière.

«.Que peut-il bien dire? se demandait Dagobert, intrigué. Aurait-il l'audace de se moquer de moi? »

Le singe, en voyant le chien, se mit à sautiller sur la rampe; il semblait ricaner. Alors, Dagobert n'y tint plus.

Il fonça tête baissée dans l'escalier, en aboyant de toutes ses forces.

La porte du bureau s'ouvrit et livra passage, non pas à un seul, mais à deux savants irrités.

« Qu'est-ce que c'est?

— Ne pouvons-nous être un moment tranquilles? criaient-ils ensemble.

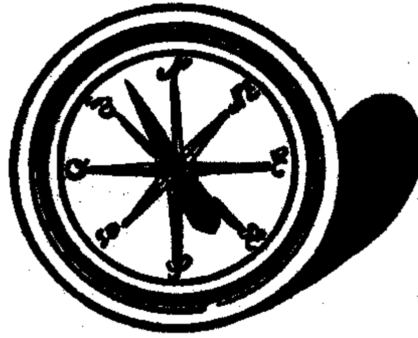
— Seigneur! » s'exclama Mme Dorsel, qui prévoyait avec effroi que ce genre de scène allait se reproduire vingt fois par jour, entre le Club des Cinq et les deux savants. « Allons, messieurs, ne vous fâchez pas, s'empressa-t-elle d'ajouter. Notre chien n'est pas encore habitué au singe de Pilou. Retournez dans le bureau, s'il vous plaît. Je ferai en sorte qu'on ne vous dérange plus.

— Ouah! ouah! » fit Dagobert de sa plus grosse voix en fixant sur M. Lagarde un œil peu rassurant.

Le professeur disparut aussitôt dans les profondeurs du bureau.

« Si Dagobert recommence à s'en prendre à mon ami, je le chasserai de cette maison! dit M. Dorsel, avant de disparaître à son tour.

— Quoi? cria Claude, rouge de colère. Maman, regarde donc ce singe qui est maintenant sur l'horloge. C'est cette sale bête qu'il faut renvoyer d'ici, pas notre brave Dagobert! »





CHAPITRE III

Le chien et le singe

FRANÇOIS et Mick se mirent au travail. Ils transportèrent deux matelas et des couvertures dans le grenier. On y sentait un petit courant d'air fort

désagréable, ainsi que l'avait dit la cuisinière. Mais que pouvaient-ils faire d'autre? Le temps trop frais ne leur permettait pas de dormir dehors, sous une tente.

Claude tempêtait toujours.

c Voyons, Claude, lui dit Mick, ne comprends-tu pas que ta mère est encore plus ennuyée que nous? Elle voudrait bien pouvoir nous loger dans de

meilleures conditions. Et puis, quel travail elle va avoir cette semaine. »

Maria ne bougeait plus de sa cuisine; car il lui fallait préparer des repas pour neuf personnes, dont cinq enfants toujours affamés! Les -fillettes durent aider Mme Dorsel à faire le ménage et les garçons, chaque matin, furent chargés d'assurer le ravitaillement. Ils allaient à bicyclette au village et rapportaient les provisions.

Deux jours après leur arrivée, Claude, qui ne s'amusait guère, demanda :

« Pourquoi Pilou ne nous aide-t-il pas? Il ne pense qu'à courir dans le jardin en faisant un bruit infernal. Hé! Pilou! Tais-toi donc! Tu empêches ton père et le mien de travailler.

—La barbe! répondit peu gracieusement Pilou. Je suis une Cadillac! Tu as remarqué mes freins? Pas de secousse! Et le klaxon? »

II fit une retentissante imitation d'un avertisseur d'automobile. Aussitôt, la fenêtre du bureau s'ouvrit d'un coup, et deux hommes se penchèrent à la fenêtre :

« Pilou! As-tu fini? Vas-tu enfin te tenir tranquille?»

Pilou tenta de leur expliquer qu'il était une Cadillac, mais comme son père et M. Dorsel donnaient des signes d'impatience grandissante, il proposa de devenir plus modestement une quatre-chevaux.

Cette transformation n'intéressait aucunement les savants, qui refermèrent rageusement la fenêtre,

après avoir donné libre cours à leur colère. La quatre-chevaux ne s'en émut pas outre mesure, elle dirigea sa course vers la cuisine, et déclara qu'elle avait faim.

« Les voitures ne mangent pas de tartines, *ait* Maria. Allez voir le pompiste, il vous donnera de l'essence! >

La quatre-chevaux sortit piteusement de la cuisine, en marche arrière, et tenta de se consoler «n se mettant en quête de passagers. Berlingot se prêta au jeu, comme d'habitude. Il grimpa sur l'épaule de Pilou, et se cramponna à sa tignasse désordonnée.

Pilou recommença à parcourir le jardin en tous sens, mais s'abstint cette fois de manifestations trop bruyantes.

« Quel drôle de gamin ! dit Maria à Mme Dorsel, quand celle-ci vint la rejoindre. Ce n'est pas qu'il soit méchant, mais il est un peu bizarre. Il se prend vraiment pour une auto ! »

Le lendemain, une pluie fine et tenace obligea les enfants à rester à la maison. Pilou, qui ne renonçait pas à sa manie, agaçait tout le monde.

« Ecoutez, lui dit Maria, quand, pour la vingtième fois il eut traversé sa cuisine. Je me moque que vous soyez une Rolls, une Cadillac, une D.S. ou une quatre-chevaux. Vous allez me faire le plaisir de sortir de ma cuisine! Je vous interdis d'y remettre les pieds. Compris? J'en ai assez de toutes ces voitures qui chipent des gâteaux!

— Heu... Puisque je né peux pas avoir d'essence

il faut bien que je mette quelque chose dans mon moteur... Regardez donc Berlingot! Il est en train de vous chiper des pommes, et vous ne lui dites rien 1

— Quoi? Cette sale bête est encore en train de fouiller dans le buffet? » s'écria la pauvre femme.

Maria sortit Berlingot du buffet sans ménagement, et lui fît lâcher les pommes. « Dagobert ne ferait jamais une chose pareille, dit-elle. Il est bonnète, lui. On ne peut pas en dire autant de ce singe!

— Vous ne l'aimez pas? soupira Pilou, peiné. C'est dommage car lui, il vous aime bien! »

Maria regarda le singe. Il était assis dans un coin, le museau caché dans ses pattes. Il paraissait ainsi tout petit, et si triste que Maria en fut attendrie. Elle ne voyait pas l'œil malicieux qui l'observait à travers deux doigts écartés...

« Chenapan! dit Maria en souriant. Tu prends un air malheureux comme si je te faisais des misères, alors que c'est toi qui me tourmentes sans arrêt... Tiens, voilà un biscuit! Et surtout, laisse Dagobert tranquille ce matin. Il est en colère contre toi, tu sais!

— Pourquoi? demanda Pilou inquiet.

— Berlingot lui a volé un os, dit Maria. Faire ça à un chien, c'est grave! Si vous aviez entendu le grondement de Dagobert, vous auriez eu peur! J'ai cru qu'il allait mordre la queue de votre singe, qui courait de toutes ses forces pour lui échapper... »

Berlingot se rapprochait de Maria à tout petits pas. Evidemment, le biscuit qu'elle tenait à la

main le tentait, mais il se souvenait des taloches reçues peu de temps auparavant, en punition de ses vols. Il se méfiait...

« Mange donc! Et ne fais pas cette tête-là, tu me fends le cœur! » dit Maria,

Alors, Berlingot s'empara du biscuit et voulut se sauver. Mais la porte de la cuisine s'était refermée. Il s'arrêta devant, et regarda Pilou d'une façon très expressive. Celui-ci obéit aussitôt à l'ordre muet de son singe. Il ouvrit la porte. Qui passa alors son museau par l'entrebâillement? Ce fut Dagobert! Celui-ci, attiré par l'odeur d'une bonne soupe, attendait justement une occasion de pénétrer dans la cuisine.

Berlingot prit du recul. Il sauta sur le dossier d'une chaise. Là, il se livra à une étonnante mimique; de son gosier sortirent des sons plaintifs, destinés sans doute à attendrir le chien et à se faire pardonner sa mauvaise plaisanterie. Dagobert le regarda d'un air surpris. Il dressa ses longues oreilles pour mieux l'écouter.

Le singe, qui tenait toujours son biscuit dans sa petite m.ain, sauta à terre. Quel ne fut pas l'ébahissement de Maria quand elle le vit tendre le

biscuit à Dagobert! Le chien parut hésiter un peu, puis il prit gentiment le biscuit, le lança en l'air, le rattrapa et le croqua avec un plaisir évident.

« Avez-vous déjà vu une chose pareille? s'exclama la cuisinière, émerveillée. Il n'y a pas de doute : Berlingot à demandé pardon à Dagobert de lui avoir volé son os, et lui a offert un biscuit

pour faire la paix. C'est Claude qui sera étonnée quand elle apprendra ça !»

Dagobert se pencha vers le singe et lui donna un petit coup de langue sur le nez.

« Dagobert remercie :Berlingot, dit Pilou, ravi. " Maintenant, ils seront amis! »

Maria n'en revenait pas. Un singe assez malin pour offrir à Dagobert un biscuit dont il avait tellement envie lui-même! Elle courut raconter la chose à Claude.

Celle-ci .ne voulut pas la croire.

« Non, Dago n'accepterait pas un biscuit de cette «aie bête, dit-elle. Vous vous faites des idées, Maria, parce que ce singe vous amuse. Pourtant, il vous met en colère, quand il vous vole vos ustensiles de cuisine, et que vous les cherchez partout ! »

La fillette, curieuse d'observer l'attitude des deux animaux, suivit cependant Maria. Un étrange spectacle l'attendait en bas.

Berlingot était à cheval sur le dos de Dagobert, gui trottait autour de la cuisine. Le singe paraissait enchanté, et Pilou, enthousiasmé, criait :

« Plus vite, Dagobert, plus vite! Au galop!

— Je ne veux pas que Dagobert promène ton singe sur le dos, dit Claude indignée. Dagobert, ce que tu as l'air idiot! »

Le singe se pencha en avant et prit Dagobert par le cou, puis se laissa glisser sur le sol. De ses petits yeux perçants, il regarda Claude pour lui dire : « Tu vois, je ne veux pas que ton chien ait l'air d'un idiot ! »

Dagobert comprit que Claude était fâchée. Il alla se coucher tristement dans un coin. Alors, Berlingot le rejoignit et s'installa entre les pattes du chien. Celui-ci pencha sa grosse tête et se mit à lécher son petit camarade.

La cuisinière en eut les larmes aux yeux.

« Claude, tu ne devrais pas gronder ton chien. C'est tellement gentil de sa part de faire la paix avec un petit coquin qui lui a "volé un os!

— Je ne le gronde pas », dit Claude, un peu confuse. Au fond, elle se sentait fière de l'attitude de Dagobert.

Elle alla caresser la grosse tête aux poils rêches. Le chien poussa une sorte de soupir d'aise, et leva vers elle ses beaux yeux expressifs : « Maintenant, nous sommes tous amis », semblait-il dire.

Pilou observait la scène avec intérêt. Il craignait un peu Claude et ses emportements. Lorsqu'il la vit caresser Dagobert — sans déranger son singe — il en fut ravi. Dans sa joie, il lança un cri discordant, qui voulait imiter un avertisseur d'autocar. Cela fit sursauter tout le monde .

« Assez, Pilou! lancèrent quatre voix.

— Ouah! fit Dagobert.

— Si vous continuez, M. Dorsel va encore se mettre en colère! Tâchez donc de vous imaginer que vous êtes quelque chose de moins bruyant qu'une voiture... Une bicyclette, par exemple, proposa Maria, conciliante.

— Très bonne idée », dit Pilou.

Il prit son virage dans la cuisine et arriva dans l'entrée, en imitant à la perfection le crissement des pneus d'une bicyclette sur une route. Puis il entreprit de rendre le son du timbre. Il n'y réussit que trop bien...

L'inévitable se produisit alors. La porte du bureau s'ouvrit. M. Lagarde sortit en coup de vent, se saisit de Pilou et le secoua si violemment que tous les crayons que le gamin collectionnait dans ses poches roulèrent à terre.

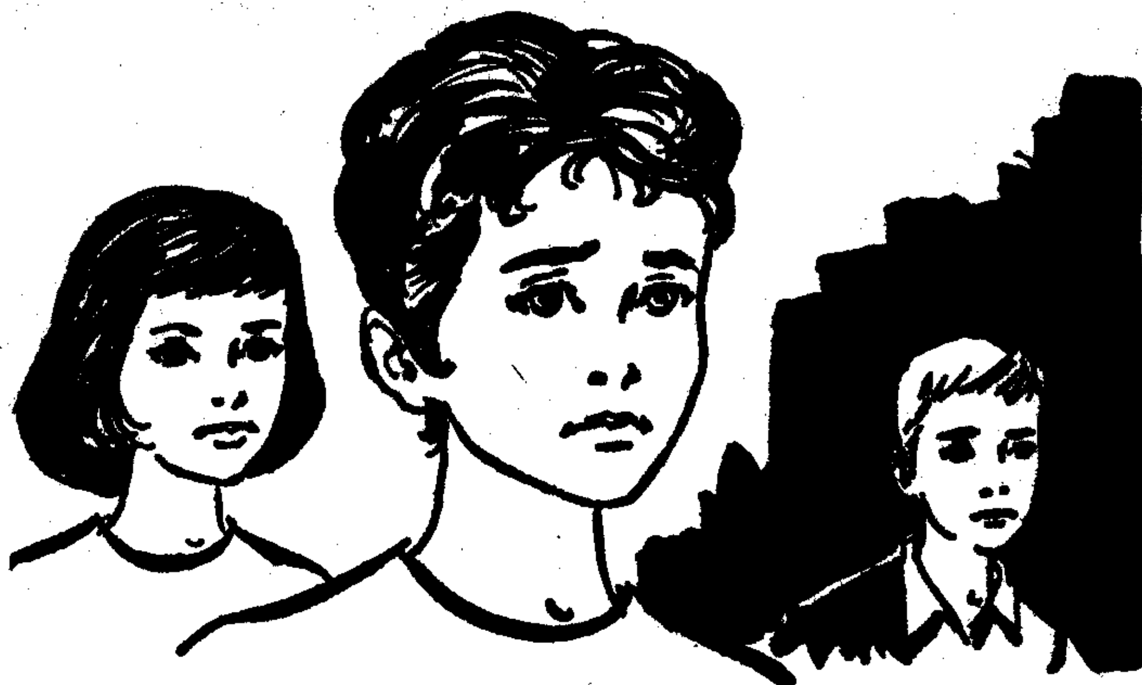
Pilou se mit à hurler. Comme chacun le savait déjà, il ne manquait pas de voix! Mme Dorsel, François, Mick et Annie, qui se trouvaient au premier étage, dévalèrent l'escalier, très inquiets.

Maria, en sortant précipitamment de sa cuisine, heurta M. Dorsel, qui vacilla sous le choc. Claude, qui arrivait derrière Maria, éclata de rire devant le spectacle cocasse qu'offrait l'entrée. El quand Claude riait, son rire sonnait haut! Ce ne fut pas du tout du goût des deux savants, qui pensèrent qu'elle se moquait d'eux.

« C'en est trop! s'écria M. Dorsel, rouge de colère. Ces gosses sont incapables de comprendre que nous faisons un travail qui intéressera bientôt le monde

entier. Cécile, envoie les enfants où tu voudras! Il faut que tu nous en débarrasses! Nous ne pouvons pas les garder ici en ce moment! Tu entends? Qu'ils s'en aillent!»

Là-dessus les deux savants regagnèrent leur bureau, en claquant la porte. Qu'allait devenir le Club des Cinq?



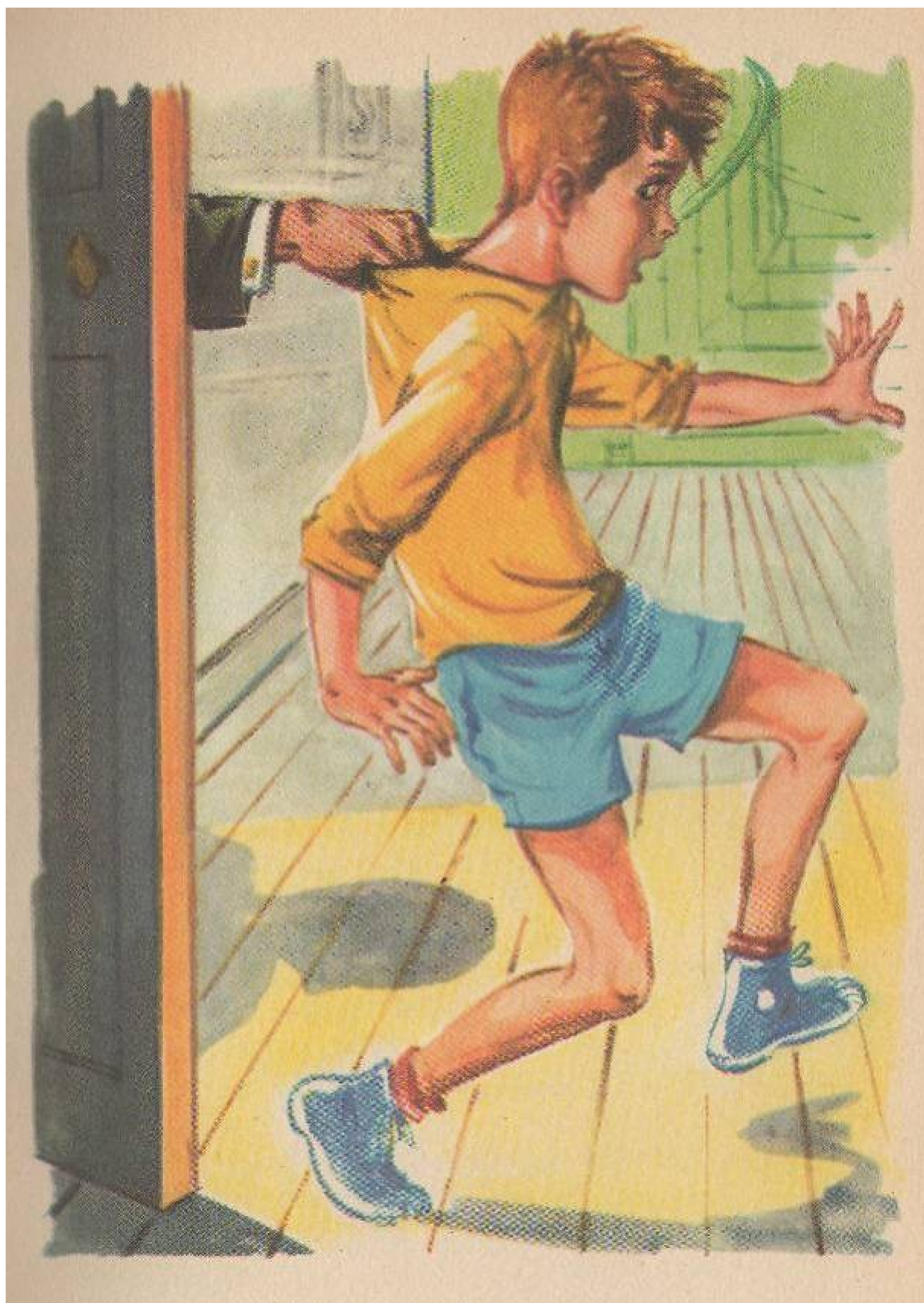
CHAPITRE IV

Pilou a une idée

EN ENTENDANT la déclaration de son mari, Mme Dorsel poussa un profond soupir. Elle constatait avec amertume que les savants qui travaillent à l'amélioration du sort de l'humanité, ne sont pas toujours faciles à vivre. Le petit visage

crispé de sa fille l'émut. Elle retrouva pour elle le courage de sourire.

« Allons au salon, ma petite fille, dit-elle à la pauvre Claude bouleversée. Venez tous, vous autres. Nous allons examiner ensemble la situation. Claude, tu sais que ton père fait des recherches



L'inévitable se produisit alors.

d'une extrême importance. Il faut reconnaître que Pilou et Dagobert sont par trop bruyants, et que Berlingot n'arrange pas les choses... Oui, je sais que tu es toujours prête à défendre ton chien. Cependant, tu ne peux pas nier qu'il aboie très fort! »

Elle fit entrer les cinq enfants et Dagobert dans le salon. Effrayé d'avoir entendu tant de cris d'humains, le singe avait disparu. Personne ne savait où il se cachait.

Mme Dorsel appela la cuisinière : « Maria! Venez aussi, vous pourrez nous être utile. »

Ils s'assirent tous, l'air grave. Dagobert se glissa sous la table, et posa son museau entre ses pattes. € Où est donc ce petit singe qui m'a donné un biscuit? » se demandait-il.

Ce fut Claude qui ouvrit la discussion. Elle parla avec véhémence :

« Maman, cette maison est à nous. Il est injuste que nous soyons obligées de partir parce que papa invite des amis à venir travailler avec lui. Des gens qui ne peuvent rien supporter...

— Claude, tu ne comprends pas toute l'importance des travaux de ton père, coupa Mme Dorsel. Les savants ont une mission à remplir. Ne sois pas si nerveuse. Voyons ensemble ce que nous pouvons faire.

— Le mieux aurait été que nous restions tous chez mes parents, dit François. Malheureusement, la maison est fermée, maintenant qu'ils sont partis en voyage.

— Peut-être pourrions-nous dresser des tentes dans l'île de Kernach? suggéra Claude. Maman, je sais ce que tu vas dire : Nous sommes seulement au début d'avril, il fait encore trop froid et...

— Les prévisions météorologiques sont mauvaises, compléta sa mère. On annonce de la pluie, beaucoup de pluie... Vous ne pouvez pas aller camper sous un déluge. Dans quelques jours vous seriez tous au lit avec une bonne bronchite. Voilà qui n'arrangerait pas nos affaires!

— Alors, quelle solution reste-t-il? demanda Claude, découragée.

— En somme, nous ne pouvons ni aller dans l'île de Kernach, ni retourner chez nos parents, ni rester ici, récapitula François. Où pouvons-nous aller? Les hôtels sont trop chers. D'autre part, aucun de nos amis ne voudrait nous accueillir tous les cinq, avec un singe et un gros chien! >

II y eut un silence. Chacun réfléchissait. Quel problème ! Soudain, Pilou prit la parole :

« Je sais où nous pourrions aller, dit-il. Dans un endroit où nous nous amuserions bien !

— Vraiment? Où donc? demanda Claude, incrédule.

— Dans mon phare! » lança triomphalement Pilou, à la surprise générale. Comme chacun se taisait et le regardait d'un air étonné, il reprit plus fort :

« Oui, vous avez bien entendu : dans mon phare! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un phare?

— Ne fais pas le malin, dit Mick. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Mais je ne plaisante pas! se récria Pilou. Demandez à mon père... '

— Voyons, mon petit Pilou, tu ne peux pas posséder un phare, coupa Mme Dorsel en souriant.

— Si! répliqua Pilou. Il y a quelques années, mon père, qui voulait s'isoler pour travailler, a acheté un vieux phare désaffecté. (On en a construit un plus moderne, un peu plus loin sur la côte.) Mon père m'a permis de venir passer quelques jours avec lui, quand il a été installé dans son phare. C'était formidable! Quel vent! Et quelles vagues!

— Alors, ce phare est à ton père, dit François.

— Il est à moi, car mon père me l'a donné. Lui, il s'en est vite lassé, et moi, j'en avais tellement envie! Il m'en a fait cadeau pour mes dix ans. Vous pouvez me croire, il est bien à moi.

— Quelle histoire! s'exclama François. Claude possède une île et Pilou un phare! Ah! Si mes parents avaient eu l'idée de me faire un cadeau de ce genre! J'aimerais assez un volcan. Ce serait encore plus sensationnel! >

Les yeux de Claude brillaient en regardant Pilou, c Où est-il, ton phare? demanda-t-elle.

— Au cap des Tempêtes. Ce n'est pas tellement loin d'ici, vers l'ouest, répondit Pilou. Vous verrez, c'est un beau phare! La lampe est toujours à l'intérieur. Bien sûr, elle -est éteinte maintenant. Allons tous là-bas! Nous y resterons jusqu'à ce

que nos pères aient terminé leur travail. Nous emmènerons Berlingot et le chien! » , Cette proposition inattendue laissa tout le monde songeur. Puis, Claude se leva et envoya à Pilou une bourrade amicale.

« Ça me plaît! J'irai dans ton phare! décida-t-elle.

— Qu'en penses-tu, tante Cécile? demanda Annie, plus calme.

— Laissez-moi le temps de réfléchir, répondit Mme Dorsel. C'est une idée vraiment originale. Il faut que j'en parle à votre oncle et à M. Lagarde.

— Mon père dira oui, j'en suis sûr! dit Pilou. Qu'en penses-tu, François? Et toi, Mick? Est-ce que ce ne serait pas amusant de vivre tous dans un phare? »

Sans aucun doute, cette perspective séduisait le Club des Cinq. Dagobert lui-même semblait suivre la conversation avec intérêt.

c J'ai une carte sur laquelle on peut voir où se trouve mon phare, dit Pilou, en fouillant ses poches. Tenez, la voilà! Elle est un peu froissée parce que je l'ai regardée bien souvent... Vous suivez la côte. Mon phare se trouve ici, bâti sur des rochers. Il est indiqué par une croix... »

Tous se penchèrent avec intérêt sur la carte, malheureusement en fort mauvais état. Mick considérait Pilou avec envie. Jamais encore Mick n'avait rencontré de propriétaire de phare!

« Bien des bateaux se sont brisés sur les rochers

qui entourent ce phare, dit Pilou. Dans le pays, on parle encore des naufrageurs d'autrefois qui faisaient briller une lumière le long des rochers. Crac, la coque se fendait, l'équipage se noyait. Alors les naufrageurs attendaient que les débris du bateau soient amenés sur la plage par la marée, puis ils volaient tout ce qui les intéressait!

— Les bandits! s'exclama Mick, indigné.

— Il y a là-bas une grotte où les naufrageurs cachaient leur butin, dit Pilou. Je ne l'ai pas explorée, parce qu'on raconte que des bandits s'y réunissent parfois, encore à notre époque... Alors, vous comprenez, j'ai peur d'y aller! »

Mme Dorsel se mit à rire.

« C'est sans doute un conte pour empêcher les enfants de se promener dans des cavernes plus ou moins dangereuses, dit-elle. Eh bien, mes chéris, je ne vois pas de raison de m'opposer à ce que vous alliez passer quelques jours dans le phare de Pilou, si M. Lagarde y consent !

— Merci, maman! » s'écria Claude. Elle embrassa impétueusement sa mère. « Vivre dans un phare! C'est trop beau pour être vrai! J'emporterai mes jumelles pour observer le mouvement des bateaux.

— N'oubliez pas le tourne-disque, dit Mme Dorsel. Si le temps est mauvais, et si vous vous trouvez isolés dans le phare, ce ne sera peut-être pas drôle du tout! Je me demande si vous comprenez bien ce qui vous attend...

— Mais oui ! dirent d'une seule voix les deux frères et Claude.

— Ce sera formidable! » ajouta Pilou, qui, dans sa joie, s'apprêta à faire une imitation de voiture de course. Mais à peine avait-il ouvert la bouche que les autres lui tombaient dessus et étouffaient son vrombissement intempestif.

« Chut! dit Mme Dorsel. Tu vas encore mettre ton père de mauvaise humeur, Pilou, et il refusera de nous accorder l'autorisation que nous attendons de lui. Tiens-toi tranquille. Je lui parlerai dès que possible !»





CHAPITRE V

Le phare de Pilou

MADAME DORSEL estima qu'il valait mieux régler la question au plus tôt. Elle s'aventura du côté du bureau, pour voir si son mari et le professeur Lagarde pouvaient lui accorder un court entretien. Elle frappa discrètement à la porte.

Un murmure de voix lui parvint, mais personne ne dit : « Entrez! » Elle frappa de nouveau.

€ Qu'y a-t-il encore? s'écria M. Dorsel. Si c'est Joi, Claude, laisse-nous en paix! Si c'est Pilou, qu'il aille au garage et qu'il y reste! Il sera à sa place! »

Mme Dorsel sourit. Elle jugea inutile d'insister,

et battit en retraite. Mieux valait profiter du dîner pour amener la conversation sur le phare.

Elle alla voir Maria à la cuisine. Le singe lui tenait compagnie. Maria lui parlait, tout en maniant activement le rouleau à pâtisserie.

« Tu vois comment on roule la pâte? Je sais bien ce que tu attends, va. Tiens! » lui disait-elle en lui lançant un petit bout de pâte.

Berlingot, ravi, sauta sur l'épaule de Maria. Il souleva une mèche de cheveux pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Maria fît comme si elle avait compris :

« Oui, Berlingot. C'est bon et tu en veux encore. Tu en auras tout à l'heure, si tu cesses de me souffler dans l'oreille! Allons, descends de là!

— Vraiment, Maria, jamais je n'aurais imaginé qu'un jour vous rouleriez de la pâte avec un singe sur votre épaule. On aura tout vu, dans cette maison! dit Mme Dorsel en riant.

— Il est si drôle et si gentil quand il veut obtenir quelque chose! dit Maria, un peu confuse.

— Voyons, Maria, reprit Mme Dorsel, que pensez-vous de la proposition de Pilou?

— Si le phare est en bon état, pourquoi lés enfants n'iraient-ils pas l'habiter? dit Maria. Ils s'amuseraient bien. Tels que je les connais, ça leur plairait sûrement!

— Mai» croyez-vous qu'ils seraient en sûreté dans un endroit pareil? demanda Mme Dorsel.

— Dagobert est un fameux chien de garde, dit Maria. Et puis, François et Mick sont assez grands

pour veiller sur les autres. Je dois dire que, pour ma part, je ne voudrais pas me charger de Pilou, dit Maria. J'espère qu'il ne se prendra pas tout d'un coup pour un avion et ne se lancera pas en vol plané du haut du phare!

— Ne lui dites pas cela, dit Mme Dorsel. C'est assez qu'il se prenne pour une automobile! A vrai dire, je suis navrée de ne pouvoir garder les enfants à la maison. Les voir partir alors qu'ils viennent d'arriver me serre le cœur. Nous ne pouvons guère profiter de leur présence. Pourtant, avec nos deux savants, je ne vois pas comment nous pourrions régler la question autrement. Attention, Maria, voilà Berlingot qui emporte votre sac de raisins secs!

— Effronté ! •» cria Maria. Elle essaya d'attraper le singe, qui lui échappa et se réfugia avec son larcin en haut de l'armoire. Il paraissait bien décidé à défendre ce qu'il considérait désormais comme son bien.

« Veux-tu descendre! s'époumonait Maria, qui ne pouvait l'atteindre. Si tu ne me rends pas ce sac tout de suite, je t'attacherai sur une chaise! »

Le singe fit une réponse qui sonna mal. Maria ne douta pas qu'en son langage il venait de lui dire quelque chose d'impoli. Pour comble, il plongea sa petite patte dans le sac et y prit un raisin sec qu'il mâchonna tranquillement.

Du coup, Maria se fâcha tout rouge. Elle fit un geste menaçant qui déplut fort à Berlingot. Alors,

il se saisit d'un autre raisin et, cette fois, le lui lança sur le nez. Elle en resta pantoise.

« Comment! Tu oses me bombarder avec mes raisins? Tu vas me payer ça! » dit-elle d'une voix étranglée de colère.

Elle se dirigea résolument vers l'évier et remplit un bol d'eau. Berlingot continuait de la bombarder; il dansait sur son perchoir et poussait de petits cris de joie. En gesticulant, il fit tomber un vase de porcelaine, relégué là-haut par Mme Dorsel, qui le trouvait laid. Le vase se brisa sur le carrelage de la cuisine. Effrayé par le bruit, Berlingot s'élança et atterrit sur le haut de la porte entrouverte. Il tenait toujours ses munitions.

Maria le visa soigneusement. Hop! Qui reçut la pleine bolée d'eau sur la tête? Hélas! ce fut M. Dorsel...

Celui-ci, arraché à ses calculs par le bruit du vase brisé, fonçait vers la cuisine, quand cette douche inattendue l'arrêta net.

D'où venait une si regrettable erreur?

Tout simplement de ce que le singe, vif comme l'éclair, s'était aplati sur la porte juste à temps pour éviter le contenu du bol qui, passant au-dessus de lui, avait atteint M. Dorsel au moment où il allait rentrer dans la cuisine...

Quand elle vit le résultat de son geste, Maria ouvrit des yeux horrifiés. M. Dorsel leva sa tête mouillée et regarda le singe d'un œil soupçonneux.

« C'est toi qui m'as lancé de l'eau! Je vais te tordre le cou! » rugit-il.

Pilou, qui venait voir ce qui se passait, fut soudain très inquiet. Heureusement, Maria savait prendre ses responsabilités. Elle s'avança prudemment, d'un air confus.

« Non, monsieur, ce n'est pas Berlingot, dit-elle. C'est moi qui...

— Vous, Maria? Est-ce possible? Mais que se passe-t-il donc dans cette maison? Vous jetez de l'eau à la tête de vos patrons, maintenant? Il faut que vous soyez devenue folle! »

Mme Dorsel s'empressa d'intervenir :

« Ecoute, Henri, pour l'instant nous sommes tous sains d'esprit, mais je suis persuadée que si nous devions continuer à vivre dans de pareilles conditions, effectivement nous deviendrions fous! J'ai à te parler. Oui. J'ai quelque chose de très important à te dire, ainsi .qu'à vous, professeur. »

M. Lagarde, resté sur le seuil du bureau, avait l'œil vague d'un homme qui poursuit son idée et n'est aucunement intéressé par ce qui l'entoure. Interpellé, il sursauta, puis, se rappelant ses bonnes manières, il s'inclina poliment devant Mme Dorsel.

« A votre disposition, madame », dit-il.

A ce moment-là, un raisin sec atterrit sur son crâne, cérémonieusement baissé. M. Dorsel en reçut un autre sur le nez, et se mit à crier :

« Qu'on nous débarrasse de ce singe ! Qu'on l'enferme quelque part. Tenez, là, dans la poubelle!

— Non! protesta Pilou, prêt à défendre son singe à ses risques et périls.

— Assez! dit fermement Mme Dorsel. Laissez-moi parler. Pilou propose que tous les enfants aillent avec lui passer quelques jours dans son phare. Car il paraît qu'il possède un phare.

— Quoi? Ce garçon raconte des histoires! Et tu l'as cru, Cécile? dit M. Dorsel.

— Pilou n'a pas menti, assura le professeur Lagarde. J'ai acheté un phare pour m'y livrer à certaines recherches dans la solitude. Quand j'ai eu terminé mes travaux, à la vérité, je ne savais plus quoi faire de ce phare. Ce n'est pas facile à vendre I Or, Pilou le voulait absolument Je lui en ai fait cadeau, mais je dois avouer que je n'ai jamais envisagé qu'il pût y passer plusieurs jours avec des amis!

— Un phare pour travailler! s'exclama M. Dorsel, extasié. Quelle idée merveilleuse! Je vous l'achète!

— Non, Henri, je m'y oppose, dit sa femme. Voulez-vous m'écouter, tous les deux? Monsieur Lagarde, croyez-vous que les cinq enfants peuvent s'installer dans le phare, le temps que vous êtes ici? Ils vous gênent et, à franchement parler, vous les gênez aussi...

— Cécile! protesta son mari.

— Que veux-tu, ces pauvres enfants ont besoin de s'amuser, à leur âge. Avec vous, c'est impossible! »

Entre-temps, le Club des Cinq était arrivé. Claude s'avança vers son père.

« Papa, dit-elle, nous partirons tous, et tu seras bien tranquille avec M. Lagarde. Dis un seul mot : Oui! C'est tout ce que nous demandons!

— Oui! dit M. Dorsel sans hésitation.

— Oui! » lança M. Lagarde à son tour.

Tous deux en avaient assez de cette discussion et ne pensaient déjà plus qu'à une chose : retourner à leurs précieux documents.

Ils se dirigèrent vers le bureau. Avant de refermer la porte sur eux, M. Dorsel ajouta :

« Allez dans le phare ou sur la tour Eiffel, ou encore au Zoo, avec votre ménagerie! En voilà un qui sera plus à sa place avec ses frères ! »

II désignait Berlingot, toujours perché sur la porte de la cuisine et qui regardait l'assistance avec un sourire malicieux.

« Merci, papa! dit Claude, toute joyeuse. Nous partirons dès que possible. Hip, bip, bip...

— Hurrah! » crièrent les autres en chœur. Seul, le claquement de la porte du bureau leur

répondit. Elle se refermait sur deux savants exaspérés...

Claude attrapa Dagobert par les deux pattes de devant et lui fit faire une valse effrénée dans la cuisine, au sol jonché de raisins secs. Elle glissa et tomba assise par terre. Tout le monde se mit à rire, y compris Mme Dorsel et Maria, qui en avait envie depuis longtemps.

« Quelle affaire! » constata la cuisinière, quand

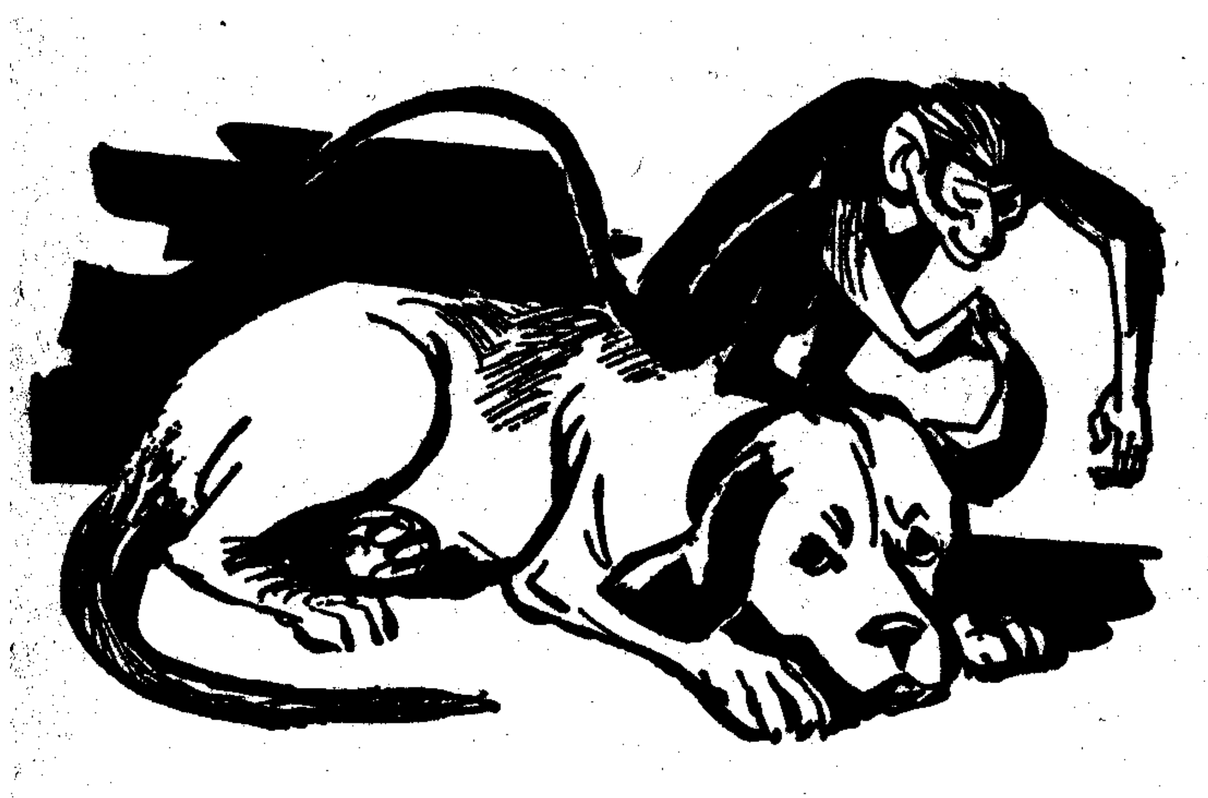
le calme fut enfin revenu. « Oui, pour sûr, il vaut mieux que les enfants s'en aillent. Les garçons ne sont pas bien dans le grenier, plein de courants d'air Ce pauvre François a le torticolis, il peut à peine tourner la tête ce matin.

— Ce n'est rien, assura François. Nous allons bientôt partir tous les cinq — plus deux animaux pour nous tenir compagnie. En route pour une nouvelle aventure 1

— Une aventure! s'exclama Pilou, surpris. Tu plaisantes? On ne peut pas avoir d'aventure dans un phare. Nous serons tout seuls là-bas. Oui, tout seuls, avec la mer et le vent!

— Tu verras bien, Pilou, dit Mick avec un sourire énigmatique. Tu ne connais pas encore le Club des Cinq! »





CHAPITRE VI

Les projets du Club des Cinq

PILOU parla longuement du phare à ses amis qui l'écoutaient avec un intérêt nouveaux qui l'écoutaient avec un intérêt passionné. « Il est très haut, expliqua-t-il. A l'intérieur, il y a un escalier en colimaçon, qui part du bas et va jusqu'à la petite pièce ronde où se trouve la lanterne qui servait autrefois à guider les navires.

— J'ai hâte de le voir! soupira Claude. Mais «rois-tu que Dagobert pourra monter cet escalier?

— Je n'en sais rien. Si c'est trop difficile pour lui, il restera en bas. Berlingot, lui, peut grimper «et escalier à la course! déclara orgueilleusement Pilou.

- Si Dagobert ne peut pas monter, je resterai en bas avec lui, dit Claude.

- Avant d'en décider, attends donc d'avoir vu le phare! dit François. Il faut d'abord que nous sachions exactement où il se trouve et comment nous pourrons nous y rendre. Quel dommage que Pilou ne soit pas une vraie auto, il nous y conduirait en vitesse! »

Aussitôt, Pilou se vit transformé en caravane, transportant le Club des Cinq et ses bagages. Il allait se livrer à ses manifestations habituelles, quand François l'attrapa et le fît asseoir de force sur une chaise.

« Donne-nous plutôt ta carte, pour que nous l'examinions », dit François.

Bientôt, Pilou et les Cinq se penchèrent sur le papier crasseux étalé sur la table. Puis Mick alla chercher dans la bibliothèque des cartes routières de la région.

« Par la route, c'est assez loin, constata François, car la côte s'incurve fortement à cet endroit. Si nous pouvions y aller en bateau, nous traverserions la baie et nous arriverions juste aux rochers sur lesquels est bâti le vieux phare.

- Pourtant, il vaut mieux partir en voiture, dit Mick. Nous avons beaucoup de bagages à emporter, non seulement nos vêtements, mais des ustensiles de cuisine et des provisions.

- En tout cas, ne vous chargez pas trop, reprit Pilou. Le chemin qui conduit au phare passe sur les rochers, et il n'est pas commode, je vous en avertis!



Quand le temps le permettra, nous pourrons aller nous ravitailler au marché du village. Il y a des jours où il est impossible de quitter le phare. Les vagues balaient les rochers! De plus, à marée haute, on ne peut gagner la côte qu'en bateau, car le chemin est recouvert par la mer.

— Cela promet! dit Mick. Qu'en penses-tu, Annie? Tu ne dis pas un mot!

— Je trouve que c'est tout de même un peu effrayant, avoua Annie, toujours craintive. J'espère qu'aucun navire ne viendra s'écraser sur ces affreux rochers quand nous serons là-bas!

- Pilou nous a expliqué qu'on a bâti un phare plus moderne non loin de l'ancien, dit François. Sa lumière éclaire cette partie de la côte et empêche les accidents. Annie, as-tu vraiment envie de nous accompagner? Sinon, tante Cécile acceptera certainement de te garder chez elle, car tu

n'es pas plus bruyante qu'une souris. Ce n'est pas toi qui gêneras notre oncle et le professeur Lagarde !

- Je n'ai pas l'intention de me séparer de vous, protesta Annie, avec un regard de reproche. François, crois-tu qu'il y ait encore des naufrageurs ?

— Mais non, il n'y a plus de naufrageurs à notre époque. Rassure-toi, Annie, nous allons seulement rendre visite à M. Pilou, qui reçoit ce printemps dans sa villa, au bord de la mer!

- Pensons aux choses sérieuses, dit Mick. Nous irons donc là-bas en voiture. Qui nous y conduira?

- Moi! s'écria Pilou, plein d'enthousiasme, et 'toujours prêt à confondre le rêve et la réalité.

- Tu n'as pas ton permis de conduire, objecta Mick gentiment. Ne raconte pas d'histoires!

- Naturellement, je ne l'ai pas, mais n'empêche que je sais conduire! J'ai conduit la voiture de mon père bien des fois dans notre jardin...

- Tais-toi, dit Claude. Tu nous agaces, à la fin!

— S'il n'y avait que toi, tu peux être sûre que je ne t'emmènerais pas dans mon phare », répliqua Pilou, vexé.

Claude haussa les épaules et n'insista pas, car elle mourait d'envie d'aller dans le phare.

« Quand partons-nous, François? demanda Annie.

— Pourquoi pas demain matin? Les grandes personnes seront contentes de nous voir partir le

plus tôt possible. Nous allons essayer de trouver un chauffeur et une voiture, et nous ferons nos valises, dit François.

— Bravo! » s'exclama joyeusement Claude, en tapant sur la table.

Le singe, effrayé, sauta sur la bibliothèque.

« Allons jusqu'au village. Nous demanderons au garagiste s'il peut nous procurer un taxi pour demain, dit François. Viens, Dagobert!

— Ouah! » fit Dagobert, qui attendait depuis longtemps l'occasion de faire une petite promenade.

Ils se mirent en route. Le soleil brillait entre deux nuages gris. La baie de Kernach s'étendait, resplendissante, devant eux.

« J'aurais aimé aller un peu dans mon île, soupira Claude. Mais vraiment il fait trop humide pour y camper, et, ma foi, un phare nous changera de nos habitudes. »

Un peu plus tard, François entreprit d'expliquer au garagiste du village ce que le Club des Cinq attendait de lui.

« Nous allons au phare du cap des Tempêtes, dit-il. Nous y resterons quelques jours.

— Quoi? Vous voulez vous installer là-dedans? s'écria le garagiste en ouvrant des yeux surpris. C'est une plaisanterie, bien sûr?

- Non! Ce phare appartient à l'un de nous >, dit négligemment François. Le garagiste, perplexe, se gratta le menton. « II nous faut une voiture et un chauffeur pour

demain matin. Nous aurons beaucoup de bagages, poursuivit François.

— Bon, dit le garagiste. Vous êtes en ce moment à la villa des Mouettes, n'est-ce pas? Chez M. Dorsel? Je, connais bien Mlle Claude, qui est là, et je crois vous avoir déjà vus, vous autres. Vous comprenez, je me renseigne, car il y a toutes sortes de gens qui viennent me voir pour louer des voitures, et certains ne sont pas des clients sérieux!

— Nous sommes des clients sérieux, assura Pilou en se rengorgeant.

- Je n'en doute pas », répondit le garagiste, qui souriait.

Sur le chemin du retour, François dit :

« Je suis sûr qu'il doit faire froid dans ce phare.

Il faudra emporter des couvertures bien chaudes,

des manteaux et des lainages.

— Il y a un appareil de chauffage au gaz butane, là-bas, dit Pilou. Nous pourrons nous en servir si nous avons froid.

- Savez-vous quelle aurait été la meilleure solution? Que le père de Pilou invite notre oncle à venir avec lui dans son phare, dit Annie. Ainsi, nous aurions été heureux comme des rois, à la villa, sans eux! »

Ils se rendirent à l'épicerie, pour y commander des denrées indispensables : sucre, beurre, œufs, etc.

Annie fit une liste. « Aide-moi, Claude, dit-elle. Essayons de prévoir tout ce qu'il nous faut. Ce n'est pas si facile. II faut avoir quelques réserves

pour le cas où nous serions bloqués dans le phare...

— Si cela nous arrivait, ce serait formidable! » s'exclama Claude qui s'imaginait déjà perdue dans la tempête, et attendant des secours. « Tout de même, ce serait ennuyeux de mourir de faim! Achète des biscuits, Annie, et du chocolat... Des bouteilles de limonade...

- Attendez une minute ! Il ne faut pas aller trop vite avec l'argent que nous ont donné nos parents. Voilà tout ce que je mets dans le commerce pour le moment! dit François en posant deux billets sur le comptoir.

— Regardez, j'ai beaucoup d'argent, moi! annonça fièrement Pilou, en exhibant une bourse fort bien remplie.

- Veinard! dit Claude. Comment fais-tu pour être si riche? Je parie que ton papa te donne plusieurs fois ton argent de la semaine sans seulement s'en rendre compte. Il est tellement distrait!

- Et ton père, est-ce qu'il n'est pas distrait, lui? Je l'ai vu ce matin qui...

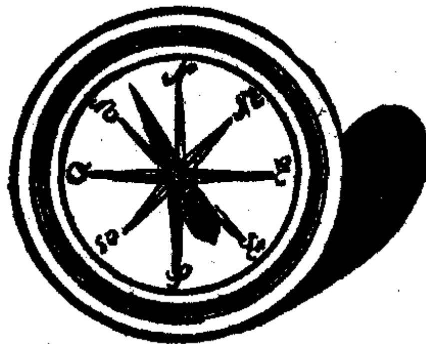
- Allons, coupa François, il ne faut pas raconter des histoires sur nos parents. Pilou, veux-tu acheter quelque chose pour Berlingot? Claude a pris des biscuits pour son chien; nous irons aussi demander des os au boucher. »

Pilou acheta pour son singe un paquet de raisins de Corinthe, des dattes, des figues sèches et des bananes. Berlingot regardait tout cela d'un œil approbateur. Mais il trouva plus drôle de s'attaquer aux biscuits de son ami le chien.

« Bas les pattes! » lui lança Claude, d'un ton péremptoire. Aussitôt, Berlingot sauta sur l'épaule de son maître et prit un air si honteux, si malheureux, qu'il fit rire tout le monde.

« Achetons encore quelques kilos de fruits, dit François. Ce sera suffisant pour aujourd'hui. Nous ferons livrer tout cela au garage. Il n'y aura plus qu'à le mettre dans la voiture qui nous transportera demain matin au phare.

- Demain matin! murmura Claude, les yeux brillants de joie. Je voudrais y être déjà. J'ai hâte de voir le phare de Pilou! »





CHAPITRE VII

Le départ

LA SOIRÉE se passa fiévreusement. Ils pensaient tous à ce qui les attendait le lendemain : au taxi qui viendrait les chercher, à la promenade jusqu'au cap des Tempêtes, à la découverte et à l'exploration du phare et de ses alentours.

« J'essaie d'imaginer quelle sera notre première nuit là-bas, dit Claude. Nous serons seuls, dans ce vieux phare, nous écouterons le vent gronder et les vagues se briser autour de nous. Bientôt, nous nous endormirons, bercés par le chant de la mer..*

— Et tu te réveilleras aux cris des mouettes, ajouta Pilou. J'aimerais avoir de grandes ailes, moi aussi, et glisser comme les oiseaux dans le vent...

— Si seulement le cri des mouettes n'était pas si laid! » murmura Annie.

Quand Mme Dorsel entendit, à la radio, les prévisions météorologiques, qui étaient mauvaises, elle éprouva une grande inquiétude au sujet des enfants. Devait-elle les laisser partir? Elle les voyait déjà, tremblants de froid et peut-être de peur, dans le vieux phare abandonné... Mais à peine eut-elle exprimé ses craintes tout haut que le chœur des enfants s'éleva, indigné .:

« Un taxi doit venir nous chercher demain matin!

— Nous avons commandé des tas de provisions! Et puis, Maria nous a préparé un énorme paquet de toutes sortes de bonnes choses. Elle a même fait un gâteau spécialement pour cette occasion!

— Maman! Tu ne penses pas à nous retirer la permission? Tu as dit oui! »

Mme Dorsel capitula :

« C'est bon! Je vous laisserai donc partir. Mais n'oubliez pas de m'envoyer une carte postale dès que vous serez installés. J'espère qu'il y a un bureau de poste au village voisin.

— Oui, il y en a un, dit Pilou. Nous vous enverrons une carte tous les jours. Comme ça, vous serez rassurée.

— Très bien. N'oubliez pas votre promesse, car

$i un jour je ne reçois pas de nouvelles je me ferai du souci à votre sujet.

— Tante Cécile, il ne faudra pas t'inquiéter, dit Mick. Nous serons sans doute en train de jouer bien tranquillement aux cartes dans le phare, tandis que la tempête fera rage au-dehors... Nous ne manquerons ni de biscuits, ni de chocolat...

— Ouah ! » fit Dagobert; en entendant des mots qui sonnaient si agréablement à ses oreilles.

« Allons, Dago, n'interrompt pas la conversation, c'est mal élevé,* lui dit Mick, tout en le caressant.

— Ouah! » répéta Dagobert, en donnant un grand coup de langue sur le nez de Mick.

« II faut aller vous coucher tôt ce soir, dit Mme Dorsel. Vous aurez beaucoup de travail demain matin. A quelle heure vient-on vous chercher?

— A neuf heures et demie, répondit Claude.

— Ce sera la dernière fois que vous déjeunerez avec le professeur, si toutefois il est là! Peut-être oubliera-t-il une fois de plus de venir prendre son café au lait. Pilou, est-ce que ton père est aussi distrait chez toi?

— Oui. Berlingot et moi, nous y sommes habitués. Berlingot aime beaucoup le café au lait.

— Je me demande ce que nous allons devenir, enfermés avec ton singe, dit François. Nous ne pourrons pas l'envoyer jouer dans le jardin, pour y faire ses farces. Tante Cécile, sais-tu que Berlingot m'a volé mon crayon ce matin, et qu'il

commençait à écrire sur le mur? Bien entendu, je me suis empressé de lui reprendre le crayon. Il s'est mis en colère. Si tu l'avais entendu! Il m'a dit des injures!

— Tu, n'es pas gentil pour Berlingot, protesta Pilou, froissé. Je t'assure que, pour un singe, il est très bien élevé. Si tu voyais certains singes que je connais!

— Figure-toi que je ne tiens pas du tout à les voir, merci beaucoup », dit François.

Pilou fit-la grimace. Tant d'incompréhension le révoltait. Il prit sa précieuse petite bête dans ses bras et sortit du salon. Alors, on entendit une sorte de grincement dans le hall, sans doute une voiture qui avait grand besoin de réparations...

Mme Dorsel se précipita.

« As-tu fini? dit-elle à Pilou. Arrête-toi avant que ton père ne t'entende. Comme cette maison va nous sembler paisible sans toi ! Quand renonceras-tu à te prendre pour une voiture?

— Cette fois, je n'étais qu'un tracteur, dit Pilou, surpris. Quand on est méchant pour moi ou Berlingot, ça me console d'imiter une machine qui fait du bruit.

— Ce n'est plus de ton âge, dit Claude.

— Bonsoir, je vais me coucher, dit Pilou, vexé.

— C'est une excellente idée, dit Mme Dorsel. Bonne nuit, Pilou, bonne nuit, Berlingot. Faites de beaux rêves et n'oubliez pas de vous lever de. bonne heure demain matin. »

Pilou se sentit gentiment poussé vers l'escalier.

Plus moyen de reculer! Il monta les marches en maugréant, Berlingot toujours sur son épaule. Mais bientôt, le jeune garçon retrouva le sourire. Il pensait à son phare. Ah ! Quand Claude et ses cousins le verraient, ils en seraient ébahis! Tout en se déshabillant, il se plaisait à imaginer leurs .réactions. Dès qu'il fut couché, Berlingot se glissa sous l'édredon, au pied de son lit.

Le lendemain matin, ce fut Claude qui se réveilla la première. Elle constata avec plaisir qu'en dépit des prévisions météorologiques le soleil brillait. Elle tendît l'oreille : le bruit des vagues ne parvenait pas jusqu'à la maison. Donc, la mer était calme. Elle réveilla Annie.

« C'est aujourd'hui que nous allons au phare! claironna-t-elle. Lève-toi, Annie, il est temps. »

Quand ce fut l'heure du petit déjeuner, tous les enfants descendirent à la salle à manger. Ils venaient de s'asseoir autour de la table lorsque le professeur Lagarde fit une apparition remarquée.

« Ah! vous voilà! lui dit Mme Dorsel, avec un large sourire. Vous êtes tombé du lit, ce matin, professeur?

— Non, mais Pilou a fait tant de bruit en se levant qu'il m'a tiré de mon sommeil, se plaignit M. Lagarde. Au fait, était-ce bien Pilou? Ou le singe? C'est curieux, le matin, au réveil, il m'arrive de les confondre... » — Tous les enfants pouffèrent de rire, excepté Pilou.

M. Dorsel, descendu depuis un certain temps,

travaillait déjà dans son bureau. Comme il risquait fort de laisser refroidir son café au lait, Mme Dorsel envoya Claude chercher son père.

Claude frappa à la porte du bureau.

« Papa! appela-t-elle. Viens déjeuner!

— Mais... n'ai-je pas, déjà déjeuné? interrogea M. Dorsel avec l'accent de la plus grande surprise.

— Non, papa. Allons, dépêche-toi. Nous allons partir pour le phare 1

— Le phare? Quel phare? » demanda M. Dorsel.

Claude, découragée, renonça à donner des explications et retourna à la salle à manger. M. Dorsel, qui venait de redescendre sur terre, l'y suivit

Après le déjeuner, tous les enfants s'affairèrent. Ils réunirent des couvertures, des lainages, des pyjamas — les plus chauds qu'ils purent trouver; des gâteaux et des pâtés en croûte préparés par Maria, des sandwiches pour le voyage, des livres, des cartes et différents jeux de société. Ainsi que Claude le fit remarquer, on eût pu croire qu'ils partaient pour un mois.

Pilou, un peu à l'écart, contemplait un petit objet qu'il tenait dans le creux de sa main.

« Que fais-tu donc? lui demanda Annie.

— Je regarde ma boussole. Il ne faut pas que je l'oublie ici, répondit Pilou.

— Crois-tu qu'elle te sera utile au cap des Tempêtes? dit Mick, narquois. Nous ne nous éloignerons jamais de ton phare au point de ne plus le voir.

— Ça se voit de loin, un phare! renchérit Claude. C'est un fameux point de repère! Et tant que nous l'apercevrons, nous retrouverons toujours notre chemin!

— Ça ne fait rien. Je ne me sépare jamais de ma boussole. On ne sait pas ce qui peut arriver. Elle m'a déjà rendu bien des services », dit Pilou en la remettant dans sa poche.

La demie de neuf heures venait à peine de sonner que Mick s'impatientait déjà.

« Le taxi est en retard », grommelait-il en marchant de long en large.

Mais bientôt, Annie, qui avait l'oreille fine, annonça:

« Le voilà! Vous êtes tous prêts? Dagobert et Berlingot sont là aussi? Parfait! En route pour le phare de Pilou ! >

La voiture, s'arrêta devant la villa. Le chauffeur fit fonctionner son avertisseur. M. Dorsel sursauta, et se retourna vers Pilou :

« C'est encore toi qui fais le pitre, insupportable gamin? dit-il d'un ton menaçant.

— Non, monsieur, ce n'est pas moi, je vous le jure! dit Pilou en prenant le large. C'est le taxi qui vient d'arriver!

— Que vient-il faire ici, celui-là? Pourquoi se permet-il de faire tant de bruit devant chez moi?

— Papa, c'est la voiture qui vient nous chercher pour nous conduire au phare, dit Claude.

— Ah ! bon, dit M. Dorsel. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu? Au revoir! Amusez-vous bien! Et surtout soyez prudents! »

Le chauffeur enfourna les bagages dans la malle arrière. Pendant ce temps, le Club des Cinq, Pilou et son singe s'entassèrent tant bien que mal dans l'auto. Quand le chauffeur vit le résultat, il ouvrit de grands yeux effarés et dit :

« Ma voiture est pleine comme un œuf! Comment avez-vous pu vous caser tous? >

Enfin le taxi démarra, dans un vrombissement qui ravit Pilou. Il voulut aussitôt l'imiter. Les autres menacèrent de l'étouffer.

« Enfin, nous voilà partis! dit Claude, quand le calme fut revenu. Une fois de plus, nous allons nous débrouiller par nos propres moyens. C'est ce que je préfère. Et toi, Dagobert, es-tu content?

— Ouah! » fit le chien. Il se coucha et posa affectueusement sa tête • sur le pied de Claude

Celle-ci pouvait bien l'emmener au bout du monde, le brave Dagobert se trouvait bien partout, du moment qu'il restait avec elle!





CHAPITRE VIII

Voilà le phare !

LE PARCOURS fut des plus agréables, car la route longeait la côte, qui s'incurvait mollement à cet endroit. Certains points de vue sur la mer et les rochers se révélèrent si beaux que chacun s'arrêta de plaisanter pour mieux les admirer. Dagobert, le nez à la portière regardait lui aussi. « Je me demande pourquoi Dagobert passe toujours sa tête au-dehors quand nous sommes en voiture, dit Claude. Est-il sensible à la beauté du paysage, ou a-t-il mal au cœur?

— Peut-être les deux, répondit François. Il paraît que les chiens sont, encore plus que les humains, sensibles à l'odeur de l'essence. Et *voyez* ce pauvre Berlingot! Lui non plus n'est pas dans son assiette !»

En entendant le nomade son ami le singe, Dagobert rentra la tête un court instant, l'examina en remuant les oreilles et, comme apitoyé, lui donna .un coup de langue sur le nez. Berlingot ne bougea pas; on eût dit qu'il craignait qu'un geste ne le rendît encore plus malade.

Ils s'arrêtèrent pouf déjeuner sur une petite plage. Tout le monde déballa ses provisions de route. Berlingot, soudain ressuscité, s'installa sans façon sur les genoux du chauffeur — nanti d'un bon repas froid — et sut, par son impayable mimique, se faire offrir ce qui lui plaisait.

Quand ils se remirent en route, François demanda :

« Dans combien de temps arriverons-nous au cap des Tempêtes?

— Dans une demi-heure environ, répondit le chauffeur. Où allez-vous vous installer? Le garagiste ne me l'a pas précisé.

— Au phare, dit François. Le connaissez-vous?

— Bien sûr que je le connais. Mais personne n'y habite, dit le chauffeur qui croyait à une plaisanterie. Descendez-vous chez des amis?

— Non, nous allons réellement nous installer dans le phare, dit Pilou. Il est à moi.

— Pas possible! Eh bien, vous avez là un château

avec une vue splendide, dit le chauffeur. Je suis né au cap des Tempêtes. Mon arrière-grand-père vit toujours dans notre maison familiale. Dans mon enfance, il me racontait des histoires sur le phare. Il paraît qu'une fois des naufrageurs ont réussi à s'y introduire. Après s'être emparés du gardien, ils ont éteint la lanterne pour qu'un grand navire vienne se briser sur les rochers!

— C'est horrible! Ce bateau a-t-il vraiment fait naufrage? demanda Annie.

— Oui. Il s'est fracassé sur les rochers. Alors les bandits ont attendu la marée basse pour s'emparer de tout ce qui les intéressait, parmi les débris. Il faudra que vous alliez voir mon arrière-grand-père, et que vous lui demandiez de vous raconter ses histoires d'autrefois. Peut-être même vous montrera-t-il la caverne des Naufrageurs...

— Pilou nous en a parlé, dit Claude. Peut-on réellement la visiter? Est-i) vrai qu'il y ait encore des bandits qui s'y cachent quelquefois à l'heure actuelle?

— Non, rassurez-vous. Les naufrageurs ont disparu depuis longtemps.

— Comment s'appelle votre arrière-grand-père? Où demeure-t-il? demanda Claude, qui venait de décider d'aller voir cet homme dès que possible.

— Vous demanderez Yann Le -Briz, dit le chauffeur. On vous indiquera sa maison Il est connu de tout le village. D'ailleurs, s'il y a un rayon de soleil, vous le trouverez assis sur le quai

en train «de fumer la pipe. Il n'est pas commode, mais il aime bien lés enfants. Il vous racontera des tas de choses intéressantes!

— Yann Le Briz, répéta François pensivement. Yann, c'est Jean en breton, n'est-ce pas? Il n'y a plus beaucoup d'hommes qui portent encore ce joli nom de Yann! »

Ils roulèrent quelques minutes en silence, puis le chauffeur se mit à pester contre un troupeau de vaches qui lui barrait la route.

« Cornez un bon coup, suggéra Pilou.

— Un conducteur prudent se garde bien de corner lorsqu'il passe près d'un troupeau de vaches, mon garçon. Le bruit les effraie, et elles se mettent à sauter de tous les côtés! » répliqua le chauffeur.

Pilou se rencogna, vexé de ne pas tout savoir sur l'art de conduire.

Un peu plus tard, le chauffeur leur désigna un point dans le lointain.

« Nous approchons, dit-il. Ces rochers, là-bas, tout au bout de la côte, c'est le cap des Tempêtes!

-- Pourquoi l'appelle-t-on ainsi? Le mauvais temps y est-il fréquent?

— Oui. C'est un lieu qui a été longtemps redouté des marins. Heureusement que le nouveau phare est très puissant! Il y a là-bas des rochers si dangereux que les vieilles gens racontent que seuls les démons ont pu les disposer ainsi, pour faire le plus de mal possible. Quelques-uns de ces rochers affleurent à peine, ils peuvent ouvrir un

bateau en deux! D'autres sont dressés en dents de scie...

— Allons-nous bientôt apercevoir le phare? demanda Claude, qui ne tenait plus en place.

— Quand nous serons en haut de cette colline, là devant vous, alors vous le verrez de loin. S'il vous plaît, dites à votre singe de retirer sa patte de ma poche. Il ne reste plus rien d'intéressant pour lui dedans!

— Tiens-toi bien, Berlingot! » dit Pilou, si sévèrement que le petit animal se cacha le museau dans les pattes et se mit à gémir.

« Quel farceur! dit Claude. Il fait semblant de pleurer.

— Ce n'est pas vrai! protesta Pilou. Il a du chagrin. C'est un animal très sensible. »



Ses amis se mirent à rire et le plaisantèrent sur la sensibilité de Berlingot jusqu'au moment où, enfin, le phare se révéla à leurs yeux.

« Est-ce bien lui? demanda Annie, qui l'aperçut la première.

- Oui, dit le chauffeur. Pour un vieux phare, il a encore de l'allure, n'est-ce pas? Il a été construit avec de belles pierres. Et voyez comme il est haut! Les vagues sont parfois énormes à cet endroit, aussi il a fallu le faire assez haut pour que la lumière ne soit pas masquée par l'écume des vagues sur les vitres.

— Où se tenait le gardien? demanda Mick.

- Il y a une pièce assez confortable en dessous de la lanterne, dit le chauffeur. Mon arrière-grand-père m'a emmené une fois dans ce phare. Je m'en souviens encore, car j'ai été très impressionné!

- Eh bien, mon père, lui, a vécu là tout un été! déclara Pilou. J'ai passé quelques jours avec lui. C'était formidable!

- Pourquoi votre père vivait-il dans un phare? demanda le chauffeur, curieux. Il voulait se cacher, ou quoi?

— Se cacher? Oh! non! C'est un savant, mon père! dit Pilou fièrement. Il voulait seulement travailler en paix, ne pas être dérangé... Echapper au téléphone et aux visites!

— Et quand vous étiez avec lui, que devenait sa tranquillité? demanda le chauffeur, taquin.

— Heu... De toute façon, ce n'est pas tellement calme, là-bas, dit Pilou. Les vagues font du bruit,

le vent aussi, et les mouettes... Mais mon père n'y faisait pas attention. Il ne remarque que les sonneries, ou les éclats de voix, ou les coups frappés à sa porte. Ces bruits-là l'agacent! Il aimait beaucoup travailler dans le phare.

- Bon. J'espère que vous vous y amuserez bien, dit le chauffeur. Pour ma part, ça ne me plairait guère de n'avoir pour compagnie que la mer et les mouettes! »

Lorsqu'ils descendirent l'autre versant de la colline, le phare disparut à leurs yeux.

« Nous allons arriver bientôt, dit Pilou. Heureusement pour Berlingot, qui a encore mal au cœur, dirait-on. Allons, mon vieux, du courage! Tu vas pouvoir faire toutes sortes d'acrobaties, dans l'escalier du phare! >

Le chauffeur s'arrêta au bord de la mer. Tout le monde descendit. Les enfants virent alors le phare, qui se trouvait à une bonne distance du rivage. Un petit bateau se balançait près de la jetée. Pilou le désigna à ses amis en s'exclamant joyeusement :

« C'est notre bateau! Celui qui nous conduisait du phare au rivage à marée haute. Nous l'appelions *L'Anguille*...

— Est-il à toi? demanda Claude.

— Mon père l'a acheté en même temps que le phare, par conséquent je pense qu'il m'appartient aussi. En tout cas, c'est le bateau qui sert lorsqu'on ne peut pas passer à pied sec sur les rochers.

- J'espère que vous ne serez pas bloqués dans le phare par une tempête, dit le chauffeur. N'essayez pas de sortir avec ce petit bateau si la mer est trop mauvaise. Voulez-vous que je vous donne un coup de main pour transporter vos affaires?

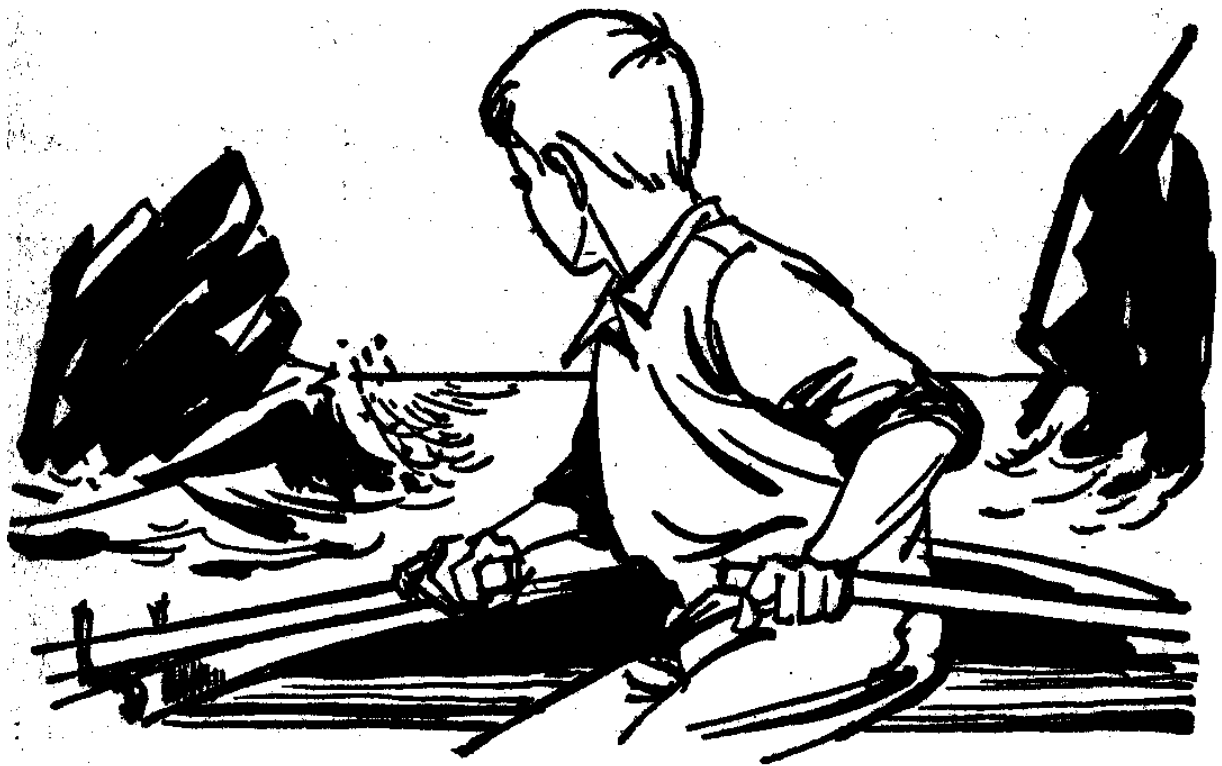
- Avec plaisir, merci beaucoup », dit François.

Tandis que tous deux vidaient la voiture, les autres commencèrent à transporter les paquets à bord. Alors, un vieil homme, assis non loin de là, s'approcha d'eux.

« On m'a fait savoir de Kernach qu'il fallait que je sorte ce bateau, dit-il. Lequel de vous est le jeune Lagarde?

- C'est moi! dit Pilou. Le bateau m'appartient! Venez, vous tous! Embarquons-nous vite pour le phare!»





CHAPITRE IX

Dans le phare

LES CINQ enfants montèrent dans le bateau. Sans -J se faire prier, Dagobert sauta auprès de Claude. Berlingot, lui, se mit à crier de terreur quand Pilou le prit dans ses bras et s'installa à son tour dans la barque.

« Allons, Berlingot, tu ne te souviens pas de ce petit bateau? Tu n'as jamais aimé les voyages sur l'eau, n'est-ce pas? » lui dit tendrement Pilou, en le caressant pour le rassurer.

Il y avait deux paires de rames. François en prit une, et Claude s'apprêtait à prendre l'autre,

quand Mick la devança. Il sourit devant la mine déconfite de sa cousine,

« Excuse-moi, dit-il, mais la mer est assez agitée, il faut des muscles pour lutter contre ces grosses vagues! Je suis tout de même plus fort que toi, Claude!

— Je sais ramer aussi bien que toi! » protesta Claude.

Juste à ce moment-là, le bateau s'inclina fortement, et Claude n'eut que le temps de rattraper l'une des valises, qui allait passer par-dessus bord.

« Bravo! s'écria François. Tu as de bons réflexes! Oh! là là! Ce qu'on est secoué!

— Avez-vous vu les rochers sur lesquels nous passons? demanda Annie, effrayée. Il ne faut pas abîmer le fond de notre bateau!

— 'A marée basse, on va au phare en marchant sur ces rochers, expliqua Pilou. Il y en a un qui est creusé de telle sorte qu'on peut s'y baigner. Je me suis amusé bien souvent dans cette sorte de petit bassin, dont l'eau chauffe rapidement au soleil!

— Malheureusement, nous ne pourrons pas en profiter, car le temps est froid, soupira Annie. François, regarde cette aiguille de pierre, juste au-dessous de nous!

— En effet, elle peut fendre un bateau en deux », dit François.

Les garçons manœuvrèrent du mieux qu'ils purent. Quand ils eurent franchi .ce passage difficile,

les enfants regardèrent le phare qui leur sembla très haut. Il faisait corps avec le roc sur lequel il était bâti. Mick pensa que les fondations devaient être très profondes, pour que le phare fût assez solide pour résister à toutes les tempêtes. Tout en haut, juste en dessous de la lanterne, il y avait une galerie circulaire.

« Quelle belle vue on doit avoir de là-haut! » s'écria Claude, enthousiaste.

Ils s'approchèrent du phare. Des marches de pierre partaient des rochers et permettaient d'accéder à la porte d'entrée, située hors d'atteinte des vagues.

c Est-ce que la porte est fermée à clef? demanda Mick, soudain inquiet. J'espère que nous n'avons pas fait tout ce chemin pour rien!

— Bien sûr que la porte est fermée, dit Pilou. Quelqu'un a-t-il la clef?

— Ah! ne sois pas stupide! » s'exclama François, qui s'arrêta de ramer et regarda Pilou d'un œil furibond. « Tu ne vas pas nous dire que nous ne pouvons pas entrer dans le phare, maintenant?

— Rassurez-vous! dit Pilou, en riant de l'air effaré de ses compagnons. Je voulais seulement vous taquiner un peu. Voilà la clef! Papa me l'a donnée, puisque c'est mon phare. Je la garde toujours avec moi!»

II exhibait une grosse clef. Claude s'étonne qu'elle pût tenir dans la poche de Pilou.

« A présent, il faut que vous fassiez très attention,



dit Pilou aux garçons. Attendez qu'une vague arrive, puis Laissez-vous porter par elle, et tâchez d'atteindre ce rocher, celui qui émerge. Dans ce coin-là, c'est plus calme, on ne sait trop pourquoi. Alors vous pourrez gagner les marches en toute sécurité. Claude, tu vois cette aiguille de pierre? Pour aborder, tu lanceras la corde autour. C'est toi la mieux placée pour faire ce travail. »

Tout se passa mieux que le Club des Cinq né l'espérait Le bateau arriva en effet dans des eaux moins agitées; les deux garçons ramèrent de toutes leurs forces. Ils arrivèrent au pied du phare, où Claude réussit à amarrer l'embarcation. Il ne leur restait à franchir que quelques rochers pour atteindre les marches. L'un après l'autre, les enfants et Dagobert sautèrent du bateau; ils regardèrent

le phare de tous leurs yeux. Comme il paraissait formidable, vu de près!

« Je vais ouvrir la porte », annonça fièrement Pilou.

Il gravit les marches.

« Regardez de quelles pierres énormes est bâti mon phare! il durera encore longtemps! » ajouta-t-il.

Il s'approcha de la porte massive, introduisit **le** clef dans la serrure et tenta de la faire tourner. D s'y efforça pendant plus d'une minute, puis regarda ses amis d'un air angoissé :

« Je n'y arrive pas. avoua-t-il. Vraiment, je ne vois pas pourquoi! Qu'allons-nous devenir?

— Laisse-moi essayer, dit François. Cette serrure n'a pas fonctionné depuis longtemps. C'est probablement pour cela qu'elle résiste. »

II prit la clef, et, à la deuxième tentative, réussit à ouvrir la porte. Chacun poussa un soupir de soulagement. François fit entrer ses compagnons à l'intérieur du phare.

« Enfin, nous y voilà! dit-il. Ce qu'il fait sombre ici! Heureusement que j'ai apporté une lampe de poche ! »

La lumière ne révéla qu'un escalier de fer en colimaçon, qui occupait le centre du phare.

« Cet escalier conduit jusqu'à la lanterne, en passant par quatre pièces différentes, expliqua Pilou. Je vais vous les montrer. Tenez-vous bien à la rampe, car ça étourdit de grimper en tournant si longtemps! »

Pilou prit la tête de la file. Ite montèrent de nombreuses marches. Enfin, ils arrivèrent dans «ne pièce fort obscure. Pilou l'éclaira.

« C'est là que le gardien du phare mettait ses provisions, dit-il. Dans le coin, il y a une vieille cloche, sous une bâche. Autrefois, elle était pendue tout là-haut, dans la galerie; on la faisait sonner les jours de tempête.»

Ils parvinrent au second étage.

« Ici, le gardien rangeait les bidons de pétrole nécessaires pour alimenter la lampe du phare, dit Pilou. Dans ce temps-là, on ne connaissait pas encore l'électricité, n'est-ce pas. alors on éclairait les phares avec des lampes à pétrole. »

Cette pièce était basse de plafond, sans fenêtre, encombrée de récipients vides. H y régnait une odeur désagréable. Annie se boucha le nez.

« Je n'aime pas cet endroit! s'exclama-t-elle. Ce que ça sent mauvais! Passons vite! »

Puis ce fut le tour d'une chambre accueillante et gaie, grâce au rayon de soleil qui perçait par une étroite fenêtre.

« C'est ici que nous couchions, mon père et moi, dit Pilou. Tiens, nous avons oublié d'emporter ce vieux matelas, qui est dans le coin. Quelle chance I II va nous être utile! »

Ils continuèrent leur ascension, et parvinrent à une pièce plus haute de plafond que les autres, avec une fenêtre -étroite et longue. Le soleil éclairait une table, trois chaises, un coffre. Il y avait

aussi un vieux bureau et un réchaud ainsi qu'un appareil de chauffage au gaz butane.

« Voilà quelques ustensiles de cuisine, dit Pilou. Nous avons laissé des cuillers, des fourchettes et des couteaux, mais pas assez pour nous cinq, bien sûr! Il y aussi de la vaisselle. l'en ai cassé beaucoup, mais quand même il reste quelques assiettes et quelques tasses. Je les nettoyais en les essuyant avec un torchon. L*eau est précieuse dans un phare, vous savez! Il ne faut pas la gaspiller!

— Où est le réservoir à eau? demanda Claude, subitement nerveuse. Il nous faut de l'eau!

— Mon père a installé un réservoir à l'ouest du phare, pour recueillir l'eau de pluie, dit Pilou. L'eau ainsi captée descend dans un tuyau qui passe par une fenêtre et alimente un robinet au-dessus de l'évier. Mon père est très habile, et pour lui une installation comme celle-là, c'est simple comme bonjour. Il ne voulait pas être obligé d'aller dehors pour se laver! Ah! nous nous sommes bien amusés, tous les trois, ici!

— Tous les trois? répéta Mick, surpris. N'étais-tu pas seul avec ton père?

— Et Berlingot, qu'est-ce que tu en fais? » demanda Pilou.

En entendant son nom, le petit singe sauta dans les bras de Pilou et s'y blottit, comme pour lui prouver son affection.

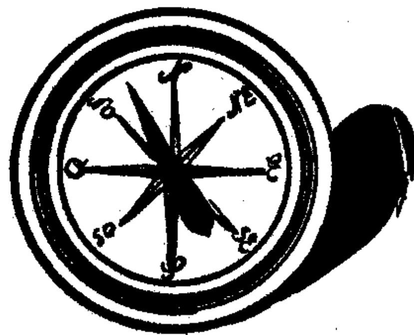
« Que nous reste-t-il à voir? demanda François.

— La lanterne! Je vais vous la montrer tout de

suite! Venez, c'est très intéressant! » s'écria Pilou, les yeux brillants de joie.

Tous se précipitèrent derrière Pilou.

Dagobert suivait avec peine. Il commençait à en avoir assez de se tortiller dans cet escalier incommode. Quant au singe, très à l'aise, il précédait Pilou, comme s'il voulait faire lui-même les honneurs du phare !





CHAPITRE X

A la découverte

ILS ARRIVÈRENT dans la cage en verre, dite lanterne», qui abritait l'énorme lampe. Le soleil les éblouit. Ils durent fermer les yeux quelques instants. Quand ils les rouvrirent, des cris de surprise et d'admiration s'échappèrent de leurs lèvres. Du haut du phare, la vue était magnifique ! Après avoir avidement regardé dans toutes les directions, Mick constata : « II y a une porte ici! Dis, Pilou, elle ouvre sans doute sur cette galène à ciel ouvert qui fait le tour de la lanterne?

— Qui, répondit Pilou. Quand le temps est mauvais, les mouettes viennent s'y percher par douzaines. Mais on ne peut s'y promener que lorsque le temps est vraiment calme. Aujourd'hui vous risqueriez d'être emportés par le vent! Si vous saviez quelle drôle d'impression on a ici, quand il y a de la tempête ! Un certain soir où, poussé par la curiosité, j'étais monté avec mon père, "il m'a semblé que le phare bougeait!

— Quel endroit extraordinaire pour passer quelques jours de vacances! dit Annie. Ah! Pilou, tu es le garçon le plus heureux du monde!

— Tu le penses vraiment? demanda Pilou, en rougissant de plaisir. J'étais certain que vous vous plairiez tous dans mon phare! C'est tellement agréable! N'est-ce pas, Berlingot? »

Berlingot, accroché à la lampe, parlait tout bas à l'oreille de Dagobert. Lui donnait-il des explications, lui aussi? Dagobert écoutait, les oreilles dressées, la tête penchée de côté.

« On dirait qu'il comprend le bavardage du singe, dit Claude. C'est comique! Alors, Pilou, personne n'allume plus jamais cette lampe, n'est-ce pas?

— Non, jamais, dit Pilou. Je vous ai dit qu'il y a maintenant un beau phare, plus loin, sur la côte II marche à l'électricité. Nous verrons sa lumière la nuit, sur la mer...

— Pourquoi les gens ne construisent-ils pas de phares pour y vivre? » s'étonnait Claude qui ne se lassait pas d'admirer l'immense point de vue.

« Avez-vous faim? demanda Pilou. Moi, je me sens un appétit de loup !

— Moi aussi, avoua Annie.

— Misère! Nous avons oublié de vider le bateau! s'écria Pilou. Venez, nous allons tout ramener ici et goûter. Il est temps! Quatre heures ! Ce n'est pas étonnant que j'aie si faim! Viens, Dagobert, lu nous aideras ! »

Ils descendirent l'escalier en spirale. François ouvrit la porte. Le vent s'engouffra dans le phare; les enfants durent lutter pour sortir. Ils grimpèrent sur les rochers près desquels ils avaient laissé le bateau, qui se balançait doucement, à l'abri des grosses vagues.

« A nous, François, dit Mick. Je me charge de transporter la moitié des valises, tu prendras les autres. Les filles et Pilou ramèneront le reste. Tiens, Berlingot est déjà au travail! »

En effet, Berlingot s'était emparé d'un petit paquet et retournait vers le phare en le serrant contre sa poitrine.

« Bravo! Vous voyez? Il sait s'y prendre ! s'écria Pilou. Souvent, nous faisons les courses ensemble, et il m'aide à porter les provisions. »

Berlingot, très fier de se rendre utile, transporta du bateau au phare tout ce qui n'était pas trop lourd pour lui. Dagobert le regardait avec étonnement; il regrettait de ne pouvoir se servir de ses pattes comme Berlingot. Claude .le comprit : « Toi aussi, tu peux nous aider! lui dit-elle. Tiens, porte donc ce panier! »

Tout heureux, Dagobert prit l'anse du panier dans sa gueule et gravit les marches du phare. Il ne pouvait pas saisir de petites choses entre ses pattes comme son ami le singe, mais, au moins, il savait porter un panier!

« Laissons le bateau ici, dit Pilou. Il est en sécurité, attaché à ce roc pointu. Mais si les vagues devenaient trop fortes, il faudrait le hisser jusqu'au milieu des marches. »

Ils remontèrent ensuite dans le phare.

« Mangeons un peu avant de commencer à nous installer, proposa Annie. J'ai de plus en plus faim ! II me semble qu'un simple goûter ne me suffira pas. Il me faudrait un repas complet.

— C'est ce qui arrive quand on vit dans un phare, dit Pilou.

— Voulez-vous une soupe instantanée, pour commencer? suggéra Annie. Et ensuite deux œufs à la coque?

— Parfait ! » s'écrièrent les autres en chœur. Pilou alluma le réchaud, puis il alla chercher de

l'eau.

Il avait plu abondamment, aussi le réservoir était plein. -Lorsque Pilou ouvrit le robinet, il vint une eau d'abord trouble, parce qu'elle avait séjourné dans la tuyauterie, puis une eau bien claire.

« Tout marche à souhait ! » remarqua Annie.

Elle prépara le potage, puis fit ses œufs à la «coque.

« Deux œufs chacun ! A cette cadence, il faudra

aller nous ravitailler au village chaque jour! » remarqua-t-elle.

Mais leur appétit ne fut pas calmé pour autant.

« Que diriez-vous d'un de ces fameux petits pâtés que nous a préparés Maria? proposa Mick, tentateur.

— Et des macarons? La spécialité de la maison! ajouta Claude, tout aussi gourmande.

— Impossible de résister! » soupira François. Pour leur premier repas dans le phare, le Club

des Cinq, Pilou et Berlingot se régalèrent. Les mouettes rôdaient au-dehors, lançant parfois leur cri discordant. Le vent et la mer faisaient entendre leur chant sauvage...

A la pensée qu'elle allait rester là plusieurs jours, Annie ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de crainte, mêlé à sa joie...

Quand le repas fut fini, Annie et Claude lavèrent la vaisselle, dans le petit évier.

« Pourquoi lavez-vous les assiettes? dit Pilou. Essuyez-les simplement! Tenez, comme ça!

— Non! dit Annie en l'arrêtant dans sa démonstration. Il n'y a que les garçons pour s'y prendre de cette manière. Laisse-moi faire! D'abord, j'aime bien ces travaux-là.

— Bien sûr, parce que tu es une fille, dit Pilou, taquin.

- Tu crois que toutes les filles aiment les travaux de ménage? Eh bien, tu te trompes! Je les déteste, moi! lança Claude. Quel dommage que je ne sois pas née dans la peau d'un garçon !

— Console-toi. Tu as l'air d'un garçon. Tu es brutale et tu n'as pas des manières distinguées, dit Pilou, qui pensait faire plaisir à Claude.

— Quoi? J'ai de meilleures manières que toi! » protesta Claude, vexée.

Elle se dirigea vers la fenêtre. Mais personne n'aurait pu rester longtemps fâché, devant le spectacle de la mer,

Claude, l'ayant contemplée un moment, se retourna vers Pilou avec un sourire.

« Cette vue vaut une fortune, dit-elle. Tu as de la chance, Pilou!

— Vraiment? » dit Pilou, ravi. Il réfléchit un court instant, puis ajouta : « Je veux bien te donner la moitié de la vue, si ça peut te faire plaisir. Je n'ai pas besoin de tout! >

François éclata de rire. «'Nous allons tous la partager, pendant que nous sommes ici! dit-il. Maintenant, déballons nos affaires et installons-nous. Vous, les filles, vous serez très bien pour dormir dans cette cuisine, et nous, les trois garçons, nous coucherons dans la chambre. Es-tu d'accord, Pilou?

— Bien sûr, du moment que Berlingot peut rester avec moi, dit Pilou. Claude gardera sans doute Dagobert auprès d'elle.

— Ouah! » fit Dagobert, approbateur. Pour lui, il n'était pas question de se séparer de Claudel

Les cinq enfants procédèrent joyeusement à leur installation. Ils rangèrent tout ce qu'ils avaient apporté, du mieux qu'ils purent.

Quand Annie tomba sur le papier à lettres, «Ile se souvint de la promesse faite à tante Cécile et la rappela aux autres.

« Aujourd'hui, ce n'«si pas la peine d'écrire, car le chauffeur fera savoir à mes parents que nous sommes bien arrivés, dit Claude. Mais demain nous irons au village et noué achèterons une provision de cartes postales. Nous en enverrons une chaque jour à Kernach. Sans cela, Maman s'inquiéterait.

— Les mamans se font toujours du souci pour leurs enfants, dit Mick. Si elles les aimaient moins, elles ne se tracasseraient pas tant. Et maintenant, si nous faisions une partie de cartes? »

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme. Bientôt la cuisine du phare retentit de cris et de rires : Dagobert et le singe observaient les enfants, et parfois témoignaient eux aussi de leur joie. Le Club des Cinq, une fois encore, s'amusait bien !





CHAPITRE XI

Yann Le Briz

QUAND la nuit tomba, Pilou alla chercher une vieille lampe.

« Il y a encore du pétrole dedans, dit-il. Je vais l'allumer, pour que nous puissions continuer notre partie de cartes.

— Quel dommage qu'il nous soit impossible d'allumer la grande lampe, là-haut, dit Claude. Pour un gardien de phare, ce doit être un moment émouvant que celui où il éclaire la lanterne pour guider les navires. Je voudrais bien savoir s'il *y* a

longtemps que les hommes construisent des phares!

— L'un des premiers grands phares a été construit trois cents ans avant Jésus-Christ sur une île nommée Pharos — d'où son nom — près du port d'Alexandrie, récita François emphatiquement

— Tu en sais des choses! lui dit Annie avec admiration.

— Il n'y a pas longtemps que je l'ai lu, avoua François.

— En quoi était-il? En pierre, comme celui-ci? •demanda Pilou.

— Non, il était fait de marbre blanc, dit François. Ce devait être merveilleux!

— Comment éclairait-il? demanda Pilou.

— Il paraît que les Grecs allumaient chaque soir un feu gigantesque en haut du phare. Les navires pouvaient voir les flammes à plus de cent kilomètres!

— Par exemple ! Le phare devait être très grand, fit remarquer Mick.

— On pense qu'il aurait eu environ cent-quatre-vingts mètres de haut, dit François.

— J'aimerais aller le voir un jour, s'il en reste quelque chose, murmura Mick.

— Hélas ! il n'en reste rien. Que veux-tu,. après vingt-deux siècles ! Il a été détruit par un, tremblement de terre *»,* expliqua François.

Tous se turent, impressionnés, et regardèrent Autour d'eux. Un tremblement de terre ! Quelle catastrophe cela doit être pour un phare!

« Rassurez-vous ! dit François. Nous n'aurons pas de tremblement de terre cette nuit. Le phare d'Alexandrie était l'une des Sept Merveilles du monde. Surtout, ne me demandez pas de vous énumérer les autres! J'ai bien trop sommeil pour m'en souvenir!

— C'est triste un phare éteint, fit observer Annie. Dis-moi, Pilou, si la lampe est hors d'usage maintenant?

— Je crois qu'elle pourrait marcher encore, dit Pilou. Personne n'y a touché.

— Annie, te figures-tu que nous allons allumer la lanterne là-haut, rien que pour te faire plaisir? protesta Mick.

— Voulez-vous continuer à jouer aux cartes, oui ou non? demanda François. Je vous ferai remarquer en passant que j'ai gagné toutes les parties, jusqu'à présent. Si aucun de vous ne se décide à gagner, je penserai que je joue avec une bande de noix! »

Aussitôt, ses partenaires, vexés, reprirent leurs cartes en main, bien résolus à battre François.

« Nous jouerons jusqu'à ce que tu aies perdu », dit Mick.

Mais personne ne put venir à bout de François ce soir-là. Il était obstinément favorisé par la chance. A la fin de la cinquième partie, Annie bâilla.

« Tu as sommeil, lui dit Mick. Moi aussi. Il me semble qu'une tartine ou deux me diraient assez avant de me coucher. Nous avons fait un repas

complet à cinq heures, maintenant nous pouvons nous contenter d'un goûter!

— Ouah! » fit Dagobert, heureux dès que l'on parlait de manger quelque chose. Berlingot, lui aussi très intéressé, se mit à jacasser joyeusement.

Annie alla chercher du pain, du beurre et un pot de confitures.

Il faisait bon dans la petite cuisine du phare. Les enfants se sentaient bien. Ils s'amusaient beaucoup de leurs repas fantaisistes.

, « Maintenant, allons nous coucher! dit François, quand ce fut terminé. Voulez-vous qu'on vous aide à installer vos lits, mesdemoiselles?

— Non merci, dit Annie. Nous nous en tirerons toutes seules. Et vous, messieurs, voulez-vous faire votre toilette dans l'évier? Il y a une bassine. Nous vous accorderons un quart d'heure! »

On fit un partage équitable des couvertures.

Tout le monde fut hivé et couché en un temps record.

Annie et Claude s'allongèrent sur un grand matelas, dans la cuisine. Bien entendu, Dagobert s'installa sur les pieds de Claude.

A l'étage au-dessous, les trois garçons s'endormirent dans la chambre, avec Berlingot, roulé en boule tout près de Pilou.

Pendant que les garçons, les filles et les animaux . goûtaient un calme repos dans le phare, la mer mugissait au-dehors et le vent sifflait...

Le lendemain matin, vers neuf heures, les cris

perçants des mouettes finirent par avoir raison du sommeil profond des enfants. Quand ils constatèrent qu'il était *ai* tard, ils se hâtèrent de se lever-Tout en déjeunant, ils firent des projets pour la journée.

« II faudrait aller d'abord au village acheter de la viande, des œufs, du pain frais et une bouteille ou deux de bon lait crémeux, *dît* Annie.

— Nous essaierons de trouver l'arrière-grand-père de notre chauffeur; j'aimerais lui poser des questions sur le phare et sur les naufrageurs d'autrefois! lança Mick.

— Moi, je voudrais bien visiter la caverne des Naufrageurs, dit François. Nous allons pouvoir atteindre la plage par les rochers, la marée est basse.

— Oui, mais il faudra revenir ici avant qu'elle ne remonte, fit observer Pilou. Si nous laissons le bateau au pied du phare, nous ne pourrons plus rentrer quand les vagues recouvriront les rochers.

— Tu as raison. Dépêchons-nous de partir! » Dès qu'ils eurent terminé leurs tartines, ils se mirent en route sur les rochers, qui, à marée basse, émergeaient entre le phare et le rivage. Le chemin était difficile et glissant.

Quand enfin ils furent arrivés sur la plage, Mick demanda :

« Est-ce que l'un de vous se souvient du nom de l'arrière-grand-père de notre chauffeur?

— Yann Le Briz, dit Annie. Signe particulier : il fume la pipe!



— Il doit être facile à trouver, dit François. Venez! il est sans doute quelque part par là!

— Le voilà! s'écria Claude, en désignant un vieil homme avec une grosse pipe. C'est Yann Le Briz, j'en suis certaine! »

En effet, c'était bien lui, assis sur un banc, face à la mer. Il portait une belle casquette de marin sous laquelle on remarquait surtout d'énormes sourcils qui lui cachaient presque les yeux, et un collier de barbe, grise et drue.

Le Club des Cinq s'avança vers lui, avec Pilou, qui portait Berlingot sur son épaule, comme toujours.

Le vieil homme retira sa pipe de sa bouche et s'écria, amusé :

« Tiens, un singe! Une fois, il y a bien longtemps, j'en ai rapporté un comme celui-ci d'Afrique... »

II fit claquer ses doigts, émit un curieux son de gorge. Berlingot le regarda fixement. Puis il sauta de l'épaule de Pilou sur celle du vieillard, et frotta sa tête contre la casquette de marin.

« Berlingot! s'écria Pilou, tout surpris. Regarde, Claude! Jamais je ne l'ai vu sauter ainsi sur l'épaule d'un inconnu! »

Le vieux marin riait en grattant le cou de Berlingot.

« J'ai toujours fait bon ménage avec les singes I déclara-t-il.

- Etes-vous bien M. Yann Le Briz? demanda François.

- Oui, mon garçon! dit le nommé Yann en touchant le bord de sa casquette. Comment se fait-il que tu connaisses mon nom?

— Nous sommes venus ici dans le taxi de votre arrière-petit-fils, dit François.

— Ah! Bernard? demanda M. Le Briz.

- Oui, c'est cela, répondit François. Nous allons passer quelques jours dans le phare. M. Bernard nous a dit que vous pourriez nous raconter des tas de choses intéressantes sur ce phare, et aussi sur les naufrageurs qui ont vécu ici autrefois.

— Oh! je peux vous en raconter des histoires, si c'est ça que vous voulez! » dit Yann, en soufflant un épais nuage de fumée, qui fit tousser Berlingot. € J'en sais plus que mon nigaud d'arrière-petit-

fils, qui, en dehors des voitures, ne connaît rien du tout! Comment peut-on aimer les autos? C'est sale et ça sent mauvais! Pouah!

- M. Bernard n'est pas un nigaud, dit Mick, choqué. C'est un très bon mécanicien, je vous assure...

- Mais il ne s'intéresse qu'aux voitures, ces choses puantes et dégoûtantes! répliqua l'arrière-grand-père de Bernard avec entêtement.

- Et les bateaux de pêche, vous trouvez que ça sent bon? » risqua Mick, qui éprouvait toujours le besoin de dire ce qu'il pensait.

Le petit œil gris, perdu dans la broussaille du sourcil, vira au noir.

François s'empressa d'intervenir pour empêcher l'ancien marin de manifester son irritation :

« Nous ne sommes pas venus pour discuter de mécanique, dit-il avec un large sourire. Monsieur Le Briz, nous serions si heureux que vous nous parliez de ce qui s'est passé ici autrefois, au temps des naufrageurs!

- Ah! le temps de ma jeunesse! soupira le nonagénaire. Eh bien oui, j'ai connu des naufrageurs. 11 y avait le grand Laumec à l'oreille coupée qui... Mais attendez un peu. Commençons par le commencement! »

Alors, le vieux Yann, ravi de faire un retour sur son passé, se mit à conter une histoire si extraordinaire que nos amis n'en pouvaient croire leurs oreilles.



CHAPITRE XII

Yann raconte

ET voici à peu près ce que dit Yann Le Briz : «Quand j'avais votre âge, le phare du cap des Tempêtes n'existait pas encore. Aussi, tous les ans, pendant la mauvaise saison, un bateau ou deux venaient se briser sur les rochers... Vous voyez cette falaise plus haute que les autres, là-bas? Un méchant bonhomme y vivait alors. Il s'appelait Laumec. Il avait un fils aussi mauvais que lui, et un neveu qui ne valait pas mieux. On les appelait: les trois naufrageurs, et je vais vous expliquer pourquoi.

— Vous les connaissiez? demanda Mick.

— Et comment! dit Yann. Il m'est arrivé, lorsque je tes avais repérés de loin, de rate cacher derrière un buisson. Quand ils passaient près de moi, je leur envoyais des cailloux avec mon lance-pierres.,. Ah ! Les bandits! Quand je pense que tout le monde *les* craignait comme la peste 1 Laumec n'était pas beau à voir, avec une seule oreille. On racontait qu'un singe lui avait mangé l'autre! Si seulement votre singe pouvait avoir l'idée d'en •faire autant à quelqu'un que je connais et dont je ne veux pas dire le nom... »

Yann Le Briz regarda par-dessus son épaule, comme pour vérifier si l'homme auquel il pensait ne se trouvait pas dans les parages.

Il poursuivit :

« Donc, il y avait le grand Laumec, et puis son fils, qui portait une barbe noire et ressemblait au diable lui-même, et son neveu qui avait le nez si long que, de ma vie, je. n'en ai plus rencontré un pareil! Ils ne pensaient tous les trois qu'à une chose : l'argent! Et quel moyen croyez-vous qu'ils aient trouvé pour s'en procurer? »

Le vieil homme cracha par terre, pour mieux exprimer son dégoût, et poursuivit :

« Je vais vous raconter comment ils ont amassé âne fortune. Je vous dirai aussi ce qui leur est arrivé plus tard. Ce sera une leçon pour vous et pour tous ceux que ça intéresse ! Donc, vous voyez ce drapeau qui flotte dans le vent, sur la grande falaise, là-bas?

— Oui, dirent les enfants, en regardant le point indiqué.

— Eh bien, ce drapeau avertit les navires qu'ils ne doivent pas s'approcher de la côte, à cause du courant qui les entraînerait sur les rochers du cap des Tempêtes... Et alors, fini pour eux! Donc, quand j'étais jeune, on mettait un drapeau le jour, et on allumait un fanal — une sorte de grosse lanterne— la nuit sur la falaise. Ça voulait dire : « Attention! Danger, éloignez-vous! » Naturellement, tous les marins connaissaient ces signaux et quand ils les voyaient, ils se dépêchaient de prendre le large. Mais, ça ne faisait pas l'affaire de Laumec. Il attendait les naufrages avec impatience, pour aller piller les épaves!

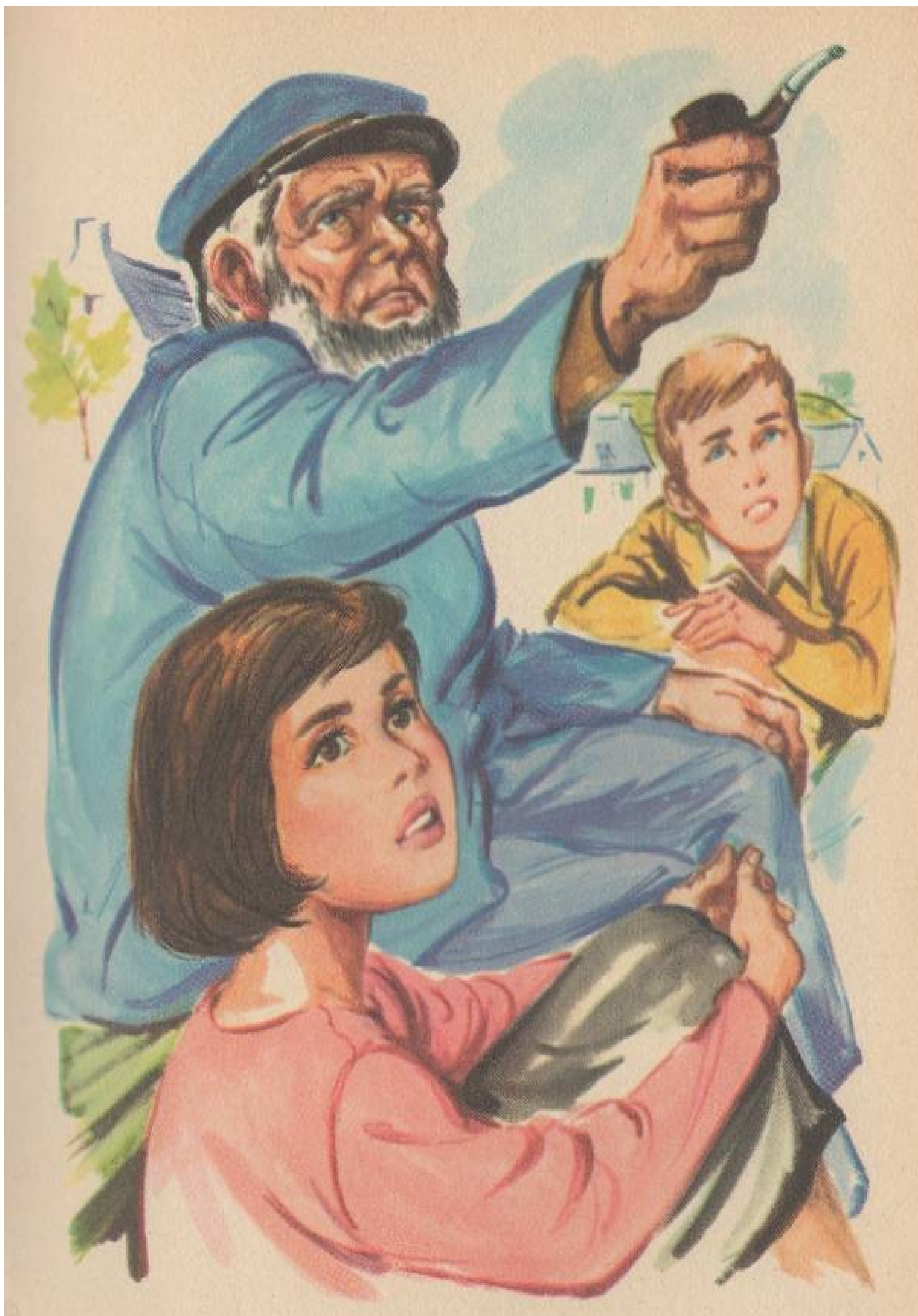
— Quel affreux bonhomme! s'écria Annie.

— Vous avez raison, ma petite demoiselle, dit le vieillard. Comme Laumec trouvait qu'il n'y avait pas assez de naufrages, il a cherché dans sa tête ce qu'il pouvait faire, et, avec son fils et son neveu, il a machiné un plan épouvantable !

— Qu'est-ce que c'était? demanda Pilou, les yeux écarquillés.

— Une nuit de tempête, il a enlevé le fanal qui brillait là où se trouve le drapeau et, avec son fils, le barbu, il l'a amené jusqu'à la falaise qui est ici, près de nous. Et vous voyez ce qui est juste au-dessous, tout autour du phare?

— Des rochers! Les terribles rochers du cap des Tempêtes! dit Claude, horrifiée.



« Vous ***voyez ce drapeau qui flotte sur la grande falaise là-bas?***

— Vous voulez dire que Laumec et les autres ont fait cela pour tromper les navires?

- Exactement, dit Yann Le Briz. Et qui plus est, j'ai moi-même rencontré Laumec, par nuit noire, quand la tempête faisait rage. Qu'est-ce qu'il portait, entre lui et son gars? Le fanal! les bandits l'avaient éteint, mais, à la lueur de ma petite lanterne, je l'ai reconnu... Malheureusement pour moi, eux aussi m'avaient vu! Ils ont eu peur que j'aille tout raconter aux gendarmes. Alors, le barbu m'a couru après, pour me pousser par-dessus la falaise. Mais j'ai réussi à lui échapper. Vous pensez si je me suis dépêché d'aller les dénoncer! Laumec a été mis en prison. C'était bien fait pour lui; seulement, il s'en moquait. Il était riche! Riche!

— Comment s'était-il enrichi? demanda Mick.

— Eh bien, mon petit gars, à cette époque, il n'y avait pas que des bateaux de pêche qui se promenaient par ici. Certains navires venaient de très loin; ils rapportaient des marchandises de grande valeur, et aussi 'de l'or, de l'argent et des perles... Laumec avait trouvé des richesses sur les carcasses de certains bateaux naufragés, et il savait qu'en sortant de prison il pourrait vivre de ses rentes... Plus besoin de travailler, ni même de provoquer des naufrages!

— Pourquoi ne lui a-t-on pas repris son butin? demanda François.

— Il l'avait bien caché et n'a jamais voulu dire où! Ni son fils, ni son neveu ne connaissaient son secret. Ils supposaient seulement que le trésor était quelque part dans l'une des cavernes, sous la mer. On les a mis en prison aussi, les deux jeunes, mais ils en sont sortis après quelques années.

Ce qu'ils ont cherché partout l'or et l'argent, et tout ce que Laumec avait pu cacher!

— Est-ce que Laumec a repris son trésor en sortant de prison? demanda Mick, intéressé au plus haut point par cette histoire.

— Non, il n'en a pas profité» répondit Yann, en rejetant une grosse bouffée de tabac. Je suis bien content de le dire : II est mort en prison!

— Alors, qu'est devenu le trésor qui provenait des navires coulés? demanda Claude. Qui l'a trouvé?

— Personne, répondit Yann. A mon avis, il est encore à l'endroit où Laumec l'a placé. Ah! J'ai vu errer le barbu et son cousin dans les cavernes, pendant des années ! Mais jamais ils n'ont déniché la moindre pièce d'or. Et ils mouraient de faim! Quelle bonne blague le vieux leur avait faite! Ils sont morts, maintenant, mais le barbu a des descendants ici, au cap des Tempêtes, qui cherchent à leur tour le trésor. Ceux-là ne déparent pas la famille : pauvres comme Job, aussi méchants, aussi fainéants que leur grand-père !

— Pensez-vous que le butin soit dans la caverne des Naufrageurs, dont on nous a parlé? demanda François.

— Tout le monde le croit, dit Yann en secouant sa pipe. Il a déjà défilé là-dedans plus de cinq mille personnes qui ont été regarder dans tous les

coins, dans l'espoir de trouver le fameux trésor! J« peux bien vous l'avouer, j'y ai été, moi aussi. Et j'ai cherché! Mais je n'ai pas eu plus de chance que les autres. Si ça peut vous faire plaisir, je vous y conduirai un jour. A mon avis, ce n'est pas dans cette caverne-là que Laumec a caché son or...

— Nous aimerions bien visiter quand même cette caverne, et aussi les autres, dit Mick. Non pas dans l'espoir de trouver le trésor, bien sûr, puisque tant de gens l'ont cherché en vain. Qui sait si quelqu'un ne l'a pas découvert et emporté sans rien dire à personne?

— Qui sait? répéta Yann, pensivement. Alors, c'est entendu, vous viendrez me voir quand vous voudrez visiter les cavernes. Je suis ici tous les jours, sauf quand il pleut. Et si vous voulez me faire plaisir, ce n'est pas difficile : apportez-moi un paquet de tabac, les enfants!

— Nous allons vous en chercher un tout de suite, dit François qui ne pouvait s'empêcher de rire. Quel tabac fumez-vous?

— Vous n'avez qu'à dire au buraliste que c'est pour Yann Le Briz, il vous donnera ce que je prends d'habitude. Et surtout, n'essayez pas de vous balader tout seuls dans les grottes, vous pourriez vous perdre!

— Entendu, dit François. Au revoir, monsieur, et merci!

— Je reviendrai tout à l'heure! promit Pilou. Le Club des Cinq s'éloigna. Dagobert, qui commençait

à s'ennuyer, fut bien content de se mettre en route.

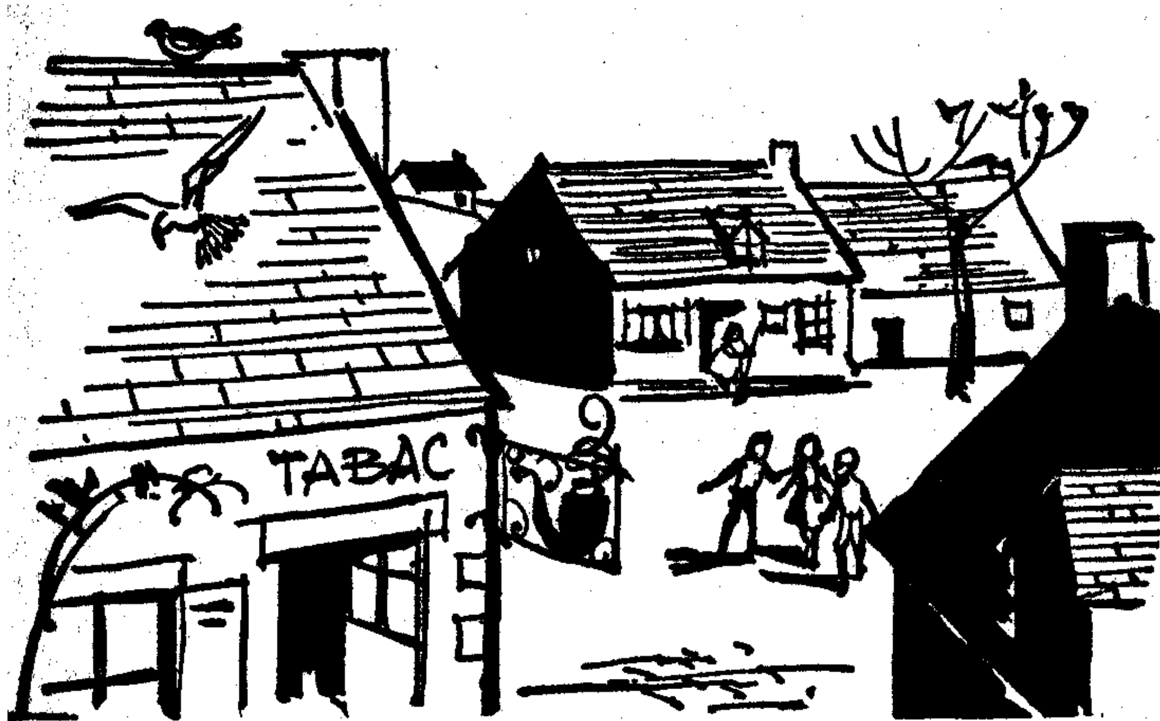
« Allons d'abord chez le buraliste, dit François. Cette histoire vaut bien un paquet de tabac. Je ne sais pas jusqu'à quel point elle est exacte,* mais ce vieux marin l'a bien racontée !

— Moi, je crois qu'il a dit vrai, dit Claude. Pourquoi mentirait-il?

— Peut-être voulait-il seulement se procurer de quoi fumer, dit François en souriant. Je ne l'en blâme pas. Surtout, n'allez pas vous figurer que vous allez trouver un trésor dans les cavernes!

— Pourquoi pas? dit Pilou. Quand vous visiterez les grottes vous vous rendrez compte qu'il peut y avoir des tas de trésors bien cachés là-dedans! J'y ai été une fois. C'est passionnant! »





CHAPITRE XIII

Une belle matinée

« TENEZ, voilà un bureau de tabac. N'oublions A pas le grand-père Yann », dit Claude, quand ils furent arrivés au village.

François entra dans la boutique. Un tout petit bomme surgit d'un coin sombre, comme un diable d'une boîte.

c Je voudrais un paquet de tabac pour M. Yann Le Briz, dit François. Vous connaissez ses habitudes, à ce qu'il paraît.

— Forcément, dit le buraliste. Depuis que je

suis ici, je lui en ai vendu, du tabac ! Ce qu'il fume, le père Le Briz! Voilà, jeune homme.

— Il nous a raconté une bonne histoire », dit François, en posant un billet sur le comptoir.

Le buraliste lui rendit sa monnaie et dit en riant :

« II vous a sans doute parlé des gens qu'il a connus dans sa jeunesse? Cet homme-là n'oublie rien des événements qui ont eu lieu il y a quatre-vingts ans et plus! Et il est rancunier! Au village, il y a deux personnes qui ne lui plaisent pas du tout et, chaque fois qu'il les rencontre, il crache par terre en signe de mépris. Quand même, il va un peu fort!

— Qu'ont-ils fait pour mériter son mépris? demanda Mick étonné.

— Ils sont simplement apparentés à son ancien ennemi Laumec, dit le buraliste. Je suis sûr qu'il vous en a parié!

— Oui, dit François. Mais c'est une très vieille histoire. Il est impossible que M. Le Briz en veuille aux descendants de Laumec!

— C'est pourtant le cas, dit le buraliste. Il s'agit des guides qui font visiter les grottes aux touristes, l'été. Le père Le Briz rêve encore du trésor de Laumec, et sa hantise c'est que les guides le dénichent un jour! Depuis le temps qu'il a été enfoui! Personne ne trouvera plus le trésor maintenant!

— On ne sait pas, dit Claude. S'il a été caché dans un endroit où personne n'a encore été voir... Laumec a dû le mettre à l'abri de l'eau. Il est peut-

être encore en bon état. Après tout, l'or et l'argent sont inaltérables, n'est-ce pas?

— C'est ce que disent tous les visiteurs, fit remarquer ironiquement le buraliste. C'est aussi l'avis de Guillaume et Sylvestre, le* deux guides. Mais je pense qu'ils cherchent surtout à intéresser les gens qui viennent voir les grottes, et qu'en réalité ils ne croient guère à leur boniment. C'est comme Yann ! Enfin, vous, les enfants, ne vous montez pas la tête. La mer a dû emporter le trésor depuis longtemps! Au revoir! Amusez-vous bien! »

Pilou courut porter son tabac au vieux Yann. Pendant ce temps, Mick dit, tout pensif :

« Après tout, c'est peut-être le buraliste qui voit juste. La raison pour laquelle on n'a jamais trouvé



le trésor est que celui-ci a été caché dans un endroit où la mer pénètre...

— Je pense, moi, qu'il est en lieu sûr, dit Claude. Pilou est de mon avis!

— Vous êtes des enfants », dit Mick dédaigneusement.

Il reçut aussitôt un coup de poing de sa cousine. François se hâta d'intervenir :

« Nous visiterons la caverne des Naufrageurs dès que possible. Ainsi, Claude pourra faire la chasse au trésor, si ça l'amuse! Pour le moment, allons nous promener sur les falaises; nous essaierons de repérer l'endroit où l'on mettait autrefois un fanal pour avertir les navires, quand il n'y avait pas encore de phare. »

Ils grimpèrent joyeusement, par un sentier abrupt. Le vent leur coupait le souffle. Berlingot se cramponnait aux cheveux de Pilou, dans la Crainte d'être emporté.. Dagobert, ivre d'espace, courait de toutes ses, forces, revenait voir les enfants et repartait aussitôt.

Ils arrivèrent au drapeau rouge, qui flottait sur la falaise. Claude lut l'inscription qui se trouvait en dessous :

« Ce drapeau est destine à signaler aux bateaux le danger que représentent pour eux les rochers du cap des Tempêtes. Le phare de Loubatz éclaire la côte la nuit. Autrefois, ici même, on allumait un fanal, avant la construction d'un premier phare au cap des Tempêtes. Celui-ci existe toujours, mais 3 est désaffecté. »

Pilou montra du doigt la dernière phrase. « Je m'en vais changer ça, dit-il. Il faut mettre : « mais, il abrite le Club des Cinq en vacances. »

Pilou, effectivement, sortit un crayon à bille de sa poche et s'apprêtait à rayer les derniers mots, quand François l'en empêcha : « Ne sois pas ridicule! Tu sais bien qu'il ne faut pas toucher aux inscriptions destinées au public, dit-il. Ferais tu partie de ces fous qui éprouvent le besoin d'écrire partout?

— Heu... Moi? Pas du tout! Jamais je n'écris sur un mur ou sur une pancarte! J'ai seulement voulu plaisanter et voir ce que tu allais dire...

— Bon, dit François, qui n'en croyait pas un mot. Pouvons-nous distinguer notre phare d'ici?

— Non, dit Pilou. La falaise s'arrondit sur la gauche et nous cache les rochers et le phare. On comprend que, lorsque les naufrageurs ont enlevé la lanterne de sa place, qui était ici, et l'ont mise dans le chemin par lequel nous sommes venus, les navires soient allés -s'écraser sur les rochers!

— Je crois que j'aurais détesté Laumec tout comme Yann l'a fait », dit Claude, qui se représentait les beaux navires fracassés à cause d'un misérable qui voulait piller des épaves!

« Maintenant, il nous faut rentrer, dit François. D est déjà tard. Nous avons des courses à faire, ne l'oublions pas! El puis, on dirait qu'il va pleuvoir. »

En effet, avant qu'ils fussent arrivés au village, ta pluie se mit à tomber. Elle était glaciale. Pour



se réchauffer, ils entrèrent dans un café et burent un chocolat. Près de la caisse, il y avait un panier avec de beaux croissants dorés. Cette vue réveilla leur appétit et ils ne purent résister au désir d'en manger.

Quand elle eut terminé le sien, Annie dit : « II faut que nous achetions des cartes postales. Le mieux serait d'en envoyer une tout de suite à tante Cécile. Pourquoi ne pas l'écrire ici? »

Cette proposition ayant été approuvée de tous, Mick sortit du café et revint bientôt avec un paquet de cartes postales bariolées. Sur quelques-unes d'entre elles, on pouvait voir le phare du cap des Tempêtes.

« Comme cela, maman se fera une idée exacte de notre phare, dit Claude en choisissant une

carte. Et toi, Pilou, laquelle veux-tu pour ton père? Celle-ci? Bon. Et pour ta mère?

— Je n'ai plus de mère, dit Pilou. Elle est morte quand j'étais tout petit. C'est pourquoi, mon père et moi, nous ne nous séparons jamais!

— Pauvre Pilou! » murmura Annie attristée. Elle éprouva le besoin de faire quelque chose

pour Pilou :

« Veux-tu un autre croissant? Je te l'offre, proposa-t-elle généreusement.

— Nous allons tous en reprendre un », décida François, qui avait encore faim. « Dagobert et Berlingot aussi! Ensuite, nous ferons nos courses et nous rentrerons à la maison... Enfin, je veux dire dans le phare!»

Ils écrivirent trois cartes, la première à Mme Dorsel, la seconde à Maria, et la troisième au professeur Lagarde.

La pluie venait de cesser. Ils allèrent acheter du pain, du beurre, des œufs, des côtelettes, du lait et des fruits, puis il retournèrent vers la plage.

« La marée commence à remonter », fit remarquer François, tandis qu'ils abordaient leur sentier rocheux. « J'ai l'impression que nous avons juste le temps d'arriver au phare. Pilou, ne secoue pas trop tes œufs, tu vas faire une omelette ! »

Ils passèrent sur les rochers, sautant quelquefois par-dessus de grosses flaques et évitant les endroits «ouverts d'algues. De tout près, le phare leur semblait colossal.

« Pourtant, il est petit par comparaison avec le

nouveau, dit Pilou. Il faudra que vous alliez le visiter! Vous verrez sa lanterne tournante : formidable! Sa lumière porte très, très loin sur la mer!

— Ce petit phare me semble bien suffisant pour le moment », dit Mick, tout en escaladant les marches de pierre qui conduisaient à la porte d'entrée. « Tiens, il y a deux bouteilles de lait devant la porte. Est-ce possible que le laitier soit passé ici?

— Il venait quand mon père et moi habitions le phare, dit Pilou. Mais seulement quand la marée était basse au moment de sa tournée, bien sûr, car il n'a pas de bateau. Sans doute a-t-il entendu parler de nous; alors il est venu voir si nous voulions du lait. Comme nous n'étions pas là, il a laissé deux bouteilles.

— Il est bien gentil, dit Mick. Qu'attends-tu pour ouvrir la porte?

— Je ne crois pas l'avoir fermée ce matin en partant, dit Pilou, qui fouillait en vain ses poches. J'ai dû laisser la clef dans la serrure, à l'intérieur...

— C'est vrai. Une fois la porte ouverte, tu es parti en courant avec Claude, et nous vous avons suivis, dit François. Annie est sortie la dernière. As-tu fermé la porte à clef, Annie?

— Non, je n'y ai même pas pensé, avoua Annie. J'ai claqué le battant derrière moi et j'ai couru après vous...

— Eh bien, entrons! » dit François en s'avançant.

La porte s'ouvrit sans résistance, mais quand il

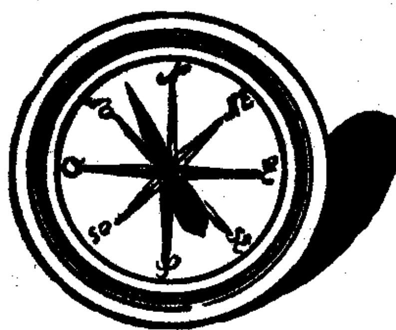
fut dans le phare, il constata avec surprise que la clef n'était pas dans la serrure!

François regarda à terre, pour le cas où elle serait tombée. Il ne vit rien. Alors il se retourna vers les autres enfants :

« Quelqu'un est entré ici, dit-il, le front soucieux, la clef a disparu et probablement bien d'autres choses encore... Allons vite voir si on a touché à nos affaires!

— Attends, il y a une lettre sur le paillasson dit Mick. Elle vient de Kernach, Le facteur est passé, lui aussi! Donc deux personnes au moins sont venues ici en notre absence. Mais je ne crois pas qu'un laitier ou un facteur prendrait quoi que ce soit !

— Montons ! » dit François impatiemment.





CHAPITRE XIV

Un certain plan

LES ENFANTS inspectèrent les deux pièces d'habitation du phare. François regrettait bien de n'avoir pas veillé à ce que Pilou fermât convenablement la porte derrière eux!

« Oui, on nous a volés ! Ma couverture a disparu, s'écria Claude.

— Mon porte-monnaie! gémit Annie. Je l'avais oublié sur la table!

- Mon réveil de voyage ! Il n'est plus là ! constata François. Pourquoi ai-je eu l'idée de l'emporter? Ma montre aurait pu me suffire! »

D'autres objets avaient disparu.

« Quel est le misérable qui est venu nous voler en notre absence? se demandait Annie, sur le point de pleurer. Qui a osé? Il pouvait être vu de la plage!

- Peut-être a-t-il profité de la pluie, dit François. La plage devait être déserte. Il faut avertir la police. Déjeunons; ensuite j'irai au village eh bateau, puisque la marée sera haute. Moi qui avais envie de nie reposer cet après-midi!... »

Après le repas, François prit le bateau et rama jusqu'au rivage. Il alla tout droit à la gendarmerie. Là, il fut reçu par le brigadier qui l'écouta placidement, et nota sa réclamation sur un livre.

« Soupçonnez-vous quelqu'un? » demanda-t-il.

François hésita quelques secondes.

« Non, dit-il enfin. Quand nous sommes revenus au phare, nous avons trouvé deux bouteilles de lait sur les marches. De plus, il y avait une lettre pour nous sur le paillasson, à l'intérieur. Donc le laitier et le facteur sont passés en notre absence. Je ne vois pas qui, en dehors d'eux, a pu venir.

— Le laitier et le facteur sont au-dessus de tout soupçon, déclara nettement le brigadier. Il y a eu sans doute un troisième visiteur, qui lui, n'a pas laissé sa carte de visite! Je vais tâcher de savoir si quelqu'un aurait aperçu votre voleur se dirigeant vers le phare. Vous ne voyez vraiment pas qui a pu faire le coup?

— Non, dit François. Je ne connais personne ici, excepté M. Yann Le Briz et le buraliste.

— Ceux-là sont hors de cause, dit le brigadier en souriant. Je vais m'occuper de vous. Quand j'aurai du nouveau je vous tiendrai au courant. Maintenant que vous n'avez plus de clef, méfiez-vous! Laissez toujours quelqu'un de garde au phare, puisque vous savez qu'il y a des voleurs dans les parages!

- Oui, j'y ai pensé, dit François. Nous pouvons tirer le verrou quand nous sommes à l'intérieur, mais de l'extérieur, nous ne pouvons plus fermer la porte.

- Je crois que le temps va se gâter, dit le brigadier, aussi vous serez mieux dedans que dehors! J'espère que vous n'êtes pas trop mal dans ce phare. C'est quand même un drôle d'endroit pour camper!

- Nous y sommes très bien, dit François. Venez nous voir à l'occasion, cela nous fera plaisir.

— Pourquoi pas? » répondit le brigadier, en raccompagnant le jeune garçon.

L'après-midi fut maussade. Il plut sans arrêt. Les habitants du phare jouèrent aux cartes pour passer le temps, mais leur esprit avait du mal à se fixer. Ils pensaient souvent à leur voleur. Bien entendu, ils avaient tiré le verrou, et se sentaient ainsi en sécurité.

« J'ai envie de me dégourdir les jambes, dit Claude, quand elle en eut assez de jouer aux cartes. Je vais monter et descendre plusieurs fois l'escalier du phare, ce sera un excellent exercice !

— Eh bien, vas-y ! lui dit Mick. Personne ne t'en empêche.

— Est-ce que les fondations sont profondes? demanda Claude.

- Oui, il paraît, répondit Pilou. Mon père m'a dit que lorsqu'on a construit le phare, on a creusé très profondément le roc; on a fait une sorte de puits.

- Evidemment, il faut à un phare des fondations très solides, pour qu'il puisse résister aux plus effroyables tempêtes! dit Mick.

— Mon père a trouvé un vieux plan, je ne sais où, dit Pilou. Un plan du phare, établi au moment de sa construction.

— Comme ceux que font les architectes



quand ils bâtissent une maison? demanda Annie.

— Oui. Quelque chose comme ça, répondit Pilou. On y voyait les pièces d'habitation du phare, et la lanterne au-dessus, et, en bas du plan, le détail des fondations.

— Peut-on y descendre? demanda Mick. Y a-t-il un escalier ou une échelle?

— Je n'en sais rien, dit Pilou. Nous n'avons jamais été voir cela.

— Sais-tu où est le vieux pian dont tu parles? demanda François, subitement très intéressé.

— Je ne sais pas où mon père l'a mis, dit Pilou. Laissez-moi réfléchir... Peut-être est-il en haut, près de la lanterne. Je me souviens que mon père est monté avec le plan parce qu'il y avait dessus des indications sur la façon de faire fonctionner la lampe. Il trouvait cela amusant I

— Allons voir là-haut si nous pouvons le trouver, décida François. Viens avec moi, Pilou! »

Tous deux montèrent jusqu'à la lanterne. De nouveau, François s'extasia sur la vue magnifique qui s'offrait à eux. La pluie venait de cesser, mais le ciel gris promettait d'autres ondées. La mer couleur de plomb lançait de grosses vagues à l'assaut des rochers.

Pilou entreprit des recherches dans un coin sombre, sous la lanterne. Cela dura un certain temps. Enfin, il ramena à lui un rouleau de papier et le tendit à François. « Voilà le plan! » dit-il, tout heureux.

Quand ils furent redescendus dans la cuisine, ils étalèrent le papier sur la table. C'était bien le plan du phare.

« Comme" les architectes dessinent bien! s'écria Claude admirativement.

— Ils apprennent à dessiner, cela fait partie de leur formation professionnelle, dit François. Voyez les fondations! elles sont encore plus importantes que je ne l'imaginais!

— Les grands édifices comme celui-ci ont toujours des fondations très solides et profondes, dit Mick. Récemment, au lycée, nous avons étudié comment...

— Ne parle pas d'école, interrompit Annie. Nous y retournerons bien assez tôt! Alors, Pilou, est-ce qu'on peut descendre dans les fondations?

— Je t'ai déjà dit que je n'en sais rien, répondit Pilou. Et puis, ce doit être un endroit horrible, qui sent mauvais...

— J'aimerais y aller voir, dit Claude en se levant. Je m'ennuie tellement que je sens que si je ne fais pas quelque chose, je vais m'endormir pour cent ans!

— Ce serait une bonne idée, dit François, taquin. Nous serions assurés d'être tranquilles... Oh! Ne me bats pas comme ça, Claude!

— Venez, dit Claude. Descendons et voyons ce qu'il y a en bas du puits! »

Cette perspective ne souriait pas le moins du monde à Annie, mais les autres enfants se précipitèrent dans l'escalier, suivis de Dagobert... Quand

ils furent en bas, Pilou les conduisit du côté opposé à l'entrée du phare, et leur montra une trappe ronde, dans le sol.

« C'est par là qu'il faut passer pour descendre dans les fondations », dit-il.

Ils ouvrirent la trappe de bois, assez large, et regardèrent en bas. Ils ne virent qu'un trou noir...

« J'ai oublié ma lampe de poche! s'exclama François. Attendez-moi, je vais la chercher ! »

Quand il revint, François éclaira le puits. Une échelle de fer courait sur l'un des côtés. François descendit quelques échelons.

« Les parois semblent très épaisses, dit-il. Elles sont cimentées. »

Prudemment, il continua sa descente. Il se demandait pourquoi ce puits n'avait pas été comblé. Peut-être qu'un puits creusé ainsi était plus solide qu'un puits plein?

Un bruit singulier monta jusqu'à lui. Une sorte de gargouillement. Qu'est-que cela pouvait être?

Il dirigea sa lumière vers le bas, et constata avec étonnement qu'il y avait de l'eau dans le puits, de l'eau qui s'engouffrait... D'où venait-elle?

Tandis qu'il l'observait, l'eau se retira — puis revint. Il descendit encore quelques marches pour essayer de découvrir la clef du mystère.

« II y a sûrement un passage quelconque en bas, qui laisse entrer la mer..., pensa-t-il. C'est la marée haute en ce moment... Où conduit ce passage? Est-il constamment inondé? Il faut que j'en parle

aux autres. Nous examinerons ensemble le plan plus attentivement. »

II remonta, heureux de sortir de ce trou noir et nauséabond. Les autres enfants l'attendaient à la Sortie, anxieux du résultat.

« As-tu vu quelque chose d'intéressant, François? demanda Claude.

— Je comprends! dit François, en se hissant hors du trou. Où est le plan? Je voudrais le regarder encore.

— Pilou l'a pris avec lui, mais il vaut mieux que nous remontions, dit Mick. Nous y verrons plus, clair là-haut. Raconte vite ce que tu as vu dans ce puits, François!

— Attends que nous soyons dans la cuisine », dit François. Dès qu'il y fut parvenu, il prit le plan des mains de Pilou et se mit à l’examiner avidement. Il posa son doigt sur ce qui représentait le puits, descendit, et s'arrêta à une marque ronde, dessinée dans le bas.

« Vous voyez ce rond?. C'est un trou par lequel la mer entre et sort! La marée est haute maintenant, alors l'eau monte dans le puits; mais il y en a peu. A marée basse, l'eau ne pénètre sans doute pas. J'aimerais savoir où conduit ce passage sous la mer! Remonte-t-il directement à la surface, dans les rochers? Rejoint-il les cavernes?

— Pourquoi ne l’explorerions-nous pas à marée basse? s'écria Claude, toujours exubérante.

— Avant de faire une pareille tentative, il faut être absolument sûrs de ne pas risquer d'être

noyés, dit François, qui repliait soigneusement le plan du phare. C'est une découverte très intéressante, n'est-ce pas? Je pense qu'on n'a pas comblé le puits pour éviter que la pression trop forte de la mer ne mine les fondations. Si l'eau ne montait pas dans le puits, elle pourrait le détruire par ses assauts répétés!

— Sans doute », opina Annie, qui soudain pâlit, effrayée. Une voix de stentor retentissait dans l'escalier :

« Y a-t-il quelqu'un, ici? Y a-t-il quelqu'un? »





CHAPITRE XV

Guillaume a des ennuis

Qui crie comme ça? dit Annie, toute tremblante. Pourvu que ce ne soit pas notre voleur! »

François alla jusqu'à la porte et demanda, en se penchant vers l'escalier : « Qui est là?

— C'est le brigadier, répondit la grosse voix.

— Ouf! Montez donc », dit François, rassuré. Des pas lourds gravirent lentement les marches.

Enfin, le brigadier apparut, salua la compagnie

et attendit d'avoir repris son souffle pour parler. « Comment êtes-vous entré ici? demanda Claude. Nous avions poussé le verrou !

— Il ne tient guère, votre verrou, dit le brigadier, en s'épongeant le front. Ce n'est pas une protection suffisante, en vérité. Il faut vous faire faire une nouvelle clef.

— Comment avez-vous pu venir jusqu'ici, la marée est haute, dit François. Vous n'avez pas pu passer sur les rochers...

— Non, en effet. Je suis venu en barque, dit le brigadier.

— Avez-vous arrêté le voleur qui a emporté notre clef et quelques-unes de nos affaires? demanda François.

— Non, mais je crois savoir qui a fait le coup, dit le brigadier. Par chance, une vieille dame dont les fenêtres donnent sur la plage a vu quelqu'un prendre le chemin des rochers et aller jusqu'au phare.

— Et ce n'était ni le facteur, ni le laitier? demanda Mick.

— Non, vous ne le connaissez pas, dit le brigadier. C'est un certain Guillaume, qui descend d'une famille de naufrageurs célèbres dans le pays...

— M. Le Briz nous a parlé des naufrageurs, dit François. Il y avait Laumec, son fils et son neveu...

— Oui, c'est cela, dit le brigadier. Laumec vivait il y a fort longtemps, quand le père Le Briz était jeune. Guillaume, que l'on a vu aujourd'hui se diriger vers le phare, serait son arrière-petit-fils...

Le portrait tout craché de Laumec, d'après ceux qui l'ont connu !

— Vous dites que c'est Guillaume qui aurait pénétré ici? Pourquoi ne lui avez-vous pas fait rendre la clef qu'il nous a prise et tout le reste?

— Justement, je suis venu vous voir pour vous demander de me suivre afin d'identifier vos affaires, dit le brigadier. Espérons que nous les trouverons chez lui. Peut-être les a-t-il déjà cachées ailleurs!

— Je vous suis, dit François. Vous n'avez besoin que de moi, n'est-ce pas?

— Oui, votre présence suffira », dit le brigadier. Ils partirent. Quand la porte se fut refermée sur eux, Claude s'exclama :

« Quand on pense que c'est un arrière-petit-fils de cet affreux Laumec qui est venu nous voler! Il tient de famille!

— J'aimerais aller voir la caverne des Naufrageurs demain, dit Mick. M. Le Briz a dit qu'il nous la ferait visiter quand nous le voudrions!

— Qui sait s'il n'y a pas un ancien naufrageur qui s'y cache! murmura Annie. Plus vieux que M. Le Briz, avec une barbe jusqu'aux pieds et des yeux de poisson... Une sorte de vieux génie de la mer!

— Annie, tu rêves tout éveillée, dit Claude, moqueuse.

— Je voudrais bien être à la place de François pour savoir plus vite ce qui va se passer! » soupira Pilou.

Comme il fallait prévoir le retour de François,

celui-ci et le brigadier prirent chacun leur bateau. Ils arrivèrent bientôt sur la plage, puis ils s'acheminèrent ensemble vers la maison de Guillaume. Là, le brigadier découvrit sans peine les objets volés : la couverture, le réveil de voyage, et le porte-monnaie d'Annie, vide, hélas !

« Qu'avez-vous fait de la clef? demanda le brigadier. Ce n'est pas la peine de nier, nous savons que vous avez pris la clef de la porte du phare ! Rendez-la 1

—- Je ne l'ai pas prise, répondît Guillaume, hargneux.

— Si vous refusez de rendre la clef, Vous allez me suivre à la gendarmerie. Vous y serez fouillé, dit le brigadier.

— Vous pouvez me fouiller tant que vous voudrez, vous perdrez votre temps! Je vous dis que je ne l'ai pas prise! Qu'est-ce que vous voulez que J'en fasse? dit Guillaume.

— Ce que vous en faites d'habitude, répliqua le brigadier. Ce n'est pas la première fois que vous vous introduisez chez les gens pour les voler. Allez, suivez-moi! »

Malheureusement, à la gendarmerie, on ne trouva pas la clef sur Guillaume.

Le brigadier dit à François :

« Si j'étais à votre place, je ferais changer la serrure le plus rapidement possible. Guillaume a sûrement caché votre clef quelque part. Il s'empressera de retourner au phare dès que vous sortirez.



— Je vous dis que je n'ai pas pris de clef! Je n'en ai même pas vu là-bas! cria Guillaume.

— Ne criez pas tant », dit le brigadier. Puis il s'adressa à François :

« Vous - pouvez disposer, jeune homme. Nous allons fouiller encore une fois la maison de ce lascar, et si nous trouvons votre clef, il ira en prison! »

François se remit en route, le front soucieux. II retrouva son bateau, sur la plage. Tout en ramant pour atteindre le phare, il réfléchissait. Dès que possible, il irait trouver le serrurier du pays et lui demanderait de venir poser une nouvelle serrure, à la porte d'entrée. En attendant sa venue, le Club des Cinq devrait toujours laisser l'un de ses membres au phare, pour le garder.

Quand François fut de retour, il conta aux autres

enfants tout ce qui s'était passé. Chacun fut heureux de retrouver ce qu'on lui avait pris. Seule, Annie éprouva une déception en recevant son porte-monnaie vide...

« Nous ferons changer la serrure afin que personne ne puisse s'introduire ici avec la clef volée, conclut François. H faut que nous laissions ce phare dans l'état où il était quand nous sommes arrivés, c'est-à-dire avec une porte qui ferme bien.

- Il est tard, dit Annie. Nous n'avons pas encore goûté. Voulez-vous de la brioche, avec du beurre et de la confiture? »

Cette proposition fut bien accueillie. Ils continuèrent à converser tout en savourant ces bonnes choses.

« Allons voir M. Le Briz, demain, proposa Claude. S'il a entendu parler du vol, il aura peut-être quelque chose d'intéressant à nous dire.

- Nous lui demanderons aussi de nous montrer la caverne des Naufrageurs, dit François. Quels sont les noms des deux guides? Je crois bien que l'un d'eux s'appelle Guillaume!

- C'est bien cela. L'autre s'appelle Sylvestre, dit Mick. Espérons que Guillaume sera en prison. Je n'aimerais pas le rencontrer quand nous visiterons les cavernes!

- Il nous regarderait de travers, dit Annie.

- Et nous le lui rendrions bien!» compléta Claude, avec un coup d'œil farouche, qui fit rire ses cousins.

« Je me suis dépêché de venir vous donner des

nouvelles, dit François, mais, maintenant, il faut que je reparte. Je vais chez le serrurier du village!

- Laisse-moi t'accompagner, dit Mick, j'ai besoin de respirer un peu d'air frais.

- Moi, je préfère rester ici et finir mon livre », dit Annie.

Claude ne désirait pas sortir non plus. Quant à Pilou, il jouait avec Berlingot et n'avait pas l'intention d'interrompre sa partie.

« Comme cela, le phare sera bien gardé », remarqua François.

Il descendit l'escalier, suivi de Mick.

Au village, le serrurier promit de venir au phare dès qu'il le pourrait, mais avertit les enfants qu'il avait beaucoup de travail.

« Ne comptez pas sur moi avant un jour ou deux •», conclut-il.

Les deux frères revinrent au phare, fermèrent la porte du mieux qu'ils purent et montèrent dans la cuisine. Dagobert les accueillit avec des démonstrations bruyantes. Berlingot s'élança du dossier d'une chaise sur l'épaule de Mick.

« II faut attendre le bon vouloir du serrurier, dit François. J'aimerais bien que nous allions tous ensemble visiter les cavernes demain matin, mais comment faire, avec cette porte qu'on ne peut pas fermer?

- Ouah! fit Dagobert.

— Il dit : « Pourquoi ne pas me laisser ici pour « garder le phare?» traduisit Claude, à sa façon.

-— Ouah! » répéta Dagobert.

Ils éclatèrent tous de rire. Mick caressa Dagobert.

« Entendu, mon vieux Dago, dit-il. Tu garderas le phare, et comme récompense, je te promets un bel os!

— C'est une solution, en effet, dit François. Grâce à Dago, nous pourrons partir avec l'esprit tranquille Malheur à celui qui chercherait à s'y introduire ici en notre absence!

— A défaut de Guillaume, nous rencontrerons peut-être Sylvestre dans les grottes, dit Annie. Il faudra nous méfier! Les descendants de Laumec passent pour être aussi méchants que le vieux naufrageur!

— Oui, certainement, murmura François, pensif. Nous nous tiendrons sur nos gardes! »





«CHAPITRE XVI

Dans les cavernes

LE LENDEMAIN matin, Claude se réveilla brusquement. Dagobert la poussait du museau. De toute évidence, il voulait attirer son attention sur quelque chose d'important.

« Qu'y a-t-il, Dago? » demanda la fillette.

Dagobert répondit par un aboiement, et courut vers l'escalier.

« Va voir les garçons et fais-leur comprendre ce que tu veux », dit Claude en se renfonçant sous ses couvertures.

Dagobert descendit l'escalier s'arrêta dans la

chambre où dormaient les trois garçons. Il s'approcha de François et le réveilla, à coups de tête répétés. François grogna et s'étira.

« Ah! C'est toi, Dago, dit-il. Que veux-tu?

— Ouah! Ouah! » fit Dagobert, énergiquement. Puis il s'élança dans l'escalier et gagna le rez-de-chaussée.

« Tiens! Il a entendu quelqu'un », se dit François, tout en bâillant.

Il se résigna à se lever, et à rejoindre Dagobert. Le verrou de la porte était toujours tiré. Il ne vit rien d'anormal dans le phare; alors, il ouvrit la porte pour jeter un coup d'œil au-dehors. Sur la première marche, il y avait deux bouteilles de lait.

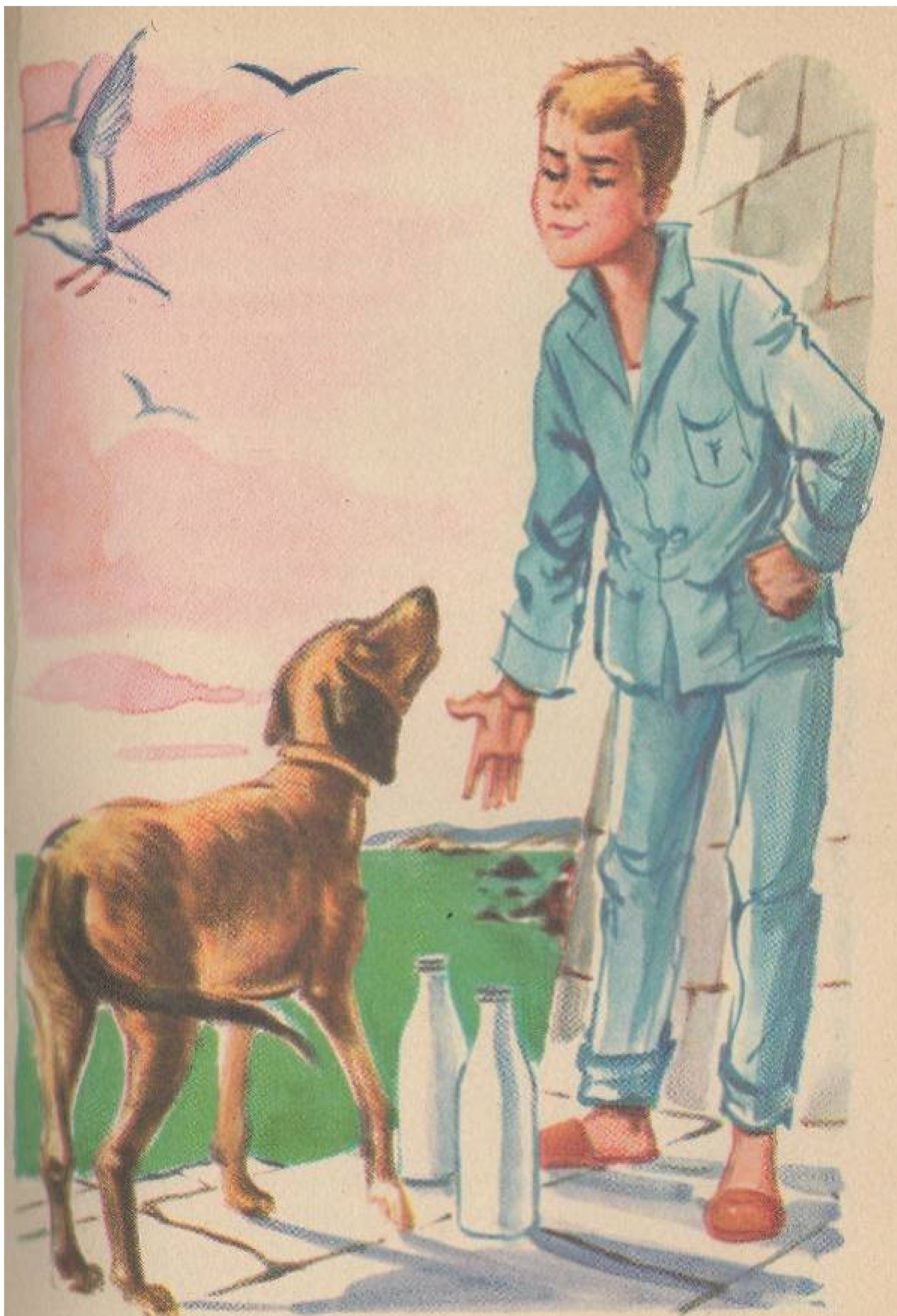
« Eh bien, Dago, c'est stupide de m'avoir réveillé à cause du laitier », dit François.

Il prit les deux bouteilles et referma la porte au verrou.

« Cet homme a du mérite de nous porter son lait jusqu'ici», pensait le jeune garçon.

Comme il était bien réveillé et que la faim lui donnait déjà des tiraillements d'estomac, il se fit un plaisir de préparer le café et de secouer tous les dormeurs pour le petit déjeuner.

Après les grognements d'usage au moment du réveil, chacun retrouva le sourire en engloutissant de nombreuses tartines de beurre et de confiture. Le café au lait fut jugé très bon. Comme l'avait prévu Pilou, ce séjour dans le phare leur donnait à tous un considérable appétit!



Eh bien, Dago, c'est stupide de m'avoir réveillé à cause du laitier.

Berlingot se conduisit mal. Il trempa une patte dans la confiture, puis la lécha. Dérangé par une bonne claque, il se sauva et laissa partout sur son passage des empreintes poisseuses.

Après une chasse mouvementée, les enfants réussirent à cerner Berlingot. Quand il se vit pris, il se laissa choir sur l'épaule de Pilou et s'accrocha à son cou désespérément.

« De mieux en mieux! cria Pilou. Essuie tes pattes sur moi, crétin! »

Lorsque Pilou et son singe furent enfin débarrassés de leur confiture, les enfants firent rapidement le ménage puis songèrent à sortir.

« II me semble qu'il y a beaucoup de vent, aujourd'hui, fit remarquer Mick.

— Sortons quand même, dirent les autres, en chœur.

- Ouah! » fit Dagobert, pour marquer son approbation.

Avant de partir, Annie écrivit une carte à sa tante Cécile.

« Je ne parle pas du vol, dit-elle à ses frères. Tante Cécile serait bouleversée, et peut-être qu'elle nous demanderait de rentrer immédiatement! Et que penseraient Oncle Henri et le professeur Lagarde?

- Ils ne doivent pas s'ennuyer, ces deux-là, dit Mick. Tante Cécile est sûrement obligée de les appeler vingt fois pour les arracher à leurs chiffres au moment des repas! »

Quand tout le monde fut prêt à partir, Dagobert s'élança vers l'escalier. Il aimait tant à se promener!

« Mon pauvre Dago, il faut que tu restes ici, pour garder le phare en notre absence, lui dit Claude. Nous n'avons pas de clef. De l'extérieur, nous ne pouvons pas tirer le verrou... Garde la maison! Tu sais ce que ça veut dire, n'est-ce pas? »

Les oreilles de Dagobert retombèrent tristement; il donna un petit coup de patte à Claude, comme pour lui dire :

« Je t'en prie, ne m'oblige pas à rester tout seul ici!

- Garde la maison, répéta Claude, fermement. C'est une drôle de maison, mais tu en es responsable. Ne laisse entrer personne. Couche-toi sur le paillasson et attends-nous. >

Dago regarda François et Annie, comme s'il attendait d'eux un secours, puis se résigna à obéir.

Claude le caressa et lui parla encore : « Sois patient. Tu sortiras bientôt. Alors, l'un de nous restera ici. Mais pour le moment, nous voulons partir tous ensemble. Garde la maison! »

Dagobert se coucha sur le paillasson, et mit son museau sur ses pattes. Il regardait toujours Claude avec une expression triste et soumise dans ses beaux yeux marron.

Claude lui fit une dernière caresse et ils quittèrent tous le phare.

La marée basse leur permit de passer par *les* rochers pour gagner la plage.



Ils aperçurent de loin le vieux Yann qui rêvait en fumant la pipe. Quand ils furent près de lui, Mick dit poliment :

« Bonjour, monsieur Le Briz.

- Bonjour, les enfants, dit Yann. Bonjour, singe! Te voilà encore sur mon épaule! Quelles nouvelles de ton pays?-»

Les enfants se mirent à rire très fort en voyant Berlingot se pencher sur l'oreille velue du vieux marin pour lui faire un discours de sa façon.

Quand leur fou rire fut calmé, François prit la parole :

« Nous voudrions bien visiter les grottes aujourd'hui, dit-il. En particulier la caverne des Naufrageurs.

— Je ne vous conseille pas de prendre Sylvestre pour guide, dit le vieux. Tout ce qui n'est ni trop

chaud, ni trop lourd, il faut qu'il l'emporte! Il est capable de voler les boutons de votre veste sans que vous vous en aperceviez! Maintenant, si vous voulez que je vous fasse visiter les grottes, moi, je vous montrerai des tas de choses que ces deux fieffés coquins ne connaissent même pas!

- Bien sûr, nous sommes tout à fait d'accord pour vous prendre comme guide, dit François. D'ailleurs, Sylvestre est certainement furieux que nous ayons dénoncé son frère à la police. Nous vous donnerons un autre paquet de tabac pour votre peine... »

Le vieux Yann se leva avec une étonnante agilité.

« Allons-y! dit-il en se mettant gaillardement en marche. Suivez-moi! »

Tout le monde lui emboîta le pas sans se faire prier. Berlingot resta sur l'épaule du grand-père Le Briz tout le long du trajet. Ils rencontrèrent quelques personnes qui se retournèrent avec curiosité sur leur passage. Le vieil homme en paraissait ravi.

Il amena sa petite troupe au pied d'une falaise, qu'ils contournèrent. Ils arrivèrent alors sur une plage rocailleuse. Yann se dirigea vers un trou béant, au flanc de la falaise.

« Voilà l'entrée des grottes, dit-il. J'espère que vous avez des lampes de poches?

— Bien sûr, dit François. Nous avons chacun la nôtre. Y a-t-il quelque chose à payer?

—. Non. Les gens donnent un pourboire à

Guillaume ou à Sylvestre, pour leur faire faire le tour des cavernes. Je me charge de Sylvestre. Ne gaspillez pas votre argent avec ce gars-là ! »

Ils suivirent une galerie qui les conduisit à la première grotte, de belles dimensions. Quelques lanternes accrochées aux parois l'éclairaient faiblement.

« Prenez garde, maintenant, dit Yann. Le sol est glissant par endroits. Venez par ici! Passez sous l'arche!»

II faisait froid el humide dans la grotte, et les enfants avançaient précautionneusement, pour éviter de marcher sur les algues laissées par la mer. Puis, soudain, Yann tourna et s'enfonça dans une voie tout à fait différente : ils descendirent, descendirent profondément dans les entrailles de la terre !

« Eh bien, nous allons vers la mer, à présent, il me semble, dit François, surpris. Les cavernes s'étendent donc sous la mer? Et non pas dans la falaise?

- C'est juste, dit Yann. Le chemin que nous prenons conduit à des cavernes creusées très profondément dans le roc, sous la mer. Si vous prêtez l'oreille, vous pouvez déjà entendre le bruit des vagues au-dessus de votre tête! »

A. cette pensée, les enfants éprouvèrent une curieuse sensation. Annie regardait la voûte de la galerie avec crainte et dirigeait vers elle la lumière de sa lampe de poche, comme pour vérifier s'il n'y avait pas quelque menace d'effondrement !

Mais non, elle ne vit sur le roc qu'un peu de moisissure.

Berlingot, frileux comme tous les singes, n'appréciait pas du tout cette promenade. Il se mit à protester, de plus en plus haut. Non seulement il avait froid, mais surtout la peur le gagnait. Comme personne ne faisait attention à lui, il se fâcha et poussa le cri le plus perçant dont il fût capable.

« C'est stupide, tu m'as fait peur! lui dit Annie. Oh! Vous entendez, le cri de Berlingot se répercute dans la galerie! On dirait une centaine de singes criant à la fois ! Nos voix font écho aussi ! ».

Berlingot, épouvanté, se mit à pleurer comme un tout petit enfant et s'accrocha désespérément à Pilou.

« N'aie pas peur, tu ne risques rien avec moi », lui dit Pilou en le serrant dans ses bras.

« Vous n'avez encore rien entendu. L'écho est bien plus sonore après le deuxième tournant », annonça Yann.

Quand tout le monde fut arrivé à cet endroit, Yann poussa un cri aigu qui se répéta dix fois. Le tunnel sembla plein de cris. De terreur, Berlingot lâcha Pilou, sauta à terre et s'enfuit de toute la vitesse de ses petites pattes...

« Berlingot! Reviens! Tu vas te perdre!

— Te perdre! Te perdre... répéta l'écho.

— Ne t'inquiète pas pour ton singe, lui dit Yann. Il saura bien nous retrouver, quand il sera remis de sa frousse!

— Je vais attendre ici qu'il revienne, dit Pilou, la voix tremblante d'émotion.

- Nous ne pouvons pas te laisser tout seul! s'écria François. Allons, sois raisonnable, viens! »

Pilou les suivit, à regret. Ils débouchèrent dans une grotte, éclairée également par de pauvres lanternes. En approchant, ils avaient entendu un murmure de voix, et se demandaient qui se trouvait là.

Ils virent trois personnes bien mises — des visiteurs sans doute — accompagnées par un grand gaillard à cheveux noirs et drus, d'aspect fort antipathique. Les enfants pensèrent qu'il s'agissait de Sylvestre, le frère de Guillaume.

Dès que Sylvestre — car c'était bien lui — vit le vieux Yann, il rugit :

« Décampe! C'est mon boulot de montrer les grottes. Venez par ici, les enfants ! »

Mais Yann n'avait pas la langue dans sa poche et il répondit vertement à son ennemi. Les enfants crurent devenir sourds, tant les injures échangées prenaient d'ampleur avec l'écho. Les visiteurs, craignant une rixe, s'en retournèrent vers la sortie.

Annie prit son frère par le bras :

« Ils ne vont pas se battre, dis? souffla-t-elle. Pauvre Yann, à son âge, il ne pourrait pas se défendre...»

Mais Yann ne semblait pas le moins du monde impressionné. Pourtant, Sylvestre s'avançait vers le vieillard, le poing levé. Il criait :

« Je t'ai dit cent fois que je ne voulais pas te

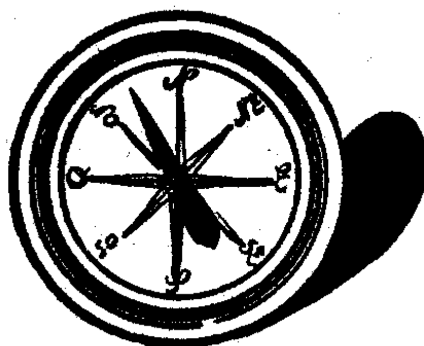
voir ici! C'est moi qui suis guide, compris? Moi et mon frère Guillaume...

— Toi et ton frère Guillaume, vous êtes deux fameuses fripouilles », compléta Yann.

Il cracha par terre et tourna le dos délibérément à l'homme en furie.

« Attention 1 » cria François, angoissé.

Sylvestre fonçait sur Yann, prêt à le frapper...





CHAPITRE XVII

Berlingot fait une trouvaille

YANN se retourna et sauta de côté avec une étonnante souplesse. L'autre, emporté par son élan, glissa sur des algues et alla s'étaler tout de son long dans un coin de la grotte.

Des rires, amplifiés par l'écho, retentirent alors...

« Bravo! lança Yann, enchanté. Allons, relève-toi, Sylvestre! Je t'attends de pied ferme!

— Qu'il se tienne tranquille, dit François de sa plus grosse voix. Autrement, je le signalerai à la police! >

Sylvestre se releva, l'œil mauvais, et sembla hésiter.

« Alors, lui dit Yann, qu'est-ce que tu attends? Si ça t'amuse de frapper un vieux, vas-y! »

Mais Sylvestre avait peur du gendarme. Et comme la peur est le commencement de la sagesse, pour les mauvais sujets, il se contenta de frotter son épaule endolorie. (Il avait heurté le roc dans sa chute.)

« Venez, dit Yann à ses jeunes compagnons. Je vais vous conduire à la caverne des Naufrageurs. Tu viens avec nous, Sylvestre? Ou bien préfères-tu rentrer chez toi et te faire masser l'épaule? »

Sylvestre s'aperçut alors que ses clients l'avaient abandonné. Il alla s'assurer qu'ils ne l'attendaient pas dans une galerie voisine, et revint en grommelant. Il prit le parti de suivre le petit groupe, en proférant tout haut des menaces et des remarques désobligeantes.

Claude regrettait bien son cher Dagobert! Il aurait eu vite fait de les débarrasser du grossier personnage!

« Ne nous occupons pas de lui, dit François. Suivons M. Le Briz. Qu'il fait noir dans cette galerie! Heureusement que j'ai changé la pile de ma lampe de poche! »

La galerie, fort longue, déboucha enfin sur une très grande et très haute caverne. Dans les parois se trouvaient des sortes de rayons — sculptés dans le roc par la nature — sur lesquels on pouvant

voir de vieux sacs, des paniers et des boîtes poussiéreuses.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Mick, en éclairant ces objets pour mieux les examiner.

- Des sacs et des paniers, comme vous pouvez le voir, répondit Yann. C'est Guillaume qui les a amenés ici pour tromper le monde! Lui et son frère racontent aux étrangers que les naufrageurs les ont rapportés autrefois des navires échoués! Ceux qui croient ces âneries méritent qu'on se moque d'eux. Tous ces objets traînaient dans le fond de la cour de Guillaume! Ah! ah! ah! »

Le rire de Yann roula dans le souterrain. Sylvestre répondit par un grondement qui rappelait fort celui de Dago, quand il se mettait en colère.

« Moi, je ne raconte pas des fariboles, reprit Yann. Je sais où sont les véritables affaires des naufrageurs. Oui, je le sais!

— Elles ne valent pas mieux, en tout cas, que les boîtes et les sacs qui' sont ici. Et puis, tu n'es qu'un menteur! Tu ne sais rien du tout! cria Sylvestre.

- Continuons, monsieur Le Briz, dit Mick. Il y a sûrement d'autres cavernes à voir. C'est très intéressant. Est-ce vraiment ici que les naufrageurs cachaient leur butin? Ou n'est-ce qu'une légende?

- C'est bien ici, dans cette caverne; mais Guillaume et Sylvestre l'ont un peu arrangée. En continuant, on trouve d'autres grottes. Moi, je les



connais comme ma poche! Sylvestre ne peut pas en dire autant. Il a bien trop peur d'aller si loin sous la mer! Pas vrai, Sylvestre? »

L'interpellé répondit par une injure malsonnante. François se tourna vers Yann :

« S'il vous plaît, faites-nous voir les autres cavernes, demanda-t-il. A moins que ce ne soit trop dangereux!

— En tout cas, moi, je continue, déclara Pilou, fermement. Berlingot n'est pas revenu. Il faut que je le retrouve! »

François comprit que Pilou partirait seul à la recherche de son singe, plutôt que de l'abandonner.

« C'est bon, Pilou, dit-il. Nous irons avec toi. Monsieur Le Briz, montrez-nous le chemin, si

toutefois vous pensez que nous ne risquons pas de voir la mer s'engouffrer dans les cavernes!

- La marée ne montera pas avant un certain temps. Nous pouvons y aller! dit Yann. A marée haute, l'a mer envahit la galerie que nous allons prendre et s'arrête avant la caverne des Naufrageurs. »

Tout le monde se remit en route. Le bruit de la mer résonnait de façon étrange et sinistre dans la galerie. Les lampes de poche révélaient des parois bosselées, irrégulières, avec des trous profonds.

« N'est-ce pas l'endroit rêvé pour cacher un trésor? dit François. Franchement, je me demande qui aurait le courage d'explorer tous les creux, toutes les fentes! Et puis, ce qu'il fait froid ici!

— Il me semble que le bruit de la mer s'amplifie encore! remarqua Mick, impressionné.

— J'espère que nous allons bientôt retrouver Berlingot, dit Annie à Claude. Regarde. Pilou pleure! Il prétend que ce n'est pas vrai, mais j'ai vu des larmes glisser sur ses joues! »

Ils s'arrêtèrent pour examiner sur le sol quelque chose qui ressemblait à une petite méduse. Sylvestre heurta Mick. Celui-ci se retourna :

« Suivez-nous si vous le voulez, dit-il, mais restez à bonne distance! »

Sylvestre ne répondit pas. Il continua de se tenir aussi près que possible du petit groupe. Mick comprit que le mauvais garçon avait peur...

Ils pénétrèrent dans une autre grotte, et là

Pilou poussa un cri de joie qui se répercuta sans fin:

« Berlingot! Enfin, te voilà! »

Effrayé et tout transi, le petit singe se tenait accroupi contre l'une des parois. A leur entrée, il ne bougea pas. Pilou courut à lui et le prit dans ses bras :

« Berlingot! Mon pauvre Berlingot! Tu trembles... Pourquoi t'es-tu sauvé? Tu aurais pu te perdre! »

Berlingot tenait quelque chose dans sa petite main. Il se mit à bavarder comme il savait le faire, ouvrit la main pour prendre Pilou par le cou, et, ce faisant, laissa tomber un objet métallique, qui sonna et roula sur le sol rocheux...

Mick dirigea aussitôt la lumière de sa lampe de poche vers le sol. Quelque chose brillait d'un éclat jaune...

« Une pièce d'or! j> cria François.

Il la ramassa. Chacun regardait, le souffle coupé.

« Oui, une pièce d'or, aussi brillante que si elle venait d'être frappée! Berlingot, où l'as-tu trouvée? » demanda Claude.

La pièce passa de main en main.

« Le trésor! Berlingot a déniché le trésor! » bredouilla Pilou, tout ému, exprimant ainsi tout haut la pensée de chacun.

En effet, il s'agissait d'une pièce d'or ancienne.

« Nous sommes sur la piste du trésor! dit Mick. Berlingot va nous y conduire tout droit! »

Mais Berlingot, qui avait eu grand-peur, se

cramponnait au cou de Pilou et refusait d'entendre quoi que ce fût. Cette histoire de pièces d'or ne l'intéressait aucunement. Il n'aspirait qu'à une chose, sortir avec son petit maître de cet affreux trou noir, et il le fit nettement comprendre.

De son côté, Yann jugea prudent de ne pas prolonger davantage le séjour dans cette caverne.

« C'est fini pour aujourd'hui, les enfants, la mer va bientôt monter. Allons-nous-en! »

Claude, qui avait l'oreille fine, perçut alors un gargouillement lointain. Quelque part, l'eau avait déjà pénétré!

« Vite! dit-elle. La mer arrive, je l'entends. Elle va aussi envahir la plage bientôt. Si nous tardons, nous ne pourrons pas sortir par la falaise et nous serons obligés de rester dans les cavernes jusqu'à la marée basse!

— Ne t'affole pas, ma petite, dit le vieux Yann placidement. Nous avons le temps. Tiens! Où est passé ce coquin de Sylvestre?

- Il a dû nous entendre parler de la pièce d'or qu'a trouvée Berlingot, dit Claude. Maintenant qu'il sait que le trésor est caché par ici, il va tenter de le découvrir dès que possible! Il aurait fallu nous faire devant lui!

— Ce n'était pas commode, sous l'effet de la surprise... », fit remarquer François.

Pendant qu'ils regagnaient la sortie, Mick dit à son frère : « Sylvestre va raconter partout qu'un singe a trouvé une pièce d'or provenant du trésor, et des tas de gens vont venir ici, pour essayer de

le dénicher! Il a dû être mis dans un endroit bien sec, en tout cas, puisque cette pièce n'est même pas ternie !

— Moi, je suis persuadé que Sylvestre se taira et fera des recherches avec son frère. Je ne le crois pas assez courageux pour venir seul ici! dit François. Regarde le vieux Yann, il est si ému qu'il en a perdu la parole! Lui aussi doit penser au trésor!

— Si tu es d'accord, nous reviendrons ici demain, dit Mick tout bas. Pourquoi ne tenterions-nous pas notre chance, nous aussi? Tout de même, ce singe est un fameux détective! »

Ils continuèrent leur route, tout en faisant de beaux projets...





CHAPITRE XVIII

Le retour au phare

YANN LE BRIZ était, cela va sans dire, bouleversé par la découverte de Berlingot. La pensée que son ennemi Sylvestre en savait aussi long que lui le contrariait fort. Guillaume et Sylvestre avaient longuement cherché ce trésor, il en était sûr. Que ne feraient-ils pas pour s'en emparer? Les sourcils froncés, réfléchissant du mieux qu'il pouvait, le vieil homme marchait vers la sortie, avec les enfants. Ils furent tous .heureux de retrouver la lumière du jour.

« Tenez, monsieur Le Briz, vous vous achèterez

un paquet de tabac, dit François en mettant quelques pièces dans la main du vieillard. Et ne comptez pas trop sur ce trésor! Pour ma part, je crois que c'est une pièce perdue que Berlingot a dénichée dans un coin!

— Merci, mon gars, dit Yann. Ce n'est pas que j'aie tellement envie de trouver le trésor, mais je dois dire que je serais furieux si Guillaume et Sylvestre s'en emparaient, eux! Ils ne vont pas manquer de le chercher, maintenant.

- Dépêchons-nous de rentrer au phare, dit François. Il est grand temps! »

Heureusement, le vent soufflait contre la marée. Ils arrivèrent aux marches du phare sans trop de dommage; ils avaient seulement les pieds mouillés.

« J'entends Dagobert qui aboie! Il nous a entendus approcher! » dit Pilou.

En effet, Dagobert manifestait sa joie d'être relevé de sa garde. Il n'avait pas bougé du paillasson, les oreilles aux aguets... Personne n'était venu.

« Nous voilà, Dago! » s'écria Claude, en ouvrant la porte. Dans son élan, Dagobert faillit la renverser. Berlingot monta sur le dos du chien et se mit à lui parler fébrilement à l'oreille.

« II lui raconte qu'il a trouvé une pièce d'or, dit Pilou en riant. Quel dommage que tu ne nous aies pas accompagnés, Dago!

— Il me semble que nous sommes partis depuis une éternité, dit Claude. Pourtant, il n'est pas lard... J'ai faim! Mangeons des sandwiches, et puis

nous discuterons de ce qu'il convient de faire! » Autour de la table de la cuisine, ils parlèrent longuement.

« II faudrait retourner là-bas dès que possible!

dit Claude. Je suis sûre que Guillaume et Sylvestre se précipiteront dans les cavernes dès que l'eau se retirera.

— Nous ne pouvons plus rien tenter aujourd'hui, fit remarquer Mick. D'une part, la marée est haute en ce moment, et d'autre part, une tempête se prépare. Entendez-vous le vent? »

Dagobert se tenait tout près de Claude, heureux de la retrouver après cette absence. Il n'aimait pas la voir partir sans lui. Claude mangeait en le tenant par le cou, et lui donnait de temps à autre une moitié de biscuit. De son côté, Pilou agissait de même avec Berlingot.

Les enfants se posaient mille questions. Où Berlingot avait-il pu trouver la pièce d'or? Celle-ci n'était-elle pas une pièce isolée, que la mer aurait apportée dans le tunnel-? Venait-elle d'un vieux coffret endommagé qui laisserait échapper une partie de son contenu? Ils parlaient sans fin, en regardant la pièce d'or posée sur la table, devant eux.

« Si nous trouvons le trésor, il y en aura la moitié pour l'Etat, et la moitié pour nous, je crois, dit François.

— Ce serait déjà bien d'en avoir la moitié, dit Claude. Si seulement nous pouvions aller tout de suite dans les cavernes! Quel dommage d'être obligés d'attendre!

— Ecoutez le bruit de la mer qui s'écrase sur les rochers! s'écria François, c'est bien une tempête!

- Oui, on nous a prédit du mauvais temps pour quelques jours, dit Mick. Ce sera difficile d'aller à terre dans la barque de Pilou. D'autre part, nous ne pourrons peut-être pas franchir les rochers, même à marée basse, si les vagues sont trop grosses !

- Pour une fois tu n'es pas gai, Mick, lui reprocha Annie.

- C'est que je crains bien que nous ne soyons prisonniers ici, dans le phare, dit Mick.

- Qu'est-ce que cela fait? Nous avons des provisions, dit Annie.

- Crois-tu qu'elles pourraient durer longtemps? Nous sommes cinq, plus Dagobert et Berlingot, qui ont un fameux appétit, eux aussi! répliqua Mick.

- Il va falloir nous rationner, dit François. Allons, petite sœur, ne te tourmente pas! La tempête ne durera pas longtemps. Nous pourrons bientôt sortir pour nous ravitailler. »

Mais le ciel s'assombrit tant qu'Annie dut allumer la lampe. La pluie cinglait violemment le phare et le vent soufflait de telle sorte que Dagobert, inquiet, se mit à gronder tout bas.

Annie alla regarder par la fenêtre. Elle fut effrayée de la hauteur des vagues qui venaient s'écraser sur les rochers. L'écume jaillissait jusque sur les vitres de la cuisine... Annie revint vers ses frères, et leur conta ce qu'elle venait de voir.

François s'empressa d'aller vérifier les dires de sa sœur.

Quel spectacle sauvage et magnifique s'offrit alors à ses yeux!

La mer était devenue gris foncé, et de grosses vagues aux crêtes blanches s'élançaient vers le rivage, l'une après l'autre. Celles qui venaient se briser sur les rochers projetaient en l'air d'immenses bouquets d'écume...

Quelques mouettes hardies se balançaient dans le vent, et paraissaient prendre plaisir à se laisser emporter par lui.

« J'aimerais être une mouette aujourd'hui, dit François. Ce doit être grisant de voler dans la tempête! »

Claude, elle, ne se souciait pas des mouettes.

« Les bateaux qui sont sortis par un temps pareil courent des risques, soupira-t-elle. Quand on pense qu'autrefois cette côte si dangereuse était mal éclairée, la nuit, et que ce vieux bandit de Laumec s'ingéniait à provoquer des naufrages! C'est monstrueux!

- Il ne faut pas être triste, dit François. Où sont les cartes? Une bonne partie nous distraira. Allons, ayez le sourire ! Pensez au dîner de ce soir, par exemple, ou bien au trésor que, peut-être, nous découvrirons... »

Ils se rassemblèrent autour de la lampe. Mick prit un ton confidentiel.

« Je suis persuadé que nous pourrons facilement trouver ce fameux trésor, dit-il. Berlingot est

très intelligent. Il se souviendra de l'endroit où il a trouvé cette pièce d'or, et nous y conduira...

- A moins que ce ne soit une pièce perdue par celui qui a caché le trésor, fit remarquer Annie.

- C'est possible, mais en cherchant dans les parages, nous aurons quand même de grandes chances...

- Il faudra faire attention à la marée, dit François. C'est tout de même un peu effrayant de se promener dans ces cavernes, quand on sait que l'eau y pénètre très rapidement à marée haute. »

Mick fronçait les sourcils, pour mieux se concentrer.

« François, dit-il soudain, tu te souviens du chemin que nous avons parcouru dans les cavernes, ce matin? Il allait nettement vers la gauche, n'est-ce pas?

- Oui, s'empressa de répondre Pilou. J'avais ma boussole. Voyez, elle est attachée à mon bracelet-montre! Nous avons marché vers l'ouest tout le temps!

- C'est-à-dire vers le phare », dit François.

Il attrapa une feuille de papier et dessina un plan rudimentaire.

« Ici, c'est le phare. Là, vous voyez l'entrée des grottes, dans la falaise. Nous avons suivi ce chemin, qui décrit une courbe et va vers la mer en passant sous la plage. A cet endroit il y a la première caverne; ensuite, une galerie, puis on arrive à une seconde caverne... Nous nous sommes constamment dirigés vers la gauche...

— Un peu plus et nous nous serions retrouvés sous le phare ! s'écria Mick, tout étonné.

- C'est bien ce que je pense, dit François. Et peut-être qu'autrefois, avant que le phare ne soit construit, il existait un passage sous la mer qui partait de la falaise et conduisait jusqu'aux rochers où, parfois, s'écrasaient les navires. Si c'est vrai, Laumec et ses complices pouvaient se livrer à leur sinistre besogne sans crainte d'être vus!

- Tu veux dire que, lorsqu'un bateau coulait dans les parages, ils se rendaient par les cavernes et les galeries sur les rochers, pour y recueillir tout ce qui avait de la valeur, et qu'ensuite, ils disparaissaient dans les cavernes avec leur butin? demanda Claude.

— Oui, répondit François. Il serait intéressant de savoir si l'on peut encore utiliser la partie de la galerie qui aboutit près du phare. Est-elle bouchée maintenant? Il faudrait que nous regardions cela demain. Peut-être découvrirons-nous un trou dans les rochers et un passage qui conduit aux cavernes que nous avons visitées avec le vieux Yann! »

Les enfants n'eurent pas envie de jouer aux cartes ce soir-là. Ils étaient trop agités. Le plan de François les occupait, ils y réfléchissaient sans cesse. Pilou était très fier d'avoir eu la présence d'esprit de consulter sa boussole — ce qui donnait une indication des plus précieuses — et les autres l'en félicitèrent vivement.

« Vous voyez que c'est très utile, une boussole triomphait Pilou. Te souviens-tu, Mick, que tu

riais de moi lorsque je disais que je ne m'en séparais jamais?

- En quittant Kernach pour venir ici, je n'imaginais pas que ta boussole pourrait nous rendre service.

- Nous ne pouvions pas prévoir que nous ferions une pareille exploration souterraine, dit François. Pilou a raison : une boussole est indispensable à tous ceux qui ont le caractère aventureux, comme nous. C'est un petit objet qui ne tient guère de place et qu'un garçon devrait toujours avoir sur lui.

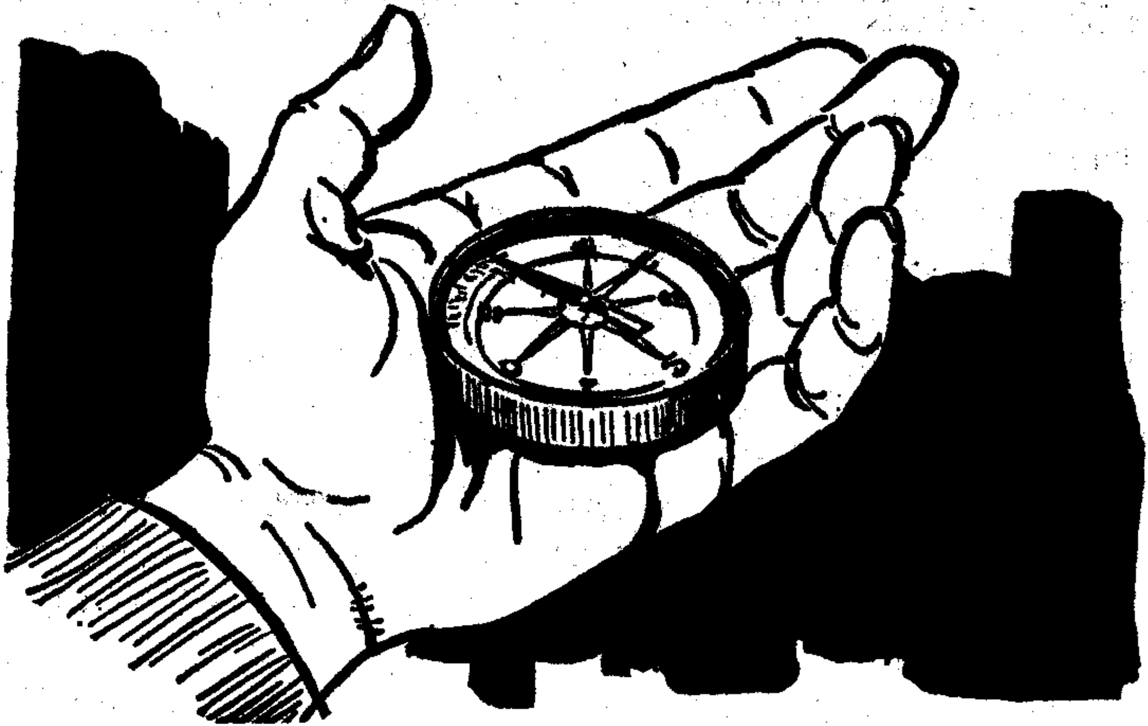
- Un garçon, et une fille aussi! renchérit Claude. J'ai une boussole à Kernach. A l'avenir, je l'emporterai en voyage. »

L'esprit de Mick revint aux cavernes. Il dit soudain:

« Croyez-vous que tout le monde aurait oublié l'existence d'une galerie aboutissant aux rochers? Personne ne nous en a parlé, même pas Yann. Peut-être est-elle bloquée depuis longtemps!

- C'est possible, dit François. En tout cas, nous examinerons les alentours du phare demain.

— Et si nous la trouvons, cette fameuse galerie, nous l'explorerons et nous irons chercher le trésor! » s'écria Pilou, radieux.



CHAPITRE XIX

Quelle émotion !

LA TEMPÊTE souffla encore toute la nuit; elle s'apaisa au petit matin. Quand les sept habitants du phare s'éveillèrent, le ciel était encore gris, il tombait une pluie fine, mais enfin, on pouvait mettre le nez dehors.

« Irons-nous d'abord faire nos commissions au village, ou commencerons-nous par les recherches dont nous avons parlé hier soir? demanda Annie.

- Je suis d'avis que nous regardions d'abord s'il n'y a pas quelque part une ouverture dans les

rochers. Le vent n'est pas encore complètement tombé, il peut se remettre à souffler très fort,,. Profitons de l'accalmie ! Quand les vagues sont trop grosses on ne peut pas se promener autour du phare... », dit François.

Ils sortirent. A marée basse, les rochers sur lesquels s'élevait le phare dominaient la mer d'assez haut.

Ils se séparèrent pour explorer, chacun de son côté, toutes les cavités qui pourraient conduire à un passage souterrain.

Au bout de quelques minutes, la voix d'Annie retentit :

« Venez voir! criait-elle. Voilà un trou qui a l'air très profond! >

Les autres enfants accoururent aussitôt, ainsi que Dagobert.

François inspecta la cavité.

« Tiens, c'est peut-être ce que nous cherchons, dit-il. Je vais descendre là-dedans! »

II se laissa glisser dans l'ouverture béante, en se retenant aux saillies du roc. Les autres le regardaient, le cœur battant. Dagobert aboya pour manifester son mécontentement de .voir disparaître ainsi François sous terre... Mais déjà le jeune garçon annonçait : « Ce n'est pas ça! Je remonte! »

Tous les visages s'allongèrent. Quelle déception !

« C'est dommage! » soupira Mick. Il s'aplatit par terre et tendit les bras vers François pour l'aider à remonter.

« Je n'aimerais pas rester coincé là-dedans,

grommela François, qui éprouvait quelques difficultés à sortir du trou.

— Il pleut à verse, maintenant, dit Annie. Nous n'allons pas pouvoir aller tout de suite au village...

— Tant pis, dit Claude. Je suis trempée. Rentrons vite dans le phare et faisons-nous un bon café pour nous réchauffer! »

Ils coururent se mettre à l'abri. En refermant la porte, François exprima tout haut sa pensée :

« Le serrurier n'est pas encore venu. Si nous allons dans les cavernes, il faut laisser Dago ici, et c'est bien dommage! . — Ouah! » fit Dagobert, comme pour protester.

Ils montèrent tous dans la cuisine. Annie fit du café.

Alors qu'ils le savouraient tranquillement, Dagobert bondit soudain et se mit à gronder de façon terrifiante...

Tout le monde sursauta. Annie renversa une partie du contenu de sa tasse...

« Dagobert, qu'y a-t-il? » demanda Claude, fort inquiète.

Le chien se tenait devant la porte fermée, les poils du cou tout hérissés, l'air féroce...

« Qu'as-tu, Dago? dit François en ouvrant la porte. Y aurait-il quelqu'un en bas? »

Dagobert bondit dans l'escalier en spirale et le descendit si vite qu'il tomba et roula sur les dernières marches. Claude poussa un cri :

« Dago! Tu es blessé? »

Mais Dagobert s'était déjà relevé et se précipitait

sur la porte d'entrée en grondant de plus belle. Annie en eut froid dans le dos. François, qui avait suivi Dagobert, constata que le verrou était toujours tiré.

« C'est peut-être le laitier qui est venu jusqu’ici », dit-il.

Il fit glisser la targette et voulut sortir pour s'en assurer. Mais la porte refusa de s'ouvrir! François eut beau secouer la poignée en tous sens, rien n'y fit!

Tous les enfants, descendus en hâte, entouraient maintenant François.

« Laisse-moi essayer, pria Mick.

— Essaie si tu veux. Je crains bien que quelqu’un ne nous ait enfermés... » dit François, consterné.



La stupéfaction se peignit sur les visages. Puis Claude éclata :

« Enfermés! Qui a osé faire ça?

— On peut facilement le deviner, répondit François. C'est celui qui est venu l'autre jour nous voler la clef, entre autres choses !

— Guillaume! s'exclama Mick. Guillaume ou Sylvestre, peu importe. L'un des deux, en tout cas. Quel toupet! Qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons plus sortir! Pourquoi ont-ils fait cela?

— J'ai bien peur que ce ne soit pour nous empêcher de rechercher le trésor, dit François. Nous espérions que Berlingot se souviendrait de l'endroit où il a trouvé la pièce d'or, et nous y conduirait; eux ont pensé la même chose. Ils nous ont enfermés ici pour être tranquilles, pour avoir le temps de découvrir le trésor avant nous! »

Claude à son tour s'acharnait sur la poignée de la porte.

« Nous sommes prisonniers! criait-elle. Les bandits! Ils nous le paieront!

— N'arrache pas la poignée, lui dit François, cela ne nous avancerait guère. Retournons dans la cuisine, nous réfléchirons ensemble à cette complication inattendue... »

Tous remontèrent l'escalier en silence. Ils s'assirent autour de la table de la cuisine. Un étrange malaise s'emparait d'eux, à la pensée qu'ils étaient prisonniers dans ce phare, si loin de tout...

« Nous sommes dans de beaux draps ! constata Mick. Qu'allons-nous faire? »

François, l'aîné, qui se sentait un peu responsable des autres, ne cachait pas son inquiétude.

« Nous ne pouvons pas sortir du phare, c'est certain, dit-il. D'autre part, comment obtenir qu'on vienne à notre secours? Il n'y a pas le téléphone, ici. Ce n'est pas la peine d'essayer de crier pour attirer l'attention, nous sommes trop loin du village pour qu'on nous entende... Personne ne se doutera que nous sommes enfermés ici. Les commerçants nous ont bien remarqués, mais, s'ils ne nous voient plus, ils penseront simplement que nous sommes repartis chez nous!

— Nous mourrons de faim! gémit Annie.

— Oh! non! Nous trouverons bien une solution », dit Mick, en essayant de sourire pour rassurer sa sœur. « Mais ce n'est pas facile : nous sommes bloqués ici, et personne ne peut entrer! Celui qui nous a enfermés n'a sûrement pas laissé la clef sur la porte. »

Ils discutèrent longtemps. A force de parler, ils eurent faim. Ils essayèrent de se rationner, de crainte de se trouver bientôt sans provisions, mais leur appétit réclamait.

« L'air me creuse, dit Claude, j'ai toujours faim!

— Je vous avais prévenus. Quand on vit dans un phare, on mange deux fois plus qu'ailleurs! dit Pilou.

— Si seulement le serrurier se décidait à venir demain matin! En tout cas, nous essaierons d'attirer l'attention du laitier, décida François. Pourvu

qu'il puisse passer sur les rochers! Nous écrirons sur un papier : « Au secours ! Nous sommes enfermés dans le phare! » Mais comment s'y prendre pour faire passer ce papier de l'autre côté de la porte sans qu'il s'envole?

—- II faudrait une grande feuille dont la moitié seulement dépasserait sous la porte, à l'extérieur. L'autre moitié serait fixée sur le sol, à l'intérieur, proposa Annie. Comme ça le papier ne pourrait pas s'envoler!

— Cela vaut la peine d'essayer », dit Mick,

II alla fouiller dans ses affaires et revint avec une feuille de papier d'emballage. Il découpa dedans un grand rectangle, et écrivit l'appel au secours en grosses lettres. Puis il descendit attacher son papier au paillasson, et fit dépasser sous ,la porte le message au laitier;

H revint dans la Cuisine.

« Espérons qu'il fera meilleur demain matin, dit-il, car jamais le pauvre homme ne se risquerait sur les rochers par un temps pareil! »

La nuit tomba vite, car le ciel était chargé de nuages; le vent se mil à hurler de façon sinistre. Les mouettes renoncèrent à leurs jeux hardis et rentrèrent au nid.

Ce soir-là, les cinq prisonniers jouèrent aux cartes. Ils firent de louables efforts pour être gais, pour plaisanter. Mais le cœur n'y était pas. Chacun, en secret, se sentait angoissé : si la tempête allait durer longtemps? Si personne ne venait jusqu'au phare,

ni laitier, ni facteur, ni serrurier... S'il ne leur restait plus rien à manger, que deviendraient-ils ?

« Allons, du courage ! dit François, qui voyait baisser le moral de ses troupes. Nous nous sommes trouvés dans des situations pires que celle-ci!

— Je ne le crois pas », murmura Annie.

Il y eut un silence, pendant lequel on entendit Dagobert pousser un long soupir, comme s'il partageait leurs soucis. Seul, Berlingot se sentait d'humeur à faire des pitreries. Il fut très vexé de voir que ses meilleurs numéros n'avaient aucun succès et finit par se réfugier près de son ami Dagobert.

« Ecoutez, j'ai une idée, dit enfin François. Mais je ne sais pas ce qu'elle vaut. En tout cas, si demain nous ne recevons aucune aide, nous pourrons essayer... »

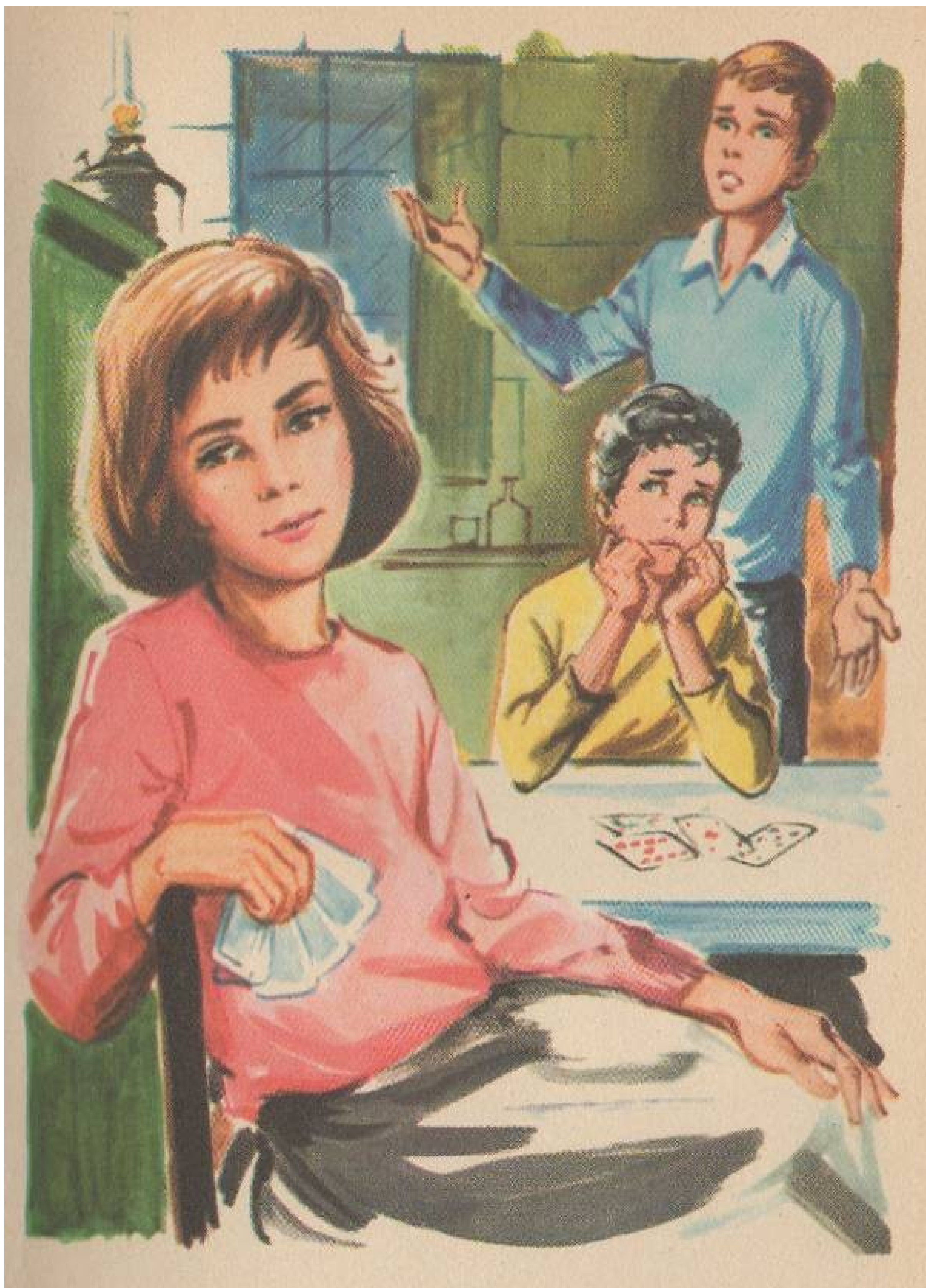
II s'interrompit, le regard perdu dans le vague.

« Quoi donc? demandèrent quatre voix impatientes.

— Eh bien, vous savez que lorsque je suis descendu dans les fondations du phare, j'y ai vu un puits dans lequel l'eau pénètre en tourbillonnant... Il est possible que ce puits ait été aménagé dans une cavité du roc qui existait déjà! Les maçons y auraient coulé du ciment pour en faire un puits de fondation solide, afin que le phare puisse résister aux plus fortes tempêtes ! »

Chacun resta songeur. Puis Mick frappa sur la table si bruyamment qu'il fit sursauter ses compagnons :

« Tu as trouvé, François! s'écria-t-il. Oui, ce puits cimenté représente une petite partie d'une galerie creusée dans le roc, qui rejoint sans doute les cavernes que nous avons visitées. C'est pourquoi nous n'avons pas trouvé d'issue au-dehors, ce matin! Les maçons l'ont utilisée pour leur puits!



« ***Allons, du courage! » dit François, qui voyait baisser le moral de ses troupes.***

— C'est cela. Vous avez tous compris, n'est-ce pas? demanda François. Il faut descendre à marée basse dans le puits, et aller s'assurer que celui-ci communique bien avec les cavernes.

- Et dans ce cas, il n'y aura plus qu'à sortir par la falaise, compléta Claude. Quelle merveilleuse idée! Nous pourrons nous échapper par ce moyen. Sylvestre et Guillaume en feront une tête, quand ils l'apprendront! Tentons l'aventure! »





CHAPITRE XX

Dans le puits

LA TEMPÊTE soufflait par à-coups. Parfois elle semblait se calmer, puis le vent reprenait avec une si grande violence que les enfants se demandaient comment le phare pouvait résister à de tels assauts.

Le fracas éveilla François. Il se leva et alla regarder par la fenêtre. Pour la première fois, il vit alors, entre deux projections d'écume, la lueur du nouveau phare dans le ciel et sur l'eau.

« Faut-il qu'il soit puissant pour qu'on voie si

bien sa lumière par une telle nuit! » pensa-t-il. Puis il se mit à réfléchir à la situation où ils se trouvaient tous. « Nous étions venus ici pour passer agréablement quelques jours de vacances! Et nous sommes en plein drame! » conclut-il avec amertume.

Là-dessus, il bâilla, retourna se coucher, et bientôt se rendormit profondément.

Quelques heures plus tard, quand il s'éveilla de nouveau, la tempête durait toujours et le vent donnait de plus belle ses coups de bélier dans le phare.

Un jour gris éclairait une mer d'encre. François descendit l'escalier pour s'assurer que le laitier n'était pas venu, mais il connaissait la réponse d'avance... Comment le pauvre homme eût-il pu s'aventurer jusqu'à eux?

Mick, debout lui aussi, regarda par la fenêtre et constata avec angoisse que leur bateau avait disparu ! Il courut raconter la nouvelle à Pilou, qui en fut tout bouleversé.

« Qu'est devenu mon bateau? Crois-tu qu'on l'a volé? demanda-t-il à Mick.

- Ce n'est guère vraisemblable par un temps pareil. Il se pourrait que les vagues aient fini par rompre son amarre, qu'il se soit brisé sur les rochers et que les morceaux en aient été dispersés par la mer... Pauvre Pilou ! Quel dommage ! »

Pilou écrasa du doigt une larme qui coulait sur sa joue. Berlingot tenta de le réconforter en se livrant à des grimaces et à des acrobaties qui,

d'habitude, obtenaient le plus vif succès. Mais Pilou ne rit pas. Il était perdu dans de sombres pensées.

Les enfants mangèrent peu au petit déjeuner. Les réserves baissaient, le lait manquait, le pain aussi. Personne ne disait mot, devant son thé et ses biscottes.

Quand Annie eut débarrassé la table, François prit la parole :

« Maintenant, il faut nous décider à propos de cette évasion possible par le puits. C'est moi qui tenterai le coup!

— Pourquoi pas moi? protesta Mick. Ou plutôt, pourquoi n'irions-nous pas explorer ensemble les fondations? Il vaudrait mieux être deux; nous pourrions nous aider mutuellement, en cas de besoin.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, convint François. Le plus tôt sera le mieux. Nous devons profiter de la marée basse. Veux-tu que nous partions tout de suite, Mick?

— Oui », répondit Mick sans hésiter .

Les deux frères descendirent gravement l'escalier. Suivis de tous les enfants, ils allèrent jusqu'a la trappe. François la leva et éclaira l'intérieur du puits .

« Allons-y! s'écria-t-il d'un ton décidé.

- Prends ma boussole, dit Pilou, en la tendant à Mick.

- Je vous en prie, soyez prudents, dit Annie, très émue.

— Ne t'inquiète pas, nous ferons très attention, promit François. Gardez un bon moral, vous trois. S'il y a vraiment un passage qui conduit du puits aux cavernes, nous aurons vite fait de sortir par la falaise et d'obtenir du secours! »

François disparut dans le puits. Son frère le suivit. Claude les éclaira un moment, mais bientôt les perdit de vue.

Seules les voix des deux garçons retentissaient de temps à autre, étrangement altérées, amplifiées.

« Nous sommes au fond! cria François. Il n'y a pas d'eau pour le moment. Nous allons explorer l'ouverture qui se trouve sur le côté. A bientôt!

— Bon courage! » crièrent trois voix.

Les filles et Pilou, penchés sur le puits, attendirent encore quelques minutes. Aucun son ne leur parvint plus. Dagobert se mit à pousser quelques gémissements. Cette disparition sous terre de François et Mick ne lui disait rien qui vaille.

Les deux frères furent tout d'abord assez satisfaits de leur petite exploration. Ils durent ramper sous un gros rocher en forme d'arche pour sortir du puits et pénétrer dans une galerie. Celle-ci, étroite et basse, les obligea à marcher courbés. Cela sentait l'humidité et aussi les algues, mais l'air ne manquait pas. Même, par instant, une brise légère semblait leur parvenir.

« Je voudrais bien que nous arrivions rapidement dans une des galeries que nous connaissons

déjà, dit François. A mon avis, nous ne devons pas nous trouver bien loin de l'endroit où nous étions hier. Mick, consulte donc la boussole! — Nous marchons vers l'est, dit Mick.

- C'est la bonne direction, décida François. Continuons. Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça? Regarde! »

Mick ne put retenir un cri de surprise :

« Une pièce d'or! C'est sans doute par là que Berlingot a trouvé la première. En voici une autre ! Et encore une autre! D'où sortent-elles? »

Les garçons éclairèrent les parois autour d'eux, et virent un trou dans le roc, sur leur gauche, un peu au-dessus de leur tête. Ils venaient de le repérer quand une pièce d'or glissa de la cavité et tomba à côté de ses pareilles.

« Sans aucun doute, c'est ici que Berlingot a trouvé sa pièce! s'écria Mick. Il y a certainement là-haut un coffret ou quelque chose de ce genre qui commence à pourrir et laisse échapper son contenu...

- Personne n'aurait jamais pensé à venir regarder dans ce trou! s'exclama François. D'ailleurs, il y a tant de creux et de failles dans la roche qu'il serait impossible de les explorer tous...

- Faisons la courte échelle, proposa Mick, Laisse-moi aller regarder si je vois quelque chose... Dépêche-toi! »

François se prêta à la manœuvre, et Mick passa sa tête et ses épaules dans la cavité. Il tâta d'un côté, rien! Il tâta de l'autre, et sa main rencontra

alors quelque chose de dur et de froid... du fer, peut-être? Puis ses doigts reconnurent le contact du bois, mais d'un bois fort humide... S'agissait-il d'une vieille cassette? Il fit bouger l'objet qui paraissait être lourd. Aussitôt, François se mit à protester!

« Arrête, Mick! Tu me fais tomber toutes les pièces sur la tête! »

Mick sauta à terre. Il y avait en effet un joli tas d'or sur le sol.

« Nous avons trouvé le fameux trésor, que d'autres ont cherché si longtemps! dit François, ébloui. Il faut que personne ne s'en doute. Ramassons les pièces, pour le cas où ce bandit de Sylvestre se déciderait à venir par ici! »

Ils remplirent leurs poches, puis continuèrent



leur chemin. A leur, grande joie, ils reconnurent bientôt l'endroit où ils s'étaient arrêtés avec Yann, la veille.

« En avant! dit Mick. Nous serons bientôt dehors!

— Chut! souffla François. J'entends quelque chose... »

Ils écoutèrent, mais aucun son ne leur parvint plus. Mick pensa que son frère s'était trompé.

Comme ils tournaient à l'angle d'un passage, quelqu'un se jeta sur eux! François et Mick tombèrent à terre. Mick eut le temps de reconnaître Sylvestre dans leur agresseur; il vit qu'auprès de lui se tenait un autre homme, Guillaume, sans doute...

Les poches trop pleines des jeunes garçons laissèrent échapper quelques pièces d'or qui roulèrent dans la galerie.

Sylvestre poussa une exclamation et resta figé de surprise. François en profita pour tenter de s'écha-per, mais Guillaume — c'était bien lui — le rattrapa et lui dit, tout en le secouant:

« Où avez-vous trouvé ces pièces? Vous allez nous le dire tout de suite ou sinon gare à vous!

— Sauve-toi, Mick, c'est notre seule chance! » dit François. Puis, de toutes ses forces, il donna des coups de pied dans les jambes de Guillaume, qui le lâcha sous l'effet de la douleur...

Alors les deux jeunes garçons se mirent à courir éperdument, en rebroussant chemin.

« Voulez-vous revenir! » cria Sylvestre d'une voix furieuse. H se lança à leur poursuite.

« Vite! souffla Mick. Si seulement nous pouvons atteindre le puits, nous sommes sauvés! »

Talonnés par leurs ennemis, ils se trompèrent de galerie et débouchèrent bientôt dans une caverne qu'ils ne connaissaient pas. Comme ils se trouvaient dissimulés par une arête rocheuse, Guillaume et Sylvestre passèrent en courant devant eux sans les voir.

« Laissons-les s'éloigner un peu », murmura François.

Ils restèrent un moment immobiles, puis ils s'aventurèrent sans bruit hors de leur cachette, et revinrent sur leurs pas.

« Si jamais nous nous perdons, nous serons noyés, dit François, angoissé. Il faut vite sortir d'ici par la falaise ou par le puits, avant que la marée ne monte! Mick, donne-moi la main. Il ne faut pas nous séparer, quoi qu'il arrive! »

Tandis qu'ils avançaient, inquiets de ne rien reconnaître, ils entendirent des voix.

« Attention, voilà Guillaume et Sylvestre! murmura François. Cachons-nous dans ce grand trou! »

Ils se blottirent l'un contre l'autre, le cœur battant. La voix de Sylvestre retentit, cette fois toute proche :

« II faut bien que les gamins reviennent par ici pour trouver la sortie, grommelait-il. Attendons-les! Surtout, ne fais pas de bruit! »

Les deux hommes s'arrêtèrent à quelques mètres de l'endroit où Mick et François se cachaient.

« Nous étions dans la bonne direction. Courons! » souffla François à l'oreille de son frère.

Les jeunes garçons partirent comme des flèches...

Guillaume et Sylvestre, un moment interdits de les voir déboucher devant eux, se jetèrent à leur poursuite.

François et Mick couraient, couraient à perdre haleine dans la galerie, heurtant des épaules et parfois de la tête les parois irrégulières, qui n'étaient que creux et bosses. Derrière eux* Guillaume et Sylvestre soufflaient et se cognaient encore davantage, gênés par leur grande stature.

« Oh! François! Il y a de l'eau qui arrive dans la galerie! dit Mick, épouvanté.

— Vite, vite ! » répondit François.

Ils réussirent à distancer leurs poursuivants, et arrivèrent à l'intersection de deux galeries.

Laquelle fallait-il prendre? Ensemble, les deux garçons se penchèrent sur la boussole. De ce petit objet dépendait peut-être leur vie...

c Ouest! Par ici! » cria Mick, quand l'aiguille aimantée fut enfin stabilisée.

Il était temps! Les descendants des naufrageurs fie rapprochaient d'eux. Tête baissée, François el Mick foncèrent, en proie à la plus grande angoisse de leur existence.

Soudain, un cri de joie s'échappa de la poitrine de François :

« Je reconnais cette caverne! Courage, le puits n'est pas loin! » .

Ils couraient toujours, ralentis maintenant par l'eau qui leur arrivait aux chevilles.

« Nous y voilà! » s'exclama enfin Mick.

Il s'aplatit sur le sol et se mit à ramper sous l'arche qui séparait la galerie du puits. Il sortit de l'autre côté et commença de monter à l'échelle.

« Dépêche-toi, François! » criait-il d'une voix étranglée d'émotion.

François surgit à son tour, trempé, à bout de souffle.

« Je n'en peux plus, heureusement que nous sommes arrivés, avoua-t-il, en grimpant derrière son frère.

— Reposons-nous un instant, proposa Mick. Nous avons semé nos poursuivants. Peut-être qu'ils se sont assommés contre le roc! »

Mais des cris leur, parvinrent :

« Sylvestre! Reviens! La marée monte!

— Je viens, répondit Sylvestre. Les gosses ont disparu! Tant pis pour eux! Ils vont être noyés! >

Mick sourit.

« Allons-y! dit-il. Je vois de la lumière là-haut. Les filles ont laissé la trappe ouverte! »

Bientôt les deux garçons sortirent du puits; Dagobert leur fit fête, comme s'il ne les avait pas vus depuis six mois. Quant à Claude, Annie et Pilou, ils restèrent un long moment muets d'émotion!

c Alors, qu'avez-vous vu? interrogea Claude, quand elle put enfin parler.

— Des tas de choses, répondit Mick. Malheureusement, à cause de Guillaume et de Sylvestre, nous n'avons pu sortir par la falaise. Nous restons donc prisonniers dans le phare... Mais devinez ce qui nous est arrivé?

— Dis vite! demanda Claude en trépignant d'impatience.

— Nous avons trouvé le trésor! lança François triomphant. Montons dans la cuisine, nous vous raconterons toute l'histoire! »

Quand Pilou et les deux fillettes eurent vu les pièces d'or et entendu le récit de François, ils se mirent à danser de joie.

« J'aurais voulu être avec vous pour voir cette pluie d'or! s'exclama Pilou.

— C'était tout à fait extraordinaire;,, reconnut François. Mais tu aurais moins aimé la poursuite dans les galeries. Nous avons passé un mauvais moment. N'est-ce pas, Mick?

— Oui, dit celui-ci. Si nous n'avions pas couru si vite, nous serions restés aux mains de ces deux bandits. Qu'auraient-ils fait de nous? Âh! que j'ai soif! Je vais boire un grand verre de limonade.

— Vous êtes trempés tous les deux, dit Annie. Allez donc vous changer. Pendant ce temps, je vous ferai du thé. Il vaut mieux boire quelque chose de chaud!

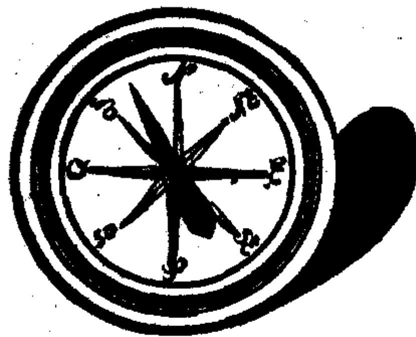
— Tu as raison, Annie, dit François. Viens, Mick. Il ne faut pas que nous attrapions un refroidissement. >

Quand ils revinrent, ils trouvèrent chacun un

bol de thé bouillant. Annie regardait par la fenêtre, l'air soucieux.

« Quel temps! soupira-t-elle. Je vois venir vers nous de gros nuages noirs. Le vent souffle très fort... Même si nous pouvions ouvrir la porte, il nous serait impossible de quitter le phare...

— Je me demande ce que nous allons faire, dit François. Comment alerter les gens et obtenir de l'aide? Nous n'allons tout de même pas rester enfermés ici! Il faut trouver un moyen... Mais lequel?





CHAPITRE XXI

Une idée merveilleuse

« Il n'y a plus grand-chose à manger, annonça tristement Pilou.

— Si les gens du village pensent que nous avons quitté le phare et que nous sommes rentrés chez nos parents, nous pourrons rester ici longtemps, dit Mick.

— Tu oublies que maman s'inquiétera si elle est sans nouvelles de nous, répliqua Claude. Nous avons promis de lui écrire chaque jour. Si elle ne reçoit rien, elle ne va pas tarder à envoyer quelqu'un ici pour voir ce que nous faisons.

— Oui, certainement, c'est ce qui va se passer, dit Mick. Il ne nous reste plus qu'à attendre du secours, en ménageant nos provisions. En tout cas, nous ne risquons pas de manquer d'eau de pluie, et c'est l'essentiel, après tout. On peut vivre dix jours sans manger, paraît-il, pourvu qu'on ait à boire. Nous serons sauvés bien avant dix jours! »

Les mines s'allongèrent devant ces déplaisantes perspectives de jeûne.

« Que faire pour sortir de là? répéta François. Il faudrait signaler notre présence, d'une façon ou de l'autre. N'y a-t-il pas de drapeau quelque part dans le phare, Pilou? Nous pourrions l'agiter à une fenêtre!

— Non, je n'en ai jamais vu, répondit Pilou. Mais peut-être qu'une nappe rendrait le même service... Tenez, la jolie nappe rosé qu'Annie a apportée !

— Pourquoi pas? » dit François.

Tandis que Pilou prenait la nappe dans le buffet, François se dirigeait vers la fenêtre, dont la vitre était tout éclaboussée d'écume.

« Je me demande si quelqu'un remarquera ce morceau d'étoffe rosé par un temps pareil! dit-il. Pourtant, je vais essayer d'attirer l'attention... »

II voulut ouvrir la fenêtre, mais elle résista.

Il y mit toutes ses forces et réussit enfin... Le vent s'engouffra dans la cuisine avec une violence inouïe. Tout vola autour des enfants : les journaux, les livres,

la toile cirée... Les chaises se renversèrent. Le pauvre Berlingot se trouva projeté dans le fond de la pièce mais se rattrapa adroitement au buffet. Dagobert, effrayé, se mit à aboyer, et tenta de saisir au vol les objets qui lui passaient devant le nez. La nappe disparut, arrachée, par le vent, des mains de François...

Mick dut aider son frère à refermer la fenêtre; ils y parvinrent à grand-peine.

Tout redevint calme dans le phare.

« Par exemple! s'écria François. Je ne me doutais pas que le vent me jouerait ce tour-là. La nappe est loin, maintenant!

— Heureusement que tu ne t'es pas envolé avec! dit Claude. Quelle tempête!

— Par moment, on sent des secousses, fit remarquer Mick. Ce sont les vagues qui ébranlent le phare...

— Tu crois? murmura Annie, inquiète.

— Ne craignez rien, il en a vu d'autres, dit François.

— Mon pauvre Berlingot est tout effrayé, lui aussi, constata Pilou. Regardez-le, en haut du buffet! On dirait qu'il n'ose plus bouger.

— Eh bien, tant mieux, dit François. Pendant qu'il est là, il n'essaie pas d'ouvrir la boîte à biscuits, ni de voler des bonbons ou du sucre! Il nous en reste si peu! »

A ce moment, un grand coup de vent parut secouer le phare. Dagobert se leva et se mit à gronder. La pluie cinglait les vitres si fort qu'on eût

cru que quelqu'un jetait des petits cailloux contre la croisée^

Combien de temps allait durer le mauvais temps? Il restait quelques boîtes de conserves, mais c'était peu de chose pour eux tous!

c Allons, François, ne fais pas cette tête-là, dit. Claude. Demain peut-être la tempête sera calmée, et nos parents s'inquiéteront de nous... Patientons avec le sourire!

— Je ne peux pas, dit François. Je cherche le moyen de sortir d'ici, ou de recevoir de l'aide... Mais nous n'avons aucun moyen de signaler notre présence.

— Si nous arrivions à faire marcher la lanterne, là-haut, ce serait un fameux signal, n'est-ce pas? dit Pilou.

— Hurrah! cria François. Ça, c'est une idée! Bravo, Pilou. Crois-tu vraiment que ce soit possible?

— Oui. Mon père m'a montré un jour comment on allumait la lampe. Il 'reste du pétrole en réserve, dit Pilou.

— Ah! s'exclama Mick en se frappant le front. Il y a une cloche, dans le phare ! Si on pouvait la faire sonner, ce serait encore mieux!

— C'est vrai, dit François. Pilou nous a dit qu'autrefois elle se trouvait dans la galerie.

— Oui, dit Pilou. Elle était pendue à un gros crochet de fer, près de la lanterne, mais elle a été-retirée de sa place en mise en bas...

— Cela signifie que l'un de nous devrait s'aventurer

sur la galerie par ce vent terrible pour la raccrocher? C'est loin d'être facile! Enfin, allons toujours examiner cette cloche. Nous prendrons une décision ensuite », dit François.

Pilou conduisit ses amis dans la pièce où la grosse cloche de bronze reposait sur le sol, recouverte d'une bâche.

Autrefois, quand elle servait, un marteau, mû par une mécanique très simple, la frappait à intervalles réguliers; mais cette mécanique, démontée depuis longtemps, paraissait en fort mauvais état.

« Nous allons remettre la cloche à sa place là-haut, dit François. Ce qu'elle est lourde! Mick, aide-moi à la porter! »

Les deux garçons réussirent à grimper l'escalier avec la cloche entre eux et à l'amener dans la cuisine. Pilou prit le marteau, François et Mick tinrent la cloche en l'air, par son anse.

« Pilou, frappe dessus avec le marteau, dit François. Nous allons voir si elle sonne bien! » Pilou tapa de toutes ses forces... *Dongl*

Un bruit formidable emplit la pièce. Dagobert* et Berlingot, épouvantés, s'enfuirent, dévalèrent l'escalier du plus vite qu'ils purent et tombèrent finalement l'un sur l'autre. Annie et Pilou se bouchèrent les oreilles. Comme le son se prolongeait, Claude mit sa main sur la cloche. Le silence se rétablit.

« C'est une excellente cloche! dit François

admiratif. Elle porte une date, voyez : 1896! Si nous réussissons à la remettre en place, nous serons sauvés, car les gens du village ne manqueront pas de l'entendre.

— A quoi servait-elle? demanda Annie.

— A avertir les navires du danger », répondit Pilou.

Il leva de nouveau le marteau, mais François l'arrêta.

« Non, cela suffit, lui dit-il. N'as-tu pas vu à quel point Berlingot et Dagobert ont eu peur? Si nous recommençons, ils se jetteront peut-être par la fenêtre, sans prendre garde aux vitres et ils se tueront!

— Il faut attendre que le vent tombe pour tenter d'accrocher la cloche, dit Mick. Ce serait trop dangereux en ce moment.

— Bien sûr, dit François. Si nous allions voir comment fonctionne la lanterne? Sais-tu s'il y reste du pétrole, Pilou?

— Je le crois. En tout 6as, il y a des bidons pleins de pétrole en réserve.

— Très bien », dit François.

Ils montèrent tout en haut du phare; Pilou expliqua à ses amis comment fonctionnait l'énorme lampe.

« Elle tournait, grâce à un mécanisme, et comme il y avait des écrans de place en place, la lumière paraissait s'allumer et s'éteindre, vue de la mer. Les navires remarquent mieux les feux intermittents que les feux fixes, paraît-il. »

Les écrans étaient inutilisables. La lampe contenait encore du pétrole, mais les garçons trouvèrent préférable d'en ajouter. Quant à la mèche, elle semblait en parfait état. Maintenant, s'ils parvenaient à allumer la lampe et à la faire fonctionner un certain temps, ce serait bien surprenant que personne au village n'aperçût sa clarté!

François prit une boîte d'allumettes de sa poche, en fit craquer une, et l'approcha de la mèche. Le pétrole s'enflamma lentement, puis la flamme grandit et, bientôt, une lumière aveuglante obligea les enfants à fermer les yeux...

C'était vraiment une lampe très puissante! Mick se mit à danser de joie : .

« Nous avons réussi! Le vieux phare va briller une fois encore cette nuit!

— On dirait qu'il y a une accalmie, fit remarquer François. Si nous en profitions pour mettre la cloche en place? »

Les deux frères dévalèrent joyeusement l'escalier et remontèrent la fameuse cloche de la cuisine. François ouvrit précautionneusement la porte qui donnait sur la galerie extérieure. En effet, le vent semblait tombé. L'air restait des plus vifs, cependant. Ensemble, les deux garçons levèrent la cloche et l'accrochèrent à son support. François se saisit du marteau, mais à ce moment-là, un violent coup de vent l'envoya contre la balustrade, où il se cramponna désespérément. Il s'en était fallu de peu qu'il ne passât par-dessus bord !

Mick lui tendit la main et, avec l'aide de Claude, le tira à l'intérieur. Ils se regardèrent, pâles d'émotion. « Je l'ai échappé belle..., murmura François.

— Je crois qu'il vaut mieux compter uniquement sur la lumière du phare, dit Claude.

— Allons boire quelque chose de chaud pour nous remettre », proposa Annie.

François fut heureux de la proposition de **sa** sœur. Il descendit l'escalier, les genoux tremblants. Que d'émotions, dans cette journée! L'alerte avait été chaude, cette fois encore-Tout le monde se réconforta en buvant du thé et en mangeant des biscuits.

Quand la nuit tomba, une belle lumière jaune, partant du phare, troua les ténèbres. Et, dominant le mugissement de la mer le son grave d'une cloche retentit soudain : François, tenu par Mick, frappait, avec le marteau, la cloche pendue près de la lanterne.

Dong ! Quelqu'un entendait-il la grande voix qui tentait de porter jusqu'au village l'appel au secours du Club des Cinq par cette nuit de tempête? Quelqu'un voyait-il briller la lumière du vieux phare, depuis longtemps désaffecté?



CHAPITRE XXII

La fin de l'aventure

CE SOIR-LA, au village, la plupart des gens avaient tiré leurs rideaux et ranimé le feu, pour passer une confortable veillée dans de bons fauteuils. Ils s'estimaient heureux de n'être point dehors par une telle tempête.

Yann fumait tranquillement en songeant aux beaux voyages de sa jeunesse, quand il entendit un son qui lui fit lâcher sa pipe. Il écouta, abasourdi...

« Non, ce n'est pas possible, je dois me tromper !

Et pourtant, c'est bien «Ile qui sonne, cette cloche que je n'ai pas entendue depuis quarante ans! »

Dong! Dong!

Yann se dirigea vers la fenêtre dont il écarta les doubles rideaux. Il regarda du côté de la mer, et ne put en croire ses yeux!

« Jeannette! cria-t-il. Viens voir! Le phare est allumé! Jeannette! Où es-tu?

— Que veux-tu, grand-père? •» demanda une petite femme rondelette, en accourant.

« Regarde, Jeannette est-ce que j'ai la berlue? Ou est-ce que c'est bien notre phare qui éclaire?

— Je vois une grande lumière sur la mer... Tu crois qu'elle vient du vieux phare, grand-père? C'est bien possible, en effet, mais tu sais, il est désaffecté depuis longtemps et je ne l'ai jamais vu briller la nuit! Il me semble qu'il y a une cloche qui sonne au loin. Ne l'entends-tu pas, grand-père?

— C'est la cloche du phare! dit Yann. Je la reconnaîtrais entre mille! Autrefois, elle a sonné si souvent pour avertir les bateaux du danger! Enfin, je n'y comprends rien. Il y a tant d'années qu'elle n'est plus en haut du phare, et que la lanterne ne marche plus... Que se passe-t-il?

— Je ne sais pas, grand-père, dit la jeune femme, effrayée. Il n'y a pourtant personne là-bas! »

Le vieux Yann tapa du poing sur le rebord de la fenêtre, ce qui fit tomber un pot de fleurs, et s'écria :

« Mais si! Il y a du monde dans le phare! Trois garçons et deux filles, plus un singe et un chien !

— Que font-ils dans un endroit pareil, les malheureux? » dit Jeannette, apitoyée. Puis elle ajouta, après quelques instants de réflexion : « Alors, ce sont eux qui ont allumé la lanterne et qui sonnent la cloche... Par moments, le bruit de la mer couvre tout... Mais maintenant le son est très distinct. Tout le village va l'entendre! »

Jeannette disait vrai. Tout le village l'entendit, y compris Guillaume et Sylvestre. Quand ceux-ci virent la lueur du phare, ils restèrent bouche bée. Bientôt, des gens passèrent devant leur maison, et ils reconnurent la voix du grand-père Le Briz qui criait :

« II y a des enfants dans le phare! S'ils ont allumé la lanterne et s'ils font sonner la cloche, c'est pour attirer l'attention. Il a dû leur arriver quelque chose. Ils ont besoin de secours! »

Guillaume et Sylvestre savaient parfaitement ce qui n'allait pas. Les enfants se trouvaient enfermés dans le phare et n'en pouvaient sortir! Peut-être étaient-ils malades, ou blessés — peut-être aussi n'avaient-ils plus rien à manger, et ils ne pouvaient aller chercher de l'aide... Maintenant tout le village était alerté, et, au petit matin, un bateau irait certainement voir ce qui se passait là-bas, malgré le mauvais temps!

Cette nuit-là Guillaume et Sylvestre jugèrent prudent de disparaître. Ce n'était pas le brigadier qu'ils craignaient le plus, mais les gens du village...

lis s'enfuirent dans le vent, sous la pluie, avec un maigre balluchon...

Quand le jour se leva, des hommes accoururent nombreux sur la plage, prêts à tenter la traversée, pour secourir les enfants en danger. Le vent soulevait encore de grosses vagues qui s'écrasaient avec bruit sur les rochers du cap des Tempêtes»

Bientôt, le brigadier, Yann, le médecin du village et deux solides marins s'embarquèrent. Leur bateau dansa sur les vagues de façon inquiétante, et les gens qui les regardaient de la plage craignirent un moment de les voir disparaître. Mais, après une courte lutte contre les éléments, ils parvinrent au phare.

Quand les enfants entendirent frapper à la porte du phare, ils dévalèrent joyeusement l'escalier.

« Pouvez-vous enfoncer la porte? cria François. Sylvestre ou Guillaume nous ont enfermés et ont emporté la clef. Nous ne pouvons pas sortir, et nous n'avons plus de vivres!

— Bon. Reculez-vous, les enfants. Allez-y, les gars! » dit Yann aux deux marins.

La serrure sauta bientôt sous les coups d'épaule répétés des jeunes hommes, et la porte s'ouvrit toute grande ! Le vieux Yann et le brigadier se précipitèrent à l'intérieur.

Dagobert se mit à aboyer, tandis que Berlingot, effrayé par cette bruyante invasion, se sauvait dans l'escalier.

Quelques minutes plus tard, tout le monde était



réuni autour de la table de la cuisine. François racontait son histoire, tandis qu'Annie préparait du café — il en restait juste assez! Yann écoutait, les yeux ronds; le brigadier prenait gravement des notes sur son carnet. Quant au docteur, satisfait de voir que tout le monde se portait à merveille, il but paisiblement son café, et s'amusa de l'étonnant récit.

« Comme nous ne savions pas comment sortir d'ici, dit François en terminant, nous avons décidé d'allumer la lanterne, et de remettre à sa place la cloche, pour attirer l'attention des gens du village. Afin que je puisse rester sur la galerie, là-haut, il a fallu que nous nous tenions tous les uns les autres. Quand j'ai été fatigué de taper sur la cloche, mon frère a pris ma place, et il a continué

tant qu'il a pu. Nous étions gelés! La lanterne s'est éteinte aux premières heures de la matinée.

— Ça m'a rajeuni d'entendre sonner cette cloche et de voir briller notre phare ! » s'écria le vieux Yann, qui, effectivement, paraissait tout guilleret.

« Nous allons arrêter Guillaume et Sylvestre, dit le brigadier en refermant son carnet. S'ils ne sont pas chez eux, nous les ferons rechercher. Ils ne nous échapperont pas! Quant à vous, mes enfants, je vous conseille de rentrer chez vous au plus tôt. Vous n'avez rien qui vous retienne ici, n'est-ce pas?

— Si, brigadier, il y a quelque chose qui nous retient ici. Monsieur Le Briz, nous avons une grande nouvelle à vous annoncer : nous avons trouvé le trésor dont vous nous avez parlé! »

Yann resta muet de stupeur. François prit quelques pièces d'or dans sa poche et les fit circuler à la ronde.

« Voyez! dit-il. Nous savons où il y en a des tas... Elles se trouvent dans un passage creusé dans le roc sous la mer. Nous ne pouvons partir d'ici avant d'avoir remis ce trésor entre les mains de la gendarmerie.

— Oh! dit le brigadier en contemplant les pièces d'or d'un air éberlué. Un trésor doit être partagé pour moitié entre l'Etat et celui qui l'a trouvé. Vous n'aurez pas perdu votre temps! Où donc est ce trésor? Je vais aller le chercher tout de suite...

— Alors, il vous faut descendre dans les fondations du phare par le puits. Quand vous serez tout

en bas, vous ramperez dans une étroite cavité qui vous conduira à une galerie... Mais attention ! Ne vous laissez pas surprendre par la marée, sinon vous seriez noyé! »

Le brigadier cessa d'inscrire les indications données par François et le regarda d'un air perplexe. Se moquait-il de lui? François se mit à rire :

« Si vous le permettez, nous irons avec vous, brigadier, et nous vous remettrons le trésor, sans qu'il y manque une pièce. Nous ne sommes pas obligés de passer par le puits de fondation; il y a un autre chemin : celui que vous nous avez montré, monsieur Le Briz. Nous irons ce matin même, et ensuite, nous retournerons chez nous. Brigadier, est-ce que vous voulez bien téléphoner au garage de Kernach pour demander qu'on vienne nous chercher en voiture?

— C'est entendu, dit le brigadier.

— Je suis content que cette aventure soit terminée, dit Annie. A vrai dire, je commençais à en avoir assez ! Oh ! brigadier, le singe vous a volé votre sifflet! »

Non seulement Berlingot s'était emparé du sifflet, mais il prétendait l'utiliser. Un son strident fit sursauter le vieux Yann qui rêvait au trésor, et qui se vengea en allongeant une taloche à Berlingot.

Le brigadier décida de faire deux voyages pour ramener à terre le Club des Cinq, Pilou et Berlingot.

Annie et Claude demeurèrent sur place pour faire les valises, en compagnie de Dagobert. Les garçons partirent avec Yann, le docteur, le brigadier et les deux marins, qui ramèrent vigoureusement jusqu'au rivage. Berlingot s'accrocha désespérément au cou de Pilou pendant la traversée.

Quand ils furent sur la terre ferme, le docteur et Yann serrèrent la main des trois garçons.

« Au revoir, monsieur Le Briz, dit François. Nous avons eu de la chance de vous rencontrer. Merci d'être venu à notre secours. Nous irons vous rendre visite bientôt.

— Je serai bien content de vous voir », répondit le vieux Yann, ému.

Sur la plage, une foule rassemblée attendait des nouvelles avec anxiété. Beaucoup de vieilles gens avaient été bouleversées en voyant briller le phare et en entendant la cloche de leur jeunesse. Chacun s'intéressait au sort des sympathiques enfants que l'on savait isolés dans ce lieu étrange.

Le brigadier dut se frayer un chemin parmi les villageois.

« Laissez-nous passer, s'il vous plaît, dit-il. Les enfants étaient enfermés dans le phare et ne pouvaient en sortir. Tout va bien, ne vous inquiétez pas!

— Oui, tout va bien maintenant, dit Mick à François. Quelle aventure nous venons de vivre ! Tout de même, si nous n'avions pas eu la boussole de Pilou, que serions-nous devenus?

- Je me le demande aussi, dit François. Il faut reconnaître que cette boussole nous a rendu un grand service. Ah! J'ai hâte de me retrouver au calme, à la villa des Mouettes...

- Au calme? Tu oublies que le professeur Lagarde sera encore là, avec notre oncle, dit Mick. Je me demande s'ils seront enchantés de nous voir revenir! »

Oh! oui, Mick, ils le seront! Surtout lorsqu'ils entendront le récit d'une telle aventure! Et ils s'amuseront de te voir sortir de tes poches quelques pièces d'or provenant du trésor recherché depuis si longtemps!

Au revoir, François et Mick! Au revoir, Annie, Claude, Pilou et Berlingot, petit singe malicieux!

Au revoir, Dagobert, le meilleur des amis! Comme nous voudrions tous avoir un chien tel que toi!

A bientôt, Club des Cinq!

